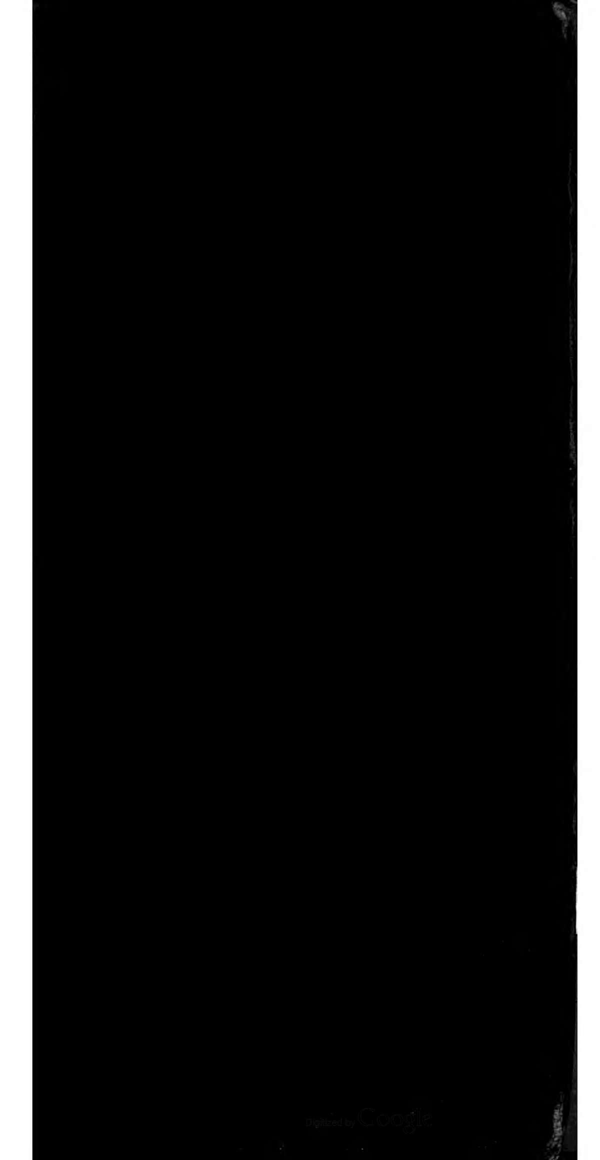



De la Bibliotheque
de Mr. Le Commissaire
Laumonier.



l'ex-libris etait recouvert
d'une bande de papier
blanc comme sur le
Tome I
collé le 26-12-2009



LES ŒUVRES DE Mr PRADON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

NOUVELLE EDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME SECOND.

NOMS DES LIBRAIRES.

La Veuve de PIERRE GANDOUIN, Quai des Augustins.

JEAN-LUC NYON, Pere, Quai de Conti.

PIERRE-MICHEL HUART, rue Saint Jacques.

GABRIEL-FRANÇOIS QUILLAU, rue Galande, près la Place Maubert.

JEAN-LUC NYON, Fils, Quai des Augustins.

JACQUES CLOUSIER, rue Saint Jacques.

MARC BORDELET, rue Saint Jacques.

LAURENT-FRANÇOIS PRAULT, Fils, Quai de Conti.

LOUIS-ETIENNE GANEAU, rue Saint Jacques.

MICHEL DAMONNEVILLE, Quai des Augustins.

LAURENT DURAND, rue Saint Jacques.

LES ŒUVRES DE Mr. PRADON.

DIVISE'ES EN DEUX TOMES,

NOUVELLE EDITION.

Corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A PARIS,

Par la Compagnie des Libraires Associés.

M. DCC. XLIV.

Avec Approbation, & Privilége du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans le second Tome.

STATIRA.

REGULUS.

SCIPION L'AFRICAIN.

STATIRA,

TRAGEDIE.



PREFACE.

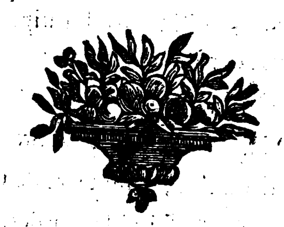
LA mort de Statira causée par la jalousie de Roxane, est assez marquée dans Plutarque, pour faire le sujet d'une Tragedie ; & le caractere de Roxane est trop connu par ses cruautés, pour pouvoir rien altérer de la vérité. Ainsi, quoique Monsieur de la Calprenede dans son Roman de

Cassandre, ait fait revivre Statira, je n'ai pas crû devoir suivre son exemple; les regles du Poëme Dramatique étant plus austeres que celles du Roman, qui permet beaucoup de fiction, quand l'autre s'attache le plus qu'il peut à la vérité. L'amour de Léonatus & de Statira font l'Episode & le nœud de cette Piece. Quelques-uns ont été surpris que j'aie choisi Léonatus entre tous les Successeurs d'Alexandre, pour Amant de Statira; mais j'ai eu des raisons assez fortes

pour le faire. Léonatus étoit un Prince du ſang d'Alexandre, fort illuſtre par ſes exploits. Il avoit commandé en chef pluſieurs fois les Armées d'Alexandre; il lui avoit ſauvé la vie dans la Ville des Oxydraques; & ce fut lui qui fût envoyé après la Bataille d'Iſſus dans les Tentes des Princeſſes, pour les aſſurer de la vie de Darius, qu'elles croyoient mort. C'eſt dans cette entrevue où j'ai fait naître leur tendreſſe, & cet endroit a paru aſſez beau. Il partagea l'Empire du monde

avec tous les Succeſſeurs d'Alexandre ; & quoiqu'il ne faſſe pas une grande figure dans le Roman, il en fait une aſſez grande dans l'Hiſtoire, & il me doit ſuffire qu'il ſoit célebre dans Quinte-Curce & dans Juſtin. J'avoue que ſi j'avois mêlé un peu plus de politique dans les ſentimens de ſi grands hommes, le ſujet n'en eût été que mieux; mais quelquefois la tendreſſe nous emporte plus loin qu'il ne faut. J'ai changé quelques circonſtances en la mort de Stati-

ra, qui ne pouvoient s'accommoder au Théatre. Au reſte, quoique le cours de cette Piece ait été interrompu par la maladie d'un des Acteurs, j'eſpere que la lecture poura n'en pas déplaire, puiſqu'elle a paru aſſez bien écrite aux plus délicats.



ACTEURS.

STATIRA, fille de Darius, veuve d'Alexandre.

ROXANE, fille de Cohortan, Satrape de Perse, veuve d'Alexandre.

LEONATUS, Prince du Sang d'Alexandre, & un de ses Successeurs.

PERDICCAS, un des premiers Chefs de l'Armée d'Alexandre.

CASSANDER, fils d'Antipater, Gouverneur de la Macedoine.

HESIONE, confidente de Roxane.

CLEONE, confidente de Statira.

PEUCESTAS, confidente de Cassander.

GARDES, & suite de Gardes.

La Scene est dans Babylone, dans le Palais de Cyrus.



STATIRA,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PERDICCAS, CASSANDER.

CASSANDER.

POURQUOI tant balancer, quand pour vous tout conspire ?
Vous devez vous saisir des rênes de l'Empire :
Babylone est pour vous ; Alexandre en mourant,
Vous a donné du Trône un illustre Garant,
Seigneur, & sur vous seul remettant sa Couronne,

C'eſt avec ſon Anneau l'Univers qu'il vous donne.
Ce jour doit décider de tant de différends.
La Terre veut un Maître, & non pas des Tyrans.
Le fier Léonatus, Cratere, & Ptolomée,
Ont mis dans leur parti la moitié de l'Armée ;
On veut nous aſſiéger ; mais on voit Seleucus,
Eumenes, Alcetas, Python, Antigonus ;
Qui ſoutenant le droit où votre eſpoir ſe fonde,
Veulent vous élever à l'Empire du Monde.
L'imbécille Philippe eſt-il né pour regner ?
Les Macédoniens ont ſçû le dédaigner.
Bien que fils de Philippe & frere d'Alexandre,
Eſt-il digne du ſang dont on l'a vû deſcendre ?
Peut-il ſeul commander à cent Peuples vaincus ?
Et frere d'Alexandre en a-t-il les vertus ?
Ce n'eſt point lui qu'au Trône Alexandre déſigne :
Ce Monarque en mourant le remet au plus digne ;
Par là ſans vous nommer il vous nomme en effet,
Et ſcelle de ſa main le don qu'il vous en fait.

PERDICCAS.

Je ſçais trop d'Alexandre honorer la mémoire,
Seigneur, pour me flater de tant de vaine gloire.
Il eſt vrai que ſon choix ſemble tomber ſur moi :
Mais après ce Héros peut-on élire un Roi ?
Quand la terre a perdu ſon Vainqueur & ſon Maître,
Eſt-il un Succeſſeur qu'elle puiſſe connoître ?
Le préſent qu'il m'a fait n'a point dû m'éblouir :
Il peut être fatal à qui veut en jouir.

Quand de la Macédoine Alexandre eut l'élite,
Il avoit moins de Chefs que de Rois à sa suite ;
Et ce Héros vainqueur des Medes, des Persans,
Ne nommoit plus de Rois que par ses Lieutenans.
Je n'ai donc point voulu me parer d'un vain Titre.
De tous ses Successeurs je veux être l'Arbitre :
J'en ai fait nommer un pour le faire haïr ;
Et n'ai choisi qu'un Roi qui me sçût obéïr.
Ce n'est donc point ce nom où mon cœur doit prétendre,
Seigneur ; nous adorons les veuves d'Alexandre :
Pourquoi le taire encor ? pourquoi dissimuler ?
Cassander, il est temps d'agir & de parler.
J'adore Statira ; vous adorez Roxane,
Et vous aimez en vain cette fiere Persane :
J'aime en vain Statira ; mais il faut découvrir
Nos Rivaux trop heureux, & les faire périr ;
Il faut que notre adresse à nos forces réponde ;
Maîtres de Babylone, il faut l'être du monde.
En vain Léonatus prétend nous assiéger ;
Nous sçaurons le combatre, & même nous venger.
Pour gouverner l'Empire, où nous devons prétendre,
Il faut nous assurer des veuves d'Alexandre ;
Et fondés sur des droits justes & souverains,
Partager son Empire & celui des humains.

CASSANDER.

Ce procédé, Seigneur, me paroît trop sincere,

Pour cacher plus long-temps ce que j'ai voulu taire :
Oui j'adore Roxane, & son cœur orgueilleux
Dédaigne mes soupirs, & rejette mes vœux :
Fiere d'avoir un fils aussi-bien que Barsine,
Roxane à l'Univers pour Maître le destine,
Sans songer que ce fils, né d'un sang ennemi,
Le fils d'une Persane, est Esclave à demi,
Et que la Macédoine a des Peuples trop braves
Pour se faire des Rois du sang de leurs Esclaves ;
Mais puisque nous voyons ces Trônes, ces Etats,
Payés de notre sang, & conquis par nos bras,
Nous pouvons entre nous les partager sans crime :
Puisqu'il n'a point laissé d'héritier légitime,
Les armes à la main, nous ferons voir à tous
Qu'Alexandre n'a point de Successeurs que nous.

PERDICCAS.

Nos desseins sont pareils ainsi que nos tendresses ;
Mais, Seigneur il s'agit du cœur des deux Princesses :
Nous aimons l'un & l'autre ; & peut-être tous deux
Nous aurons même sort pour de semblables feux.
J'ai sauvé Statira des fureurs de Roxane :
En bute aux cruautés de la fiere Persane,
Cette illustre Princesse auroit perdu le jour
Sans les soins empressés qu'elle doit à l'amour.
Nous devons pénétrer quelle jalouse envie
La fait incessamment armer contre sa vie.
Peut-être qu'un Rival aimé de toutes deux
Leur a fait rejetter nos services, nos vœux.

Statira malgré moi veut ſuivre Ptolomée ;
Peut-être ce Rival eſt-il dans ſon Armée.
Léonatus peut-être .... ah ! Seigneur j'en frémis....

CASSANDER.

Oui, c'eſt le plus mortel de tous vos Ennemis ;
Léonatus, Seigneur, dans le parti contraire
Sans doute eſt ce Rival que leur cœur nous préfere.

PERDICCAS.

Je ſçais trop, à ſon nom (& mes yeux me l'ont dit)
Que Statira ſoupire & Roxane rougit.
C'eſt aſſez pour tirer de fortes conjectures.
Pénétrons leurs deſſeins, pour prendre nos meſures ;
Il faut approfondir ce myſtere en ce jour.
Ici la Politique eſt unie à l'Amour.
Roxane vient : parlez, l'occaſion eſt belle,
Seigneur, je me retire, & vous laiſſe avec elle.

SCENE II.

ROXANE, CASSANDER, HESIONE.

ROXANE.

NOus ſommes inveſtis : déja Léonatus
Nous menace & nous compte au nombre des vaincus.
Mais avant que ſon bras oſe rien entreprendre,

Il demande à nous voir, Seigneur : il faut l'entendre.
Il m'a fait demander un Otage ; & je viens
D'envoyer Alcetas suivi de deux des miens,
Dans peu nous le verrons....

CASSANDER.

Hé ! que voulez-vous faire ?
Recevoir dans nos murs un mortel Adversaire ?
Vient-il nous menacer ? & quel est son dessein ?
Laissez-nous lui parler les armes à la main ;
Et Perdiccas & moi, Madame....,

ROXANE.

Il faut l'entendre.
Ce Prince redoutable est du sang d'Alexandre ;
On doit le respecter. Peut-être en ce moment
Vient-il nous proposer quelque accomodement.
Seigneur, j'ai mes desseins.....

CASSANDER.

Et nous avons les nôtres,
Que nous sçaurons régler, Madame, sur les vôtres.
Alexandre n'est plus : Dans ce débris commun
Il laisse à l'Univers vingt Maîtres au lieu d'un.
Vous en avez un fils, vous lui devez un Trône,
Madame : choisissez la Perse & Babylone,
Le Pont, la Macédoine, ou tant d'autres Pays
Où nous pourions dans peu couronner votre fils ;
Mais il faut à ce fils un Tuteur qui soutienne
Toute votre grandeur unie avec la sienne.

Voyez, examinez, s'il n'eſt point parmi nous
De Prince, ou de Héros qui ſoit digne de vous,
Ne pouvez-vous choiſir ?

ROXANE.

Hé qui pouroit prétendre
A remplir dans mon cœur la place d'Alexandre ?
Pourois-je m'abaiſſer à ſouffrir qu'en ce lieu
Un mortel uſurpât le rang d'un demi-Dieu ?

CASSANDER.

Hé ! Madame, les Dieux, que ce diſcours offence,
Par ces raiſons peut-être ont hâté leur vengeance,
Irrités qu'un mortel juſques ſur leurs Autels
S'oſât placer vivant au rang des Immortels ;
Leur juſtice a fait voir que ce grand Alexandre,
Ce fils de Jupiter, n'étoit qu'un peu de cendre.
Pardonnez un diſcours qui ſemble injurieux ;
Mais ici Caſſander prend la cauſe des Dieux,
Ne l'avons-nous pas vû par ce nouveau caprice,
Ayant de ſon orgueil la fortune complice,
Rougir de paroître homme, & pour le démentir,
Déſavouer le ſang dont on l'a vû ſortir ?
Et ſans doute qu'un jour ce vainqueur téméraire
Auroit déſavoué Jupiter pour ſon pere,
Si ſon ambition avoit pû le flater
De trouver quelque Dieu plus grand que Jupiter.

ROXANE.

Vous ne le craignez plus ; mais s'il vivoit, peut-être
Vous ne parleriez pas ſi haut de votre Maître,

Caſſander ; & ſon nom vous auroit fait trembler,
Lorſqu'un de ſes regards vous pouvoit accabler.
J'ai remarqué toujours qu'envieux de ſa gloire
Sans ceſſe vous tâchez d'obſcurcir ſa mémoire.
Je n'examine point le caprice des Dieux ;
Ils ont eu leurs raiſons pour l'ôter à nos yeux.
Duſſai-je m'attirer l'éclat de leur colere,
Il fit ſeul ce qu'eux tous auroient eu peine à faire ;
Et ſans doute ces Dieux de ſa gloire jaloux
N'ont pû ſouffrir qu'il fût adoré parmi nous.
J'en dis trop. Mais enfin, pour réparer la gloire
D'un demi-Dieu, je dois élever ſa mémoire ;
Et vous devez ſonger qu'après un tel époux
Je ne puis m'abaiſſer d'en choiſir parmi vous ;
Qu'ayant monté ſi haut, mon cœur ne peut deſ-
cendre,
Et qu'il faut à Roxane un ſecond Alexandre.
En eſt-il un encor ?

CASSANDER.

Le ſeul Léonatus
Sort du ſang d'Alexandre ; il en a les vertus :
Mais Statira, Madame, à vos deſirs fatale,
Peut-être dans ſon cœur vous donne une Rivale.
Le ſang de Darius qui vous donna des Loix,
Sa beauté, ſon mérite, autoriſent ce choix.

ROXANE.

Vous pouriez donc, Seigneur, en la trouvant ſi belle,
Lui préſenter vos vœux, & ſoupirer pour elle.

De sa gloire mon cœur ne sera point jaloux ;
Et même je consens à lui parler pour vous.

CASSANDER.

A lui parler pour moi ! Justes Dieux ! Mais, Madame,
Vous ne sçavez que trop le secret de mon ame.
J'attends Léonatus : peut-être que son cœur
Découvrant ses desseins, fera voir mon erreur ;
Mais si pour Statira j'avois l'ame inquiete,
Je ne vous prierois pas d'être mon interprete ;
Et peut-être mes vœux seroient-ils mieux reçûs,
Si je faisois près d'elle agir Léonatus.
Ce trait vous est sensible, & vous frappe, Madame :
Je connois dans vos yeux le trouble de votre ame ;
Mais enfin dans les miens voyez à votre tour,
Avec mon déses poir, ma rage & mon amour.

ROXANE.

Cassander, vous poussez trop loin votre insolence.
C'est à vous devant moi de garder le silence.
Et sans approfondir qui j'aime, ou qui je hais,
Ayez plus de respect, & n'en parlez jamais.
Retirez-vous.

CASSANDER.

Hé bien, je vous quitte, Madame :
Vous sçavez mon secret ; je connois votre flamme :
Il suffit. Mais enfin, si mes vœux sont déçus,
Dans peu je servirai ceux de Léonatus.

SCENE III.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

L'Orgueilleux Caſſander ſe déclare, & me brave,
Lui, qui de mon époux étoit preſque l'Eſclave:
Il inſulte à ſa gloire, & ſans reſpecter rien,
M'oſe parler en Maître, & veut être le mien:
Il vient avec fierté me découvrir ſa flamme,
Il veut approfondir le ſecret de mon ame.
J'en rougis, Heſione, & mes ſens trop émûs
Au nom de ma Rivale & de Léonatus,
Qui réveillent tous deux ma haine & ma tendreſſe,
Malgré tout mon orgueil ont fait voir ma foibleſſe.
Je verrai mes attraits peut-être humiliés,
Moi, qui vis le vainqueur de la terre à mes pieds;
Moi, qui devrois au nom de veuve d'Alexandre
Aller m'enſevelir dans ſa ſuperbe cendre,
J'oſe encor lui ſurvivre; & mon perfide cœur
Soupire, & malgré moi lui donne un Succeſſeur.
Dans ce trouble mortel je me connois à peine:
J'aperçois mon amour à travers de ma haine;
Et je dis en tremblant à mes ſens éperdus,
Si je hais Statira, j'aime Léonatus.

HESIONE.

Mais, Madame, après tout, oserai-je sans crime
Sçavoir quelle raison contre elle vous anime?
Seul reste des enfans du sang de Darius,
Elle a mille beautés, elle a mille vertus.
Quand Perdiccas & vous la retenez captive,
A peine malgré lui vous souffrez qu'elle vive.
Que vous a-t-elle fait?

ROXANE.

Dieux, ce qu'elle m'a fait,
Hesione? elle est belle; & c'est là son forfait:
Elle sçut m'enlever tous les vœux d'Alexandre:
Elle a droit sur un Trône où mon fils doit prétendre.
Mille jeunes appas qu'elle traîne après soi,
Et toutes ses vertus, sont des crimes pour moi.
Elle est ma Concurrente à la Perse, à l'Empire;
Mais elle est ma Rivale, & mon cœur en soupire.
Je la trouve par tout: ses charmes odieux
Ont toujours balancé le pouvoir de mes yeux.
Il me souvient du jour qu'on trompa ma vengeance.
Je vis Léonatus courir à sa défense:
Des soins de Perdiccas il prenoit la moitié
Par d'autres intérêts que ceux de la pitié.
Sans leur cruel amour, sans leur pitié fatale,
Roxane en cet instant n'avoit plus de Rivale,
Et terminant son sort pour rassurer le mien,
J'allois être en état de ne craindre plus rien.

HESIONE.

Mais Barſine, Madame, eſt plus à craindre qu'elle;
Et bien que Statira ſoit plus jeune & plus belle,
Barſine a d'Alexandre un fils de qui les droits
La rendront plus coupable à vos yeux.

ROXANE.

Je le vois.
La ſeule Statira cependant m'épouvante,
Et Barſine moins belle eſt bien plus innocente.
J'ai dans mes intérêts, & dans ceux de mon fils,
Eumenes, *Seleucus*, & cent autres Amis;
Mais ſi Léonatus ſe déclare pour elle,
S'il me porte aujourd'hui cette atteinte mortelle,
Statira doit trembler .... Ce Prince que j'attends
Retient encor mon ame & mes voeux en ſuſpens.
D'une foible eſpérance en ſecret je me flate.
Il faut que ſon deſſein ou ſon amour éclate.
Dieux! j'en tremble, Heſione, & mon cœur agité.
Mais quelqu'un vient à nous d'un pas précipité.



SCENE IV.

PEUCESTAS, ROXANE, HESIONE.

PEUCESTAS.

Leonatus arrive, & Perdiccas l'emmene,
Madame; ils sont déja dans la Chambre prochaine;
Vous l'allez voir; il vient.

ROXANE.

Ah, quel trouble pressant!
Cachons mieux, s'il se peut, ce que mon cœur ressent.



SCENE V.

LEONATUS, PERDICCAS, ROXANE, CASSANDER, HESIONE, GARDES.

LEONATUS.

AVant que de nous faire une ſanglante guerre,
Dont les grands intérêts arment toute la terre,
Madame, & vous Seigneurs, nous devons balancer
Ce qui peut la finir, loin de la commencer.
Avant que notre Armée oſe rien entreprendre,
Nous devons ce reſpect aux manes d'Alexandre,
De ne pas renverſer un Etat ſi puiſſant
Que ſon bras a rendu ſuperbe & floriſſant.
Il faut qu'un grand deſſein ſur l'équité ſe fonde.
Il s'agit du deſtin de l'Empire du monde:
Et nous devons, vainqueurs de cent Peuples divers,
Partager, & non pas déchirer l'Univers.
Sur tant de Nations qui ſont fieres & braves,
De Maîtres nous allons devenir les Eſclaves;
Et travaillant nous-mêmes à nos propres débris,
Nous allons par nos bras venger nos Ennemis.
Oui, déja l'Indien, le Perſan & le Scythe,
S'apprêtent à briſer le joug qui les irrite;

Et ces Peuples vaincus, à demi révoltés,
Nous destinent déja les fers qu'ils ont portés.
Quand nous serons en proie à la guerre civile,
Un Ennemi défait en fera naître mille,
Qui joüissans du fruit de nos communs malheurs,
Vengeront les vaincus aux dépens des vainqueurs,
Qui devenant alors victimes de leur gloire,
Se verront accablés par leur propre victoire.
Ainsi, sans nous flater de nos prétentions,
Donnons ordre au plutôt à nos divisions.
Philippe a-t-il d'un Roi la véritable marque?
Non, vous n'avez en lui que l'ombre d'un Monarque,
Un Maître qui vous sert formé de votre main;
Et vous faites mouvoir un Fantôme si vain.
L'Univers peut-il être un Trône héréditaire?
La victoire a des droits plus forts que ceux d'un frere;
Et puisque par nos mains un Héros l'a conquis,
Alexandre est le pere, & nous sommes les fils.
Madame, on aura soin des intérêts du vôtre.
L'intérêt de Barsine est déja joint au nôtre:
Ainsi sur cet article on poura décider.
Mais, Madame, il m'en reste un autre à demander.
On tient dans ce Palais Statira prisonniere:
Qu'on lui rende aujourd'hui liberté toute entiere.
Tout le Camp la demande, & Ptolomée, & moi.

ROXANE.

Statira?

LEONATUS.

Comme vous elle eſt veuve du Roi,
Madame : comme vous elle eſt libre, elle eſt Reine.
De plus, cent mille bras viendront briſer ſa chaîne,
Si l'on nous la refuſe, & qu'on oſe arrêter
Une Reine d'un ſang que l'on doit reſpecter.

ROXANE.

Ciel ! qu'entends-je ?

PERDICCAS.

Seigneur, vous ignorez peut-être
Que nous parler ainſi c'eſt nous parler en maître ;
Et vous devez agir avec moins de hauteur.
Attendez qu'un Combat vous rende le vainqueur.
Mais je veux vous ouvrir mon ame toute entiere :
Oui, c'eſt moi qui retiens la Reine priſonniere ;
Mais ſçachez que les fers que j'oſe lui donner
Ne l'attachent ici que pour l'y couronner.

LEONATUS.

La couronner, vous ?

PERDICCAS.

Moi. Je prétends & j'eſpere
Que cette main la place au Trône de ſon pere.

LEONATUS.

Mais la Reine, Seigneur, ſuivant ce grand deſſein,
Voudra-t-elle d'un Trône offert de votre main ?

ROXANE.

Et pourquoi non, Seigneur ? Statira pouroit-elle
Refuſer une place où Perdiccas l'appelle ?

CASSANDER.

CASSANDER.

Madame, Statira feroit plutôt refus
De l'Univers offert, que de Léonatus.

ROXANE *à Caſſander.*

Je ne ſçai ; mais enfin, Seigneur, quoiqu'il arrive,
Roxane & Perdiccas la retiendront captive.

LEONATUS.

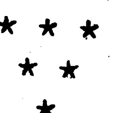
Ah Madame ! ou les Dieux n'auront point d'équité,
Ou nous l'arracherons à la captivité.
Au lieu de prévenir une funeſte guerre,
Vous allez l'allumer aux deux bouts de la Terre,
Madame.

ROXANE.

Et nous, Seigneur, nous ſçaurons ſoutenir
Ces éclats dangereux que l'on peut prévenir.
Vous pouvez cependant aſſurer Ptolomée,
Que nous ne craignons point ni lui, ni ſon Armée.

à Perdiccas.

Sortons, Seigneur.



SCENE VI.

CASSANDER, LEONATUS.

CASSANDER.

JE vois qu'on nous brave tous deux :
Roxane nous insulte & méprise mes feux :
Perdiccas m'abandonne & s'unit avec elle.
Je les quitte, Seigneur, & prends votre querelle.
Dans une heure je puis délivrer Statira ;
Ou dans ce grand dessein Cassander périra.

LEONATUS.

Quoi, Seigneur, se peut-il que par votre assistance...

CASSANDER.

Seigneur, votre intérêt s'unit à ma vengeance.
J'en ai des moyens sûrs ; mais pour les consulter,
Sortons, de peur qu'ici l'on nous puisse écouter.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

La superbe Roxane est toujours irritée :
Léonatus, enfin, rend son ame agitée.
Quoiqu'elle dissimule & flate Perdiccas,
Ses yeux ont prononcé l'Arrêt de mon trépas :
Oui, Cléone, c'est là ce que j'en dois attendre :
Fille de Darius, & veuve d'Alexandre,
Ces grands noms si fameux, si craints dans l'Univers,
Ne servent aujourd'hui qu'à me charger de fers ;
Ces grands noms aujourd'hui font ma peine & mon crime :
Et de la Politique innocente Victime,
En bute à cent périls, je me vois tour à tour
Et l'objet de la haine, & l'objet de l'amour.

CLEONE.

Lorsque Léonatus est venu de l'Armée,
Madame, l'on a vû que Roxane alarmée,
Unie à Perdiccas, a sçû tout refuser
Ce que Léonatus est venu proposer.
Mais d'où vient que Roxane à vos jours si fatale ...

STATIRA.

Pourquoi t'en étonner? Roxane eſt ma Rivale;
Sarage, ſes chagrins, ſes furèurs, ſes refus,
Tout me dit que Roxane aime Léonatus.
Mais écoute, Cléone: il eſt temps de t'apprendre
Le ſecret & l'amour des veuves d'Alexandre.
Mes feux, mes triſtes feux, ne ſont point criminels,
Quand j'adore après lui le plus grand des mortels;
Car ſi de l'Univers il n'eût été le Maître,
Le ſeul Léonatus étoit digne de l'être.
Apprends donc mon amour, ma crainte, mes ennuis,
Et l'état pitoyable où mes jours ſont réduits.
Hélas! te ſouvient-il de ce jour mémorable
Qui fit de Darius le deſtin déplorable?
Quand le monde ébranlé par ce premier revers
Commença de trembler nous voyant dans les fers;
Que dans le Champ d'Iſſus Alexandre eut la gloire
D'honorer de nos fers ſa premiere victoire,
Nous attendions en pleurs le deſtin des Vaincus,
Lorſqu'on nous annonça la mort de Darius;
De cent cris douloureux nos tentes retentirent,
Les vaincus, les vainqueurs, comme nous en gémirent,
Ma mere évanouïe, avec Syſigambis,
Nous faiſoit redoubler nos ſanglots & nos cris;
Nous étions à leurs pieds dans ces triſtes alarmes,
Et pour les ſecourir nous n'avions que nos larmes.
Alexandre, touché que par un faux rapport

Nous étions alarmés pour cette feinte mort,
Voulut sécher les pleurs qu'il nous faisoit répandre.
Léonatus entra de la part d'Alexandre ;
Et ce Prince attendri de nos vives douleurs
D'un seul mot arrêta la source de nos pleurs.
Ciel ! avec quelle grace il aborda ma mere
Lorsqu'il nous détrompa de la mort de mon pere !
Que son air étoit libre & rempli de grandeur !
Et qu'il me parut propre à consoler un cœur !
Je ne sçai si déja pour mon pere attendrie,
Lorsque Léonatus m'assuroit de sa vie,
Mon cœur sans y penser, par un juste retour,
Fit servir l'amitié de passage à l'amour :
Enfin dans cet instant je ne pus me défendre
De sentir pour ce Prince un mouvement trop tendre ;
Et soit que le destin ou l'amour le voulût,
Il me vit, je lui plus, je le vis, il me plut.

CLEONE.

Mais, Madame, depuis, malgré ce cœur si tendre,
Léonatus vous vit l'épouse d'Alexandre ;
Et cet illustre nom qui vous couvre d'éclat....

STATIRA.

Il fallut obéir en victime d'Etat.
Léonatus rempli d'une douleur extrême,
Désespéré, tremblant, vint m'annoncer lui-même
Qu'Alexandre dans peu me devoit épouser,
Et qu'il l'avoit chargé de me le proposer.

Juge de sa douleur, Cléone, & de la mienne:
Ma flamme étoit déja presque égale à la sienne;
Et dans ce dur moment, je ne puis le celer,
Je voulus lui répondre, & ne sçus lui parler;
Mais tous deux de concert, dans ces vives alarmes,
Nous laissâmes parler nos soupirs & nos larmes.
Je voyois à regret ce Prince, mon Amant,
Lui-même à ma grandeur s'immoler tendrement.
Alexandre vainqueur, quoi qu'il fît pour me plaire,
Ne m'en parut pas moins le vainqueur de mon pere,
Ravisseur de nos biens, maître de nos Etats,
J'admirai ce Héros, mais je ne l'aimai pas.
Il fallut obéir cependant; & mon ame
Par un triste devoir sçut combattre ma flamme,
Et de Léonatus effaçant tous les traits,
Lui dire en soupirant un adieu pour jamais.
Depuis, graces aux Dieux, mon cœur pour lui moins tendre,
A soutenu le nom d'épouse d'Alexandre.
Une vertu sévere, un austere devoir,
M'ont cent fois arrachée au plaisir de le voir:
Loin de lui je tâchois d'étouffer ma tendresse;
Je l'évitois hélas! & le trouvois sans cesse.
Le Roi, qui lui donnoit comme à son Favori,
Le rang d'Ephestion qu'il avoit tant chéri,
Vit que Léonatus me faisoit de la peine,
Et me crut pour ce Prince une secrette haine;
Et souvent malgré lui l'amenant devant moi,

M'arrachoit des soupirs qu'il voloit à ma foi.
Souvent il me prioit dans sa tendresse extrême
D'aimer Léonatus comme il l'aimoit lui-même.
Moi, qui dans cet instant eus voulu le haïr,
Cléone, je tremblois de lui trop obéir;
Et ce Prince confus des bontés de son Maître,
M'évitoit aussi-tôt qu'il me voyoit paroître.

CLEONE.

Mais, Madame, à présent qu'Alexandre n'est plus,
Vous pouvez sans scrupule aimer Léonatus.
Un Prince de son sang peut après lui prétendre.....

STATIRA.

Je puis, sans offenser les manes d'Alexandre,
Ranimer aujourd'hui dans mon cœur abattu
Un amour immolé long-temps à ma vertu:
Mais Roxane a trouvé Léonatus aimable,
Et ma flamme à ses yeux me va rendre coupable.
Cléone, elle peut tout, les Macédoniens
Prennent ses intérêts, & négligent les miens.
Le seul Léonatus, qui veut briser ma chaîne,
Redouble de Roxane & l'amour & la haine,
Et la force à la main, pour me tirer des fers,
Veut contre Perdiccas armer tout l'Univers.
Je tremble qu'il n'expose une si chere tête
A cent périls affreux où sa valeur s'apprête;
Et que pour me venger, ou pour me conquérir,
Ce Héros ne se mette en danger de périr.

CLEONE.

Madame, Cassander vient à nous;

STATIRA.

Ah! Cléone,

Que veut-il?

SCENE II.

CASSANDER, PEUCESTAS, STATIRA,

CASSANDER.

JE le vois, mon abord vous étonne;
Mais je viens vous apprendre un projet important.

STATIRA.

Quoi donc?

CASSANDER.

Léonatus, Madame, vous attend.
Un semblable intérêt nous unit l'un & l'autre;
Il m'a dit son secret, & je connois le vôtre.
Il vous faut aujourd'hui rendre la liberté,
Et vous faire sçavoir ce que j'ai concerté.

STATIRA.

Avec Léonatus qu'allez-vous entreprendre,
Seigneur?

CASSANDER.

Dans Babylone il doit bien-tôt se rendre.
J'appuierai ses desseins, & malgré Perdiccas
Dont j'ai depuis long-temps gagné tous les Soldats,
Qui suivant autrefois Antipater mon pere,
Tous dévoués à moi, m'ont promis de tout faire,
Je ferai relever la Garde ; & dans ce temps
Arbate, qui commande à tous les Habitans,
Doit à Léonatus faire ouvrir une Porte,
Vous conduire en secret, & vous servir d'Escorte.
Votre Garde est à moi ; mais il faut amuser
Roxane & Perdiccas, & contre eux tout oser.
Pour mieux les éblouïr, je connois l'art de feindre,
Je les flate tous deux, & je sçai me contraindre ;
Mais ils pouront connoître avant la fin du jour,
Madame, que je sers ma haine & votre amour.

STATIRA.

Ne vous étonnez pas, Seigneur, de ma surprise !
Cassander est l'auteur d'une telle entreprise,
Un Amant de Roxane !

CASSANDER.

Un Amant outragé ;
Oui, Madame, un Amant qui veut être vengé.
Ses mépris (devant vous j'avouerai ma foiblesse)
Loin d'éteindre mes feux, augmentent ma tendresse.
J'en soupire de rage, & vois Léonatus
Me dérober un cœur l'objet de ses refus :
Et nous n'ignorons pas qu'en ce désordre extrême

Il vous aime, il la hait, elle me hait, je l'aime.
Ainsi pour me venger, & pour mieux l'obtenir,
Avec Léonatus je sçaurai vous unir.
Peut-être que Roxane, en perdant l'espérance,
Couronnera mes feux & ma persévérance:
Et pour vous engager par de si forts liens,
J'unis vos intérêts, Madame, avec les miens.

STATIRA.

Je respire, Seigneur, & commence à comprendre
Qu'un homme tel que vous poura tout entreprendre.
Vous aimez, il suffit, & vous avez promis.....
Mais, Seigneur, contre vous quel nombre d'Ennemis!
Léonatus peut-il seconder votre attente?
Perdiccas est jaloux, & Roxane est Amante.
Que de périls, grands Dieux!

CASSANDER.

Quoi, Madame?

STATIRA.

Seigneur,
Ce grand projet me trouble & me glace le cœur.
Quand je trace à mes yeux une fidelle image
De mille affreux périls où ce pas vous engage,
Je soupire, je tremble, & n'y puis consentir:
Je ne sçai quels malheurs mon cœur sçait pressentir.
Dieux! si Léonatus dans sa funeste envie
Payoit ma liberté de son sang, de sa vie,
Qu'il vînt tomber sanglant à mes pieds...... J'en frémis,

Et ne veux point, Seigneur, être libre à ce prix.

CASSANDER.

Madame, au nom des Dieux, soyez moins alarmée:
Vous verrez aujourd'hui le Camp de Ptolomée.
Laissez-moi tout conduire: allez en ce moment,
En attendant Arbate, en votre appartement.
Là, Madame, dans peu vous le verrez paroître.
Un plus long entretien seroit suspect peut-être;
Si Roxane en ces lieux me trouvoit avec vous,
Sa jalousie....

STATIRA.

Hé bien, évitons son courroux;
Mais songez bien, Seigneur, quoique l'on entreprenne,
A sauver une vie où j'attache la mienne.
C'est vous en dire trop. Adieu.

SCENE III.

CASSANDER, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.

Leonatus
Alarme Statira, rend ses desirs confus;
Mais, Seigneur, vous devez bien-tôt briser sa chaîne.

CASSANDER.

Mon intérêt eſt joint à celui de la Reine.
Voi donc ma politique, & connois mes deſſeins;
Peuceſtas : je la ſers, cependant je la plains:
Une telle entrepriſe aux yeux de ſa Rivale
Peut enfin être heureuſe, ou devenir fatale;
Mais qu'elle réuſſiſſe, ou non, je me promets,
D'en avoir pour mes feux l'infaillible ſuccès.
Léonatus, qui craint les ennuis d'un long Siége,
Voulant les prévenir, court de lui-même au piége.
Il le veut, je le ſers. Si le ſuccès heureux
Lui donne ſa Princeſſe, il couronne mes feux :
S'il périt, mon Rival deviendra ma victime;
Et ſa propre valeur va m'épargner un crime.
Je hais Léonatus : il me fait de l'horreur.
Tu vois que de Roxane il m'enleve le cœur;
Et quoiqu'enfin le ſien pour Statira ſoupire,
De l'amour de Roxane il ne faut pas l'inſtruire :
Il l'ignore ; & je veux qu'il l'ignore toujours,
Ou qu'il n'en ſoit inſtruit qu'aux dépens de ſes jours.
Mais Roxane, qui craint le pouvoir de mon pere,
Qui ſait qu'Antipater peut ſervir ma colere,
Que ſon Armée avance, a connu que tantôt
Son eſprit irrité m'avoit parlé trop haut.
Dieux ! ſi ſon cœur pouvoit.... La voici, la cruelle :
Cours prendre garde à tout, & me laiſſe avec elle.

SCENE IV.

ROXANE, CASSANDER.

ROXANE.

Je vous cherchois, Seigneur : vous en êtes surpris ;
Mais nous devons quitter l'aigreur & le mépris :
Nos esprits inquiets en avoient l'un & l'autre ;
Mon cœur en étoit plein aussi bien que le vôtre,
Dans un péril pressant nous devons les bannir ;
Et de grands intérêts nous doivent réunir.
Je rends à vos vertus un tribut légitime :
Voyons, si vous voulez mériter mon estime.

CASSANDER.

Je ferai tout, Madame ; & pour la mériter,
Que faut-il ....

ROXANE.

Un dessein qu'il faut exécuter.
Le fier Léonatus nous brave, nous menace ;
Et déja Ptolomée assiége cette Place :
Il approche ; on l'a vû du haut de nos Remparts
Faire contre nos murs marcher ses Etendarts.
Nous pourions d'un seul coup prévenir la tempête ;
Il ne faudroit, Seigneur, abattre qu'une tête,
Punir Léonatus de sa témérité....

CASSANDER.

Contre lui votre cœur feroit-il irrité,
Madame ? & pourriez-vous m'assurer d'une haine. ..

ROXANE.

De ma haine, Seigneur! Dieux! elle est trop certaine :
Roxane contre lui n'en a point à demi :
Je hais Léonatus en mortel Ennemi ;
Lui qui prétend nous faire une sanglante guerre,
Qui contre nous souleve & le Ciel & la Terre ;
Léonatus, enfin, que je veux désormais . . . .
Pourquoi me demander, Seigneur, si je le hais ?

CASSANDER.

Hé bien, à vous servir ma main est toute prête ;
Mais, Madame, osez vous me demander sa tête ?

ROXANE.

De qui ?

CASSANDER.

D'un Ennemi qui vous est odieux ?
Qui vient . . . .

ROXANE.

Ce n'est pas là, Seigneur, ce que je veux ;
Mais je veux l'attaquer par un autre lui-même,
Et ne veux le punir que dans l'objet qu'il aime.
Il nous faut éblouir & tromper Perdiccas.
Immolons en secret les funestes appas
Pour qui Léonatus . . . .

CASSANDER.

Je vous entends, Madame :
Vous voulez que je prête un crime à votre flamme,
Et que mon propre bras à mon amour fatal,
Perde votre Rivale, & serve mon Rival.
Bien loin de le haïr, son amour vous outrage,
Et vous en soupirez de douleur & de rage.
Faites mieux. Punissez qui vous ose outrager,
Et donnez à mon bras le soin de vous venger.
Vous l'aimez ; & l'Ingrat peut-il en aimer d'autres ?
Peut-on être touché d'autres yeux que des vôtres ?
Madame, si ce Prince adoroit vos attraits,
Tout mon Rival qu'il est, je lui pardonnerois ;
Mais pour lui pardonner vous n'avez point d'excuse.
Je lui veux arracher ce cœur qu'il vous refuse ;
Et pour voir aujourd'hui ses crimes expiés,
Vous l'apporter sanglant, & le mettre à vos pieds.

ROXANE.

Je ne veux point, Seigneur, de pareilles victimes :
Un soupir seul pouroit expier tous ses crimes.
Vous m'aimez ; je vous plains ; je ne puis rien de plus.

à part.

Ah Dieux ! que Cassander n'est-il Léonatus,
Ou que Léonatus, changeant de cœur & d'ame,
N'a-t-il de Cassander les transports & la flamme !

SCENE V.

HESIONE, ROXANE, CASSANDER.

HESIONE.

MAdame, Statira n'eſt plus dans le Palais :
On vient de l'enlever par des ordres ſecrets.
Pluſieurs Gardes gagnés ont fait cette ſurpriſe ;
Mais on ne connoît point l'Auteur de l'entrepriſe.

ROXANE.

Il périra, le Traître. Allons, ſortons, Seigneur :
Empêchons . . . .

CASSANDER.

Demeurez : j'en punirai l'Auteur ;
Mais peut-être qu'auſſi par de fauſſes alarmes . . . .

HESIONE.

Non, Seigneur, Perdiccas a déja pris les armes,
Et par un grand combat près de la Porte . . . .

ROXANE.

Hélas!
Seigneur, allez, courez ſoutenir Perdiccas :
Prenez ma Garde encor, & joignez-y la vôtre :
Partez . . . .

CASSANDER.

Votre intérêt n'eſt que trop joint au nôtre.
Repoſez-

Reposez-vous sur moi, Madame, & demeurez :
J'y cours.

ROXANE.

Rendez le calme à mes sens égarés.
Sur tout, si vous m'aimez, Seigneur, quoiqu'il arrive,
S'il se peut, en ces lieux ramenez ma Captive.

SCENE VI.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

Leonatus sans doute a formé ce dessein :
Ce grand coup, Hesione, est parti de sa main.
Ils s'aiment : avec elle il est d'intelligence ;
Et tantôt sa fierté marquoit son assurance.
Ciel ! avec quelle audace il nous a demandé
Ce que déja lui-même il s'étoit accordé !
Et ce Prince, content & fier de sa tendresse,
Parloit en Amant sûr du cœur de sa Maîtresse.
Mon amour en partant cent fois m'a sçû tenter,
Contre le droit des Gens, de le faire arrêter ;
Mais il m'a prévenue, & son ardeur fatale
Avec tout mon espoir m'enleve ma Rivale.
Cependant on combat, Hesione ; & je crains....
Peut-être qu'avec lui Perdiccas est aux mains.

Peut-être que . . . . Sortons, car je n'ose me dire....

HESIONE.

Madame, Perdiccas va de tout vous instruire :
Le voici.

SCENE VII.

PERDICCAS, ROXANE, HESIONE.

PERDICCAS.

SÇavez-vous que je viens d'arrêter
Un cruel attentat prêt à s'exécuter ?
J'ai repris Statira, Madame.

ROXANE.

Quelle joie !
Quoi, vous avez repris une si belle proie ?

PERDICCAS.

Oui, Madame ; & la Reine étoit prête à sortir,
Lorsqu'un Garde fidelle est venu m'avertir :
Aussi-tôt j'ai couru, suivi de quelque Escorte ;
Quand l'infidelle Arbate a fait ouvrir la Porte.
Là plusieurs Gens armés, appuyant ses desseins,
Ont avancé vers nous, & sont venus aux mains.
Mon amour a rendu ma fureur occupée.
Arbate est le premier tombé sous mon Epée ;

Mais certain Inconnu, qui le Casque abaissé,
A travers mille Dards vers moi s'est élancé,
Glaçant tous nos Soldats de ses cris redoutables,
S'est fait jour parmi nous par des coups effroyables.
La Porte se referme ; alors de toutes parts
On tourne contre lui les Piques & les Dards :
Les siens enveloppés de tous côtés succombent ;
Mais lui seul soutient tout quand tous les autres tombent :
Aussi-tôt j'ai couru reprendre Statira,
Qui toute en pleurs . . . .

ROXANE.

Mais Dieux ! l'Inconnu périra,
Seigneur ?

PERDICCAS.

Non, non, Madame, & j'ai dit qu'on l'emmene.
De cette trahison il recevra la peine :
J'en veux sçavoir l'Auteur, j'en veux être éclairci :
Sur tout j'ai commandé qu'on l'amenât ici.
Vous l'allez voir, à moins qu'un coup trop légitime,
N'ait déja fait payer la peine de son crime.
Il étoit tout couvert de sang.

ROXANE.

Ciel ! que d'effroi !
Je tremble, je frissonne, & je ne sçai pourquoi.
Mais, Hésione, hélas ! d'où vient que j'en soupire ?
Il est couvert de sang, & peut-être il expire.
Il n'en faut plus douter ; ah ! regrets superflus !

Seigneur, vous-avez fait périr Léonatus.

PERDICCAS.

Seroit-ce lui, Madame ?

ROXANE.

Oui, Seigneur, c'eſt lui-même.
Statira, ſon amour, cette valeur ſuprême,
Tout me dit que c'eſt lui qu'on a ſçû trop punir.
Enfin cet Inconnu tarde trop à venir.
Il faut, pour diſſiper mes mortelles alarmes,
Chercher cet Ennemi qui me coûte des larmes.

Elle ſort.

PERDICCAS.

Ah! Dieux, d'un tel deſſein je demeure ſurpris.
Seroit-ce mon Rival enfin, qui ſeroit pris ?
Suivons Roxane : allons pénétrer ce miſtere,
Et voir ce que le ſort ou l'amour ont pû faire.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

Cleone, en cet instant, quel espoir m'est permis?
Léonatus est seul contre mille Ennemis:
Pressé de tous côtés, à mille traits en bute,
Quel secours, ou quel Dieu peut retarder sa chûte?
Cassander l'a trahi sans doute; & Perdiccas
M'enferme en ce Palais, & vole à son trépas.
Son bras & sa valeur l'ont trop fait reconnoître:
On l'attaque, on le presse; il succombe peut-être.
Quelle horreur se répand dans mes sens éperdus!
Mon Amant est Captif, ou peut-être il n'est plus.
Son désespoir marquoit sa trop funeste envie:
Il ne combattoit plus pour défendre sa vie;
Et si-tôt qu'il a vû Perdiccas m'enlever,
Il a voulu la perdre, & non pas la sauver.
Dieux! le nombre l'accable, & ç'en est fait sans doute.

Voilà ce qu'aujourd'hui sa tendresse lui coûte.
Cléone, chaque instant redouble mon effroi :
Les traits qui vont à lui semblent tomber sur moi.
C'est moi qui l'ai perdu, malheureuse Princesse !
Pourquoi Léonatus eut-il tant de tendresse ?
Sans mes coupables yeux il n'eût rien entrepris.
Faut-il qu'il en reçoive un si funeste prix ?
Que son ame ait été pour moi trop enflammée ?
Il n'auroit point péri, s'il m'avoit moins aimée.

CLEONE.

Non, Madame, les Dieux prendront soin de ses jours.
J'ai vû de loin voler Roxane à son secours.
Son cœur [n'en doutez point] dans ce péril extrême,
L'entraîne & la conduit pour sauver ce qu'elle aime.
Elle sçaura calmer la fureur des Soldats,
Et dérober sa vie au fer de Perdiccas :
Oui, Madame ; espérez ....

STATIRA.

Espérance fatale !
Quoi, mon Amant devroit la vie à ma Rivale ?
Ciel ! en me rassurant, tu redoubles ma peur,
Et pour me consoler, tu me perces le cœur.
Cruelle, voi mon ame également atteinte,
Frémir de l'espérance autant que de la crainte :
L'une & l'autre m'accable, & me fait soupirer.
Hélas ! que dois-je craindre, ou que dois-je espérer ?
Mais je vois Perdiccas, & je crains de l'entendre.
Il vient à nous.

SCENE II.

PERDICCAS, STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

SEigneur, que venez-vous m'apprendre ?
Avez-vous assouvi votre injuste fureur ?
Avez-vous immolé, grands Dieux ! mon Défenseur ;
Ce Héros qui pour moi....

PERDICCAS.

Vous le pleuriez, Madame :
Il est vivant. Je vois le plaisir de votre ame,
Et que vous assurant de ses jours, je prévois
Que vous m'écouterez pour la premiere fois.
Oui, dans l'heureux instant que je vous ai reprise,
Et qu'il alloit payer sa coupable entreprise,
Que tout couvert du sang de qui l'environnoit,
J'ai connu mon Rival aux grands coups qu'il donnoit ;
Madame, je lui dois rendre ce témoignage ;
Tout mon Rival qu'il est, j'admirois son courage ;
Et prêt à le combattre, hélas ! j'étois jaloux
Que tout autre que moi voulût mourir pour vous.
Mais Roxane en ces lieux par l'amour amenée,
A suivi le penchant dont elle est entraînée ;

Et malgré mille traits s'étant mise entre nous,
A dérobé sa vie à mon juste courroux.
Cependant pour ses jours ne soyez plus en peine :
Ils sont en sûreté dans les mains de la Reine.
Vous frémissez, Madame, & votre joie enfin
Se dissipe & se change en un sombre chagrin.

STATIRA.

Dans les mains de Roxane il a voulu se rendre,
Lui, qui de mille bras avoit pû se défendre !
Roxane seule, ah Dieux ! l'a donc sçû désarmer ?

PERDICCAS.

Par son amour peut-être il s'est laissé charmer ;
Et voyant par mes soins son attente trompée,
Dans les mains de Roxane il a mis son Epée,
Qui brisée à demi, marque de sa valeur....

STATIRA.

Il s'en devoit plonger les restes dans le cœur,
Plutôt que de la rendre à Roxane.

PERCICCAS.

Madame,
Ce Prince doit la vie à l'ardeur de sa flamme :
Sans l'amour de Roxane il alloit succomber :
Et sous ce bras peut-être on l'auroit vû tomber.
Mais il faut qu'il réponde à notre juste envie ;
Qu'il lui donne son cœur pour le prix de sa vie.
Ah Dieux ! vous pâlissez, Madame, à ce discours.

STATIRA.

Est-ce à vous à régler sa fortune & ses jours ?

Quoi,

Quoi, le sang d'Alexandre est-il donc votre Esclave?
Vous nous parlez en Maître, & votre orgueil nous brave,
Et depuis quand, Seigneur, êtes vous notre Roi?
Vous n'avez aucun droit ni sur lui, ni sur moi;
Sur ses jours cependant vous parlez d'entreprendre:
Vous osez retenir la veuve d'Alexandre.
Pour me donner les fers de ceux qu'il a vaincus,
C'est assez que je sois fille de Darius:
Et bien que je doive être indépendante & Reine,
Le sang de Darius étoit né pour la chaîne;
Je le vois.

PERDICCAS.

Non, Madame, il est né pour régner.
Le Trône de la Perse est-il à dédaigner?
Je vous l'offre.... Mais Dieux! je vois qu'on me méprise;
Que de Léonatus votre ame est trop éprise.
Il n'en faut plus douter, mon Rival est heureux;
J'ai gémi trop long-temps, & j'ai trop fait de vœux.
Je connois votre amour par votre jalousie,
Madame: cet amour lui peut coûter la vie.
Il est entre nos mains, ce Rival fortuné;
Voyez à quels malheurs il sera destiné.
Il y va d'un Empire, il y va de vous-même,
Je suis le malheureux: on me méprise, on l'aime;
Mais si vous dédaignez mes soupirs & ma foi,
Je puis ensevelir mon Rival avec moi.

Ah! je vois que pour lui votre ame eſt alarmée;
Et la mienne eſt de rage & d'amour enflammée.
Roxane va venir ; mais ſans vous étonner,
Pour lui, ſuivez l'avis qu'elle doit vous donner.
Il faut que votre cœur déſormais l'abandonne,
Et ſurtout que dans peu Roxane le couronne.
C'eſt vous en dire aſſez. Adieu, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

HElas!
Qu'entends-je? que dit-il? quel affreux embarras!
Pour ce Prince, Cléone, à peine je reſpire,
Que l'on m'apprend qu'il faut..... Ah! mon cœur en ſoupire;
Et Perdiccas [d'horreur je m'en ſens friſſonner]
Ne lui laiſſe le jour que pour m'abandonner.
Vois donc à quels malheurs le Deſtin me condamne.
Verrai-je mon Amant couronné par Roxane?
Verrai-je Perdiccas l'immoler..... Que d'effroi!
Mais s'il vit pour Roxane, eſt-il pas mort pour moi.

CLEONE.

Ne craignez rien, Madame, il vous ſera fidelle,

Ce Prince, qui pour vous....

STATIRA.

Hélas ! Roxane eſt belle :
Léonatus a vû pour lui ce qu'elle a fait.
Dieux ! ne l'a-t-elle pas déſarmé tout à fait ?
Peut-être qu'ébloui de l'éclat de ſes charmes,
Ce n'eſt qu'à ſa beauté qu'il a rendu les armes :
Peut-être que touché de ſon empreſſement,
Il oublie à ſes pieds qu'il étoit mon Amant.
Elle eſt belle, elle l'aime ; ah que de jalouſie !
Des mains de Perdiccas elle a ſauvé ſa vie :
Il peut être attendri d'un amour ſi preſſant :
Cléone, ſi ſon cœur étoit reconnoiſſant ?
Ciel ! de quel ſouvenir mon ame eſt combattue !
Ma Rivale le ſauve, & c'eſt moi qui le tue :
C'eſt moi qui l'ai conduit dans cet inſtant fatal,
Dans les bras d'un Amante, & dans ceux d'un Rival.
Mais Roxane paroit ; que j'en ſuis allarmée !
Elle a l'air trop content pour n'être pas aimée.



SCENE IV.

ROXANE, HESIONE, STATIRA, CLEONE.

ROXANE.

Vous me devez ici quelque remercîment,
Madame : j'ai ſauvé le jour à votre Amant.
Vous voyez de quel air pour vous je m'intéreſſe :
Mais, Madame, d'où vient cette ſombre triſteſſe?
Etoit-ce pour vos yeux un ſpectacle plus doux,
De voir Léonatus prêt à mourir pour vous?
Il eût mieux par ſa mort ſignalé ſa tendreſſe;
Mais c'eſt pouſſer trop loin votre délicateſſe.
Je vous viens d'épargner de ſenſibles regrets.
Nous avons un Otage aſſuré de la Paix :
Pour peu qu'à mes deſſeins ſa prudence réponde,
Nous allons diſpoſer de l'Empire du Monde.

STATIRA.

Madame, je prends part à ce rare bonheur;
Mais avez-vous déja diſpoſé de ſon cœur.
Vous êtes généreuſe, il eſt vrai, je l'avoue.
Ce que vous avez fait mérite qu'on vous loue.
Il vous doit tout enfin.... Mais, Madame, entre nous,
Vous l'avez conſervé moins pour moi que pour vous.

ROXANE.

J'ai fait ce que j'ai dû : mais à parler sans feindre,
Madame, pour ses jours un Rival est à craindre :
Un Rival méprisé, jaloux, & furieux,
Peut le faire expirer malgré nous à nos yeux :
Je l'ai vû, sa fureur m'a paru sans égale.
Et pour moi, si j'aimois, que j'eusse une Rivale,
Mon plaisir le plus doux, je ne puis le celer,
Ce seroit à mes yeux de la faire immoler.
J'entre dans ses transports, & connois sa tendresse.
C'est pour Léonatus que ma crainte vous presse.
Perdiccas est puissant, Madame; & vos refus
Vont faire malgré nous périr Léonatus.
Je ne répons de rien dans sa fureur extrême.

STATIRA.

Moi, je répons de tout, puisque Roxane l'aime.
Il est entre vos mains, Madame : c'est assez;
Il est en sûreté plus que vous ne pensez.

ROXANE.

Non, ce n'est pas assez pour assurer sa vie:
Il faut qu'à Perdiccas Statira soit unie.

STATIRA.

Moi, Madame?

ROXANE.

Oui, vous. C'est l'unique moyen
De retenir son bras aussi-bien que le mien.
Sans balancer, Madame, il faut qu'il vous épouse.
Perdiccas est jaloux, & Roxane est jalouse;

Mais ce n'est pas assez : je viens vous avertir
Qu'aux yeux de votre Amant il y faut consentir.
J'attends Léonatus ; & c'est en ma présence
Qu'il vous faut accepter une telle alliance ;
Qu'il faut le recevoir avec un air glacé ;
Qu'avec lui le présent démente le passé.
De concert avec moi Perdiccas sçait l'instruire,
Que votre cœur consent à l'Hymen qu'il desire.
Il va venir sans doute, inquiet, alarmé ;
Mais il faut que par vous cet Hymen confirmé....

STATIRA.

Quoi ? je pourois pour lui....

ROXANE.

Du moins il faut le feindre.
Pour lui, pour vous, pour moi, vous avez tout à craindre.
Vous m'entendez : songez qu'en ce fatal moment
Vous allez décider du sort de votre Amant :
Vous avez dans vos mains votre vie & la sienne,
Celle de Perdiccas aussi-bien que la mienne ;
Et si nous n'avons pas ce que nous chérissons,
Nous pourons perdre au moins ce que nous haïssons.
Songez par des froideurs à préparer son ame,
A changer comme vous & d'objet & de flamme,
Ou tremblez....

STATIRA.

Hé, mon cœur pouroit-il obéir ?
Mes yeux & mes soupirs, tout sçaura me trahir.

Dois-je faire à mes feux l'indigne violence ? . . . .

ROXANE.

Vos feux de Perdiccas armeront la vengeance ;
Mais croyez-moi, feignez, il y va de vos jours.

STATIRA.

Cruelle, faudra-t-il que je feigne toujours ?

ROXANE.

Peut-être que sa mort sçaura moins vous contraindre ;
Et Perdiccas . . . . . .

STATIRA.

Hé bien ? Il faut tâcher de feindre.
Dieux ! il vient ; ah sortons.

ROXANE.

Madame, demeurez,
Et songez bien sur tout à ce que vous direz.



SCENE V.

LEONATUS, ROXANE, STATIRA, HESIONE, CLEONE, GARDES.

LEONATUS.

JE ne suis point, Madame, accablé de ma chûte:
A de plus grands malheurs je vois mon ame en bute.
Je perds la liberté : c'est un léger revers;
Mais, Madame, on m'apprend de plus, que je vous perds.
Vous me voyez surpris d'une étrange nouvelle:
Elle vient cependant d'une bouche fidelle :
Perdiccas me l'assure ; & c'est lui dont je tiens
Que l'Hymen doit unir vos feux avec les siens.
J'aurai peine à le croire, à moins que votre bouche
Ne confirme elle-même un Arrêt qui me touche.
Parlez : qu'en dites-vous ?... Vous ne répondez pas,
Madame.... Juste Ciel! croirai-je Perdiccas ?

STATIRA.

Sans trop vous expliquer ici ce que je pense,
Vous devriez, Seigneur, entendre mon silence.

LEONATUS.

Je ne l'entends que trop ce silence odieux :

Mon Rival a charmé votre cœur & vos yeux.
Ah! tantôt, j'en frémis, avec quelle tendresse
A-t-il volé lui-même auprès de sa Maîtresse!
De quel feu son visage étoit-il enflammé!
Il combattoit trop bien, pour n'être pas aimé.
Quoi, Madame, ses soins, pendant ma longue absence,
Ont-ils.... Garderez-vous ce funeste silence,
Madame?

STATIRA.

Hélas!

ROXANE.

Seigneur, elle a d'autres desseins:
Il faut qu'elle aime ailleurs: vous l'aimez; je vous plains.

LÉONATUS.

Je vous entends, Madame; & la Reine infidelle
Me sacrifie après ce que j'ai fait pour elle.
Quand on se taît, hélas! c'est parler à demi.
Dieux! elle me préfere un mortel Ennemi.
A son cœur Perdiccas malgré moi peut prétendre,
Moi qui n'eus autrefois pour Rival qu'Alexandre.
A moi-même pour vous je l'avois préféré;
Cependant votre cœur en avoit soupiré:
Et ces tendres soupirs, où mon espoir se fonde,
Me rendoient plus heureux que le Maître du monde.
Il m'en souvient hélas! mais vous en soupirez.
Que vois-je, justes Dieux! Madame, vous pleurez.

Pourquoi me cachez-vous ces larmes que j'adore?
Mais quel eſt ce myſtere ? & faut-il que j'ignore
Un ſecret ?....

STATIRA.

Non, Seigneur, ne vous y trompez pas :
Au nom des Dieux, croyez que j'aime Perdiccas.

LEONATUS.

Ah ! ç'en eſt trop, cruelle, & cet aveu funeſte
Arrache de mon cœur tout l'amour qui lui reſte.

à Roxane.

Et, Madame, tantôt pourquoi votre ſecours
Vous fit-il épargner de ſi malheureux jours ?
On ne m'a conſervé, (quelle pitié cruelle !)
Que pour voir aujourd'hui ma Princeſſe infidelle !
Et l'on prétend encor par un Hymen fatal
M'attacher en triomphe au Char de mon Rival.
Au lieu de m'accabler d'une importune vie,
Rendez-moi cette mort que vous m'avez ravie.

ROXANE.

Le jour que de ma main vous devez accepter,
Ne vous fut pas rendu, Seigneur, pour vous l'ôter.

STATIRA.

Non, ſans doute, la vie a pour vous trop de charmes :
Vous la devez à qui vous rendîtes les armes.

LEONATUS.

Madame, mon amour déſeſpéré, jaloux,
Ne m'a rendu Captif que pour l'être avec vous.
J'avois fait mes efforts pour briſer votre chaîne :

Je n'ai pû. J'avois crû qu'une mort plus certaine
M'affranchiroit du moins des maux que j'ai soufferts ;
Mais n'ayant pû mourir, j'ai partagé vos fers ;
Et trouvois près de vous, perdant toute espérance,
L'esclavage, ou la mort, moins cruels que l'absence.
Mais je vous parle en vain, & j'ai beau protester.
Ciel! vous ne voulez pas seulement m'écouter :
Cependant vous pleurez : oui, Madame, & je doute.....

STATIRA.

Croyez tout, & tremblez que je ne vous écoute.

LEONATUS.

Hé bien, je croirai tout, puisque vous le voulez ;
Aux feux de Perdiccas les miens sont immolés :

à Roxane.

Vous haïssez la Reine. Ah ! si j'osois, Madame,
Vous donner à ses yeux & mon cœur & mon ame ;
Si ce cœur méprisé ne l'étoit pas de vous.....

STATIRA.

Que faites-vous, Seigneur, dans ce transport jaloux ?
Et n'entendez-vous pas un langage si tendre ?

à part.

Mais que dis-je, grands Dieux ! je me fais trop entendre :
Dussai-je cependant irriter son esprit,
Seigneur, ne croyez rien de tout ce que j'ai dit.

Elle sort.

SCENE VI.

LEONATUS, ROXANE.

LEONATUS.

Dieux ! que veut-elle dire ? & quelle est sa contrainte ?
Est-ce une vérité, Madame, est-ce une feinte ?
Elle dit devant vous qu'elle aime Perdiccas ;
Mais ses pleurs, ses soupirs, ne me le disent pas.
De grace, expliquez-moi cet étrange mystere.

ROXANE.

Elle n'a que trop dit ce qu'elle devoit taire ;
Et lorsque votre cœur a trop sçû l'écouter,
Ses pleurs & ses soupirs pouront vous en coûter.
Mais Seigneur, il est temps que Roxane s'explique :
La fiere Statira détruit ma politique :
Si ma haine contre elle a pû vous étonner,
J'aime, j'adore.... un fils que je veux couronner :
Elle prétend, Seigneur, régner dans Babylone :
Elle est contre mon fils : ma Rivale a ce Trône :
Nos desseins sont pareils, nos intérêts égaux ;
Mais le Trône, Seigneur, ne veut point de Rivaux.
Je ne la puis souffrir, je la hais, & je tremble....

LEONATUS.

Ah ! Madame, je vais vous réunir ensemble.

J'y ferai consentir tous nos Chefs avec nous.,
Rendez-moi Statira, Babylone est à vous.

ROXANE.

Vous la rendre, Seigneur? Avant que m'y résoudre,
On verra ce Palais & Babylone en poudre.
Trahirois-je un Ami qui me prête son bras?
Ce seroit me trahir, que trahir Perdiccas:
Il aime Statira quand Roxane l'abhorre:
Elle ne vit qu'autant que Perdiccas l'adore.
Il prend mes intérêts: je dois prendre les siens;
Et sans doute ils me sont aussi chers que les miens.

LEONATUS.

Madame, j'avois crû que cédant Babylone,
Vous borniez vos desirs à l'espoir de ce Trône;
Mais quoi? de Perdiccas les intérêts trahis
Vous seront-ils plus chers que ceux de votre fils?

ROXANE.

Seigneur, à ce discours faut-il que je réponde?
Un cœur m'étoit plus cher que l'Empire du monde;
Vous m'entendez.... mais non, vous ne m'entendez pas;
Vos yeux cherchent l'objet des feux de Perdiccas;
Egarés & distraits, il vous souvient à peine
Que je suis devant vous, que je suis votre Reine.
Il est vrai, j'oubliois & ma gloire & mon fils;
Pour le seul Perdiccas mon cœur les a trahis.
Mais soutenons le nom de veuve d'Alexandre;
A ce grand souvenir Roxane doit se rendre;

Et pour placer ſon fils au Trône de Cyrus,
Achevons d'immoler le ſang de Darius.

LEONATUS.

Eh ! contre Statira quelle fureur extrême !
Vous ne la haïſſez que parce que je l'aime.
Faiſant tomber ſur elle un injuſte courroux,
C'eſt moins elle que moi qu'on veut percer de coups.
Votre haine pour moi fut toujours ſans égale....

ROXANE.

Oui, je te hais, Ingrat, autant que ma Rivale :
Mais que dis-je, grands Dieux ! en ce fatal moment?
Quand on hait la Rivale, eſt-ce haïr l'Amant ?
Mais, enfin, devant toi Roxane s'eſt trahie,
Perdiccas eſt haï : j'aime, & je ſuis haïe.
Je vais voir ton Rival : avant la fin du jour,
Si nous n'eſpérons plus du côté de l'Amour,
Ayant entre nos mains la vengeance certaine,
Du moins nous jouïrons des fureurs de la haine.
Gardes, qu'on le remene à ſon Appartement.

LEONATUS.

De grace, hélas ! Madame, arrêtez un moment.
Elle fuit. Je vois trop ſa fatale tendreſſe....
Ciel ! perds moi ſi tu veux ; mais ſauve ma Princeſſe.

Fin du Troiſieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PERDICCAS, PEUCESTAS.

PEUCESTAS.

Oui, Seigneur, Cassander m'envoie auprès de vous,
Pour apaiser Roxane, & fléchir son courroux.
On sçait qu'Antipater vient avec une Armée,
Et qu'ils pouroient tous deux se joindre à Ptolomée;
Mais il aime Roxane, & son cœur incertain
Ne peut contre elle encor former aucun dessein.
Cependant Seleucus, Eumenes, & mille autres,
Prenant ses intérêts, peuvent quitter les vôtres.

PERDICCAS.

Je le sçais, Peucestas; & le Ciel en courroux
Dans le même malheur nous enveloppe tous.
Alexandre lui-même avoit sçû le prédire;
Et s'il n'a pas réglé le destin de l'Empire,
Ou s'il n'a pas osé nommer un Successeur,
C'est qu'il n'en put trouver digne de cet honneur.
Il l'avoit bien prévû; par des crimes célebres

On lui va préparer d'étranges jeux funebres,
Quand tous nos Chefs, rangés de différens partis,
Du monde chancelant vont hâter le débris.
Nous y travaillons tous : en vain tu t'en étonnes,
Le Ciel ordonne ainsi du destin des Couronnes.

PEUCESTAS.

Les Barbares, Seigneur, pouroient bien profiter
Des troubles dangereux qui vont vous agiter :
Ils pouroient assembler des Troupes effroyables,
Telles que Darius....

PERDICCAS.

Ces Troupes innombrables,
Qui tant & tant de fois porterent nos liens,
N'ont jamais étonné les Macédoniens.
Les Barbares, crois moi, ne peuvent plus nous nuire,
Nous seuls pouvons nous vaincre, & pouvons nous détruire.
Mais j'abandonne ici le soin de ma grandeur ;
Statira, je l'avoue, occupe tout mon cœur :
C'est le seul intérêt où Perdiccas s'applique.
Un Amant en fureur est mauvais Politique ;
Et négligeant la guerre en ce funeste jour,
Je ne suis occupé que des soins de l'amour.
Mon Rival est aimé : ma fatale victoire
Ne tourne qu'à ma honte, & ne sert qu'à sa gloire.
Roxane appuie en vain mes projets & les siens ;
Mais il va décider de ses jours & des miens.
Roxane, pour servir sa flamme & ma tendresse,
Voudroit

Voudroit ſans balancer m'unir à la Princeſſe ;
Et je voudrois auſſi par un hymen fatal
Unir en ce moment Roxane à mon Rival.
Ah ! ſans plus nous gêner d'une indigne contrainte,
Au défaut de l'amour, ſervons-nous de la crainte.
Ils voudront ſe ſauver l'un & l'autre à leur tour ;
Et leur amour tremblant peut ſervir notre amour.
Statira doit venir. J'ai ſçû lui faire entendre
Que dans peu ſon Amant en ce lieu ſe doit rendre.
Je conſens qu'il la voie, & vais l'y préparer ;
Mais ils ne ſe verront que pour ſe ſéparer.
Je la vois : elle vient dans une douce attente.

SCENE II.

STATIRA, CLEONE, PERDICCAS.

STATIRA.

AH ! Seigneur, ſe peut-il que Roxane conſente
A ſouffrir que je voie un Prince malheureux ?

PERDICCAS.

Oui, Madame, il eſt vrai, vous vous verrez tous deux :
Cette entrevûe à vous, à nous, eſt néceſſaire :
Il vous en faut ici découvrir le myſtere.

Roxane vous permet un si doux entretien ;
Mais c'est pour ménager votre sort & le sien.
Vos feux ont rallumé tous les feux de la guerre,
Madame : nous étions les Maîtres de la Terre ;
Vous voyez cependant pour vous ce que je perds :
Votre amour aujourd'hui me coûte l'Univers.
Vous nous faites verser & du sang & des larmes :
Nous sommes incertains du succès de nos armes.
Le temps presse ; & du moins par un dernier effort,
Il faut Roxane & moi terminer notre sort.
Roxane est irritée : elle est votre ennemie :
Vous aimez mon Rival, & ma flamme est trahie.
Avant que Ptolomée ait pû le secourir,
Il faut le couronner ou le faire périr :
Son salut ou sa mort dépend de sa réponse :
Madame, en vous voyant, faites qu'il y renonce.
Roxane méprisée en cet instant fatal
Est plus à craindre encor que le bras d'un Rival.
Il faut sans balancer les unir l'un & l'autre,
Ou que je perce un cœur qui m'arrache le vôtre.

STATIRA.

Ah ! Seigneur, arrêtez : dussai-je me trahir,
A Roxane irritée il nous faut obéir.
Quand je devrois sur moi faire tomber la foudre,
Qu'on le fasse venir, & je vais l'y résoudre.
Qui, pour tourner son cœur à ce funeste choix,
Laissez-moi lui parler pour la derniere fois.

PERDICCAS.

Hé bien, vous le verrez ; mais songez l'un & l'autre
A régler notre sort aussi-bien que le vôtre.
Vous pleurez mon Rival : ah ! que j'en suis jaloux !
Hélas ! qu'a-t-il à craindre ? il est aimé de vous ;
Et quoique ma fureur de la mort le menace,
Madame, en ce moment que ne suis-je en sa place !
Que n'ai-je ses périls & son sort aujourd'hui !
Haï de vous, je suis plus à plaindre que lui.
Vous l'allez voir, Madame.

SCENE III.

STATIRA, CLEONE.

STATIRA.

AH ! funeste entrevûe !
Je le verrai, Cléone, & ce penser me tue.
Quoi donc ! ma propre bouche en ce triste moment
Va prononcer ma mort pour sauver mon Amant :
Ma flamme va parler pour éteindre la sienne ;
Et ma bouche.... Il en faut une autre que la mienne :
Et je vais le prier aux dépens de ses jours
De haïr ma Rivale ; & de m'aimer toujours.
Mais Dieux ! s'il ne l'épouse, il va cesser de vivre.
Hélas ! s'il étoit mort, je n'aurois qu'à le suivre.

Tantôt, malgré Roxane & mes ſens éperdus,
Il a vû mes ſoupirs qu'il a trop entendus :
Il connoît que je l'aime ; & malgré ma contrainte
Il a trop pénétré l'artifice & la feinte.
Mais je vais maintenant lui parler ſans témoins.
Quand il verra mes pleurs, m'en aimera-t-il moins ?
Je connois trop ſon cœur, & le mien en friſſonne :
Il me ſera fidelle, & périra, Cléone.
Je me flate peut-être : il ne périra pas.
Roxane l'a ſauvé : Roxane a des appas ;
Et quand je lui dirai de n'être plus fidelle,
S'il m'alloit obéir & ſoupirer pour elle ?
Ciel ! que vais-je lui dire ? ah Dieux ! il doit venir.
Quel funeſte ſujet de nous entrenir ?
On vient, Cléone, on ouvre, on entre, & c'eſt lui-même.

SCENE IV.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE.

LEONATUS.

MAdame, quel plaiſir de voir ce que l'on aïme !
Je n'oſois l'eſpérer : mais puiſqu'il m'eſt permis,
Je veux pardonner tout à nos fiers Ennemis.
Dans un moment ſi doux partagez-vous ma jóie ?

Roxane & Perdiccas souffrent que je vous voie !
Quel Dieu les a fléchis ? ma Princesse & vos pleurs
Auroient-ils attendri ces barbares Vainqueurs ?
Nous pouvons à présent nous parler sans contrainte :
Et que n'ai-je tantôt démêlé votre crainte !
Vous m'auriez épargné de mortels déplaisirs,
Si j'avois reconnu vos pleurs & vos soupirs.
Roxane étoit présente ; & redoutant sa rage,
Il falloit me tenir ce funeste langage.
Pouvons-nous pas loin d'elle oublier nos douleurs ?
Mais, Madame, je vois vos yeux baignés de pleurs.
On diroit à vous voir que mon abord vous gêne.
Il semble que ma joie augmente votre peine :
Parlez.

STATIRA.

Il faut, Seigneur....

LEONATUS.

Quoi ?

STATIRA.

Cruel souvenir :
Il faut....

LEONATUS.

Que faut-il donc ?

STATIRA.

Me quitter, ou périr.

LEONATUS.

Qui moi, Madame, on veut que je vous abandonne ?

STATIRA.

Perdiccas vous menace, & Roxane l'ordonne:
Tout le veut: elle eſt belle, & peut-être, Seigneur,
Vous le voudrez bien-tôt aux dépens de mon cœur.

LEONATUS.

Quel étrange diſcours! & depuis quand, Madame,
Voulez-vous de Roxane autoriſer la flamme?
Pouriez-vous lui céder mes ſoupirs & ma foi?
Quoi? parlez-vous pour elle, ou parlez-vous à moi?
Roxane veut en vain que je vous abandonne;
Mais Perdiccas le veut, & c'eſt lui qui l'ordonne:
Il vous aime, Madame, & peut-être aujourd'hui
Votre cœur agit moins pour elle que pour lui.

STATIRA.

Et depuis quand, Seigneur, en voyant mes alarmes,
Expliquez-vous ſi mal le langage des larmes?
Ne l'entendez-vous plus? & mes ſoupirs, hélas!
Ingrat, vous diſent-ils que j'aime Perdiccas?

LEONATUS.

Eh! pardonnez, Madame, un peu de jalouſie.
Oubliez Perdiccas autant que je l'oublie.
Nos cruels Ennemis en de ſi chers momens
Doivent-ils partager nos tendres ſentimens?
Je vous vois, il ſuffit; & mon ame contente
Dédaigne de ſonger que Roxane eſt Amante.

STATIRA.

Ah! quand de Perdiccas mon cœur craint le cour-
roux,

Je pense moins à lui que je ne pense à vous.
Apprenez les horreurs de l'effroi qui me tue.
Sçavez-vous les raisons d'une telle entrevûe !
Nous nous voyons, Seigneur : on nous le souffre ; mais.....
C'est pour mieux nous résoudre à ne nous voir jamais.
Dans une heure, Seigneur, Perdiccas vous condamne
A choisir ou la mort, ou l'hymen de Roxane.
Malgré moi, faites-vous un généreux effort,
Et choisissez plutôt Roxane que la mort.

LEONATUS.

Moi, Madame ?

STATIRA.

Oui, vous. Songez à votre vie.
Roxane vous rendra le maître de l'Asie.
Oubliez-moi, Seigneur, laissez-moi dans les fers.
Un Héros tel que vous se doit à l'Univers ;
Et si vous périssiez par une mort si prompte,
L'Univers de vos jours me demanderoit compte.

LEONATUS.

Ciel ! que m'osez-vous dire ! Hélas ! si je vous perds,
Madame, & que m'importe à moi de l'Univers ?
Dois-je vivre un moment, si vous m'êtes ravie ?
Je cede à Perdiccas & la Perse & l'Asie.
Le Trône est-il l'objet de mes vœux les plus doux ?
Et soupirai-je, enfin, pour l'Empire, ou pour vous ?

Hélas ! ſans vous, mon cœur dans une paix profonde
Verroit tranquilement la conquête du monde :
Je l'abandonne à qui peut en être vainqueur ;
Mais je diſputerai celle de votre cœur.

STATIRA.

Et ſongez-vous, Seigneur, que la triſte conquête
D'un cœur comme le mien vous peut coûter la tête ?
Ne vous ſouvient-il plus de ce jour douloureux
Où les feux d'Alexandre éteignirent nos feux ?
Quand vous-même chargé de ſon funeſte hommage,
Vous parûtes, la mort peinte ſur le viſage,
Et fîtes pour ma gloire un généreux effort ?
Mais hélas ! aujourd'hui que je crains votre mort,
Que je crains Perdiccas & Roxane en furie,
J'en veux faire un pareil pour ſauver votre vie.
L'amour fait votre crime : on preſſe, on vous attend :
Si vous ne m'aimez plus, vous ſerez innocent.
C'eſt ce cruel amour, Seigneur, qui vous accable,
Etouffez-le .... Mais non, ſoyez toujours coupable
Que dis-je ? ce n'eſt plus Roxane & Perdiccas,
C'eſt moi, c'eſt Statira qui vous mene au trépas.
Vous verrois-je périr ? non, ſoyez infidelle :
Allez, ſortez plutôt, & ſoupirez pour elle.
Je ne puis demeurer après un tel effort.
Chaque inſtant près de vous va hâter votre mort ;
Et mon perfide cœur qui ſe plaint, qui ſoupire,

Si

Si je vous vois encor, sçaura trop m'en dédire.

LEONATUS.

Quoi? vous m'abandonnez en cette extrémité!
Et de grace, Madame, un peu de fermeté.
Je méprise Roxane; & ma tendresse extrême
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime.
Je déteste Roxane, & je veux....

SCENE V.

ROXANE, LEONATUS, STATIRA, CLEONE, PEUCESTAS, GARDES.

ROXANE.

Achevez,
Et voyez de plus près l'Objet que vous bravez.
J'ai trop bien entendu ce qui peut vous confondre,
Ingrat, dans un moment je vais vous y répondre.
Qu'on redouble ma Garde, & sur tout, Peucestas,
Qu'on ferme de ces lieux l'entrée à Perdiccas.

LEONATUS.

Madame, quel dessein?...

ROXANE.

Ma vengeance & ma honte
De mes justes desseins pouront vous rendre compte.

Grace aux Dieux ! je suis libre, & vais tranquilement
Immoler ma Rivale aux yeux de son Amant.
Je méprise Roxane, & ma tendresse extrême
Fait que je hais Roxane autant que je vous aime.
Ce discours vous charmoit, Madame, & ses soupirs
Aux dépens de Roxane ont flaté vos desirs.
Loin de moi, devant vous, c'est donc moi qu'on déteste ?
Mais vous m'allez payer un plaisir si funeste.

LEONATUS.

Madame, au nom des Dieux, écoutez....

STATIRA.

Non, Seigneur,
Laissez, laissez agir librement sa fureur ;
Depuis un si long-temps, de mon sang altérée,
A toutes ses fureurs mon ame est préparée.

à Roxane.

Fille de Cohortan, acheve tes desseins :
Dans le sang de tes Rois ose tremper tes mains :
Frappe.

ROXANE.

Dans un moment vous serez obéie.
Approchez-vous.

Elle parle bas à un Garde.

LEONATUS.

Ah Ciel ! que je crains pour sa vie !
Calmez votre courroux, Madame, au nom des Dieux ;

Qu'ordonnez - vous ? hélas ! quel trouble dans vos
yeux !
Madame, c'eſt ſur moi, ſur ma coupable tête,
Que doit ici tomber l'éclat de la tempête.
Mon amour fait ſon crime, il le faut expier,
Et mon ſang répandu peut la juſtifier.

ROXANE.

Oui, Barbare, il eſt vrai ton amour fait ton crime;
Cependant ma Rivale en ſera la victime.
On me déteſte, on l'aime, & l'on m'oſe outrager;
Mais enfin, grace au Ciel, j'ai ſur qui m'en venger.
Pour goûter la douceur à ma vengeance offerte,
Préparons à tes yeux l'appareil de ſa perte:
Pour t'en faire ſentir l'amertume à longs traits,
Ma fureur, à pas lents, va ſervir mes ſouhaits.
Ne crois pas cependant, au tranſport qui m'entraîne,
Que l'amour.... Non, Ingrat, je n'ai que de la haine:
Il faut la ſatisfaire, & Roxane le peut:
Politique, raiſon, ſûreté, tout le veut.
Oui, perdons Statira.... mais, malgré mon envie,
Léonatus, un mot lui peut ſauver la vie.

STATIRA.

Votre refus dût-il me coûter le trépas,
Ce mot qui m'eſt ſi cher, ne le prononcez pas.

LEONATUS *à Statira.*

Je crains votre tendresse autant que sa vengeance,
à Roxane.
Ce n'est point Statira, c'est moi qui vous offence.
Ah! Madame, arrêtez, & détournez sur moi
Ces regards menaçans qui me glacent d'effroi.
Le Ciel nous est témoin que tantôt elle-même,
En renonçant pour vous à ma tendresse extrême,
Elle a voulu . . . . mais quoi, mon amour m'a trahi.

ROXANE.

Et pourquoi votre cœur n'a-t-il pas obéi?
Je ne dis plus qu'un mot, & veux être obéie.
Tu sçais bien qu'un coup d'œil lui peut coûter la vie.
Veux-tu la voir périr, veux-tu la conserver?

LEONATUS.

Que ne ferai-je point, hélas! pour la sauver?

ROXANE *à un Garde.*

Qu'on cherche Perdiccas: il faut que tout à l'heure
Ton Rival, à tes yeux, l'épouse, ou qu'elle meure.

STATIRA.

Epouser Perdiccas?

LEONATUS.

Pour calmer son courroux,
Oubliez-moi, Madame, & ne songez qu'à vous;
Donnez à Perdiccas . . . .

STATIRA.

Votre amour m'y condamne;

Et vous ne voulez pas vous donner à Roxane.

ROXANE.

Ils ſont également ardens à m'offenſer.
Ah ! perdons-les tous deux ; mais par qui commen-
cer ?
Oui, je vais. . . .

LEONATUS.

Ah ! Madame, il faut prendre ma vie,
Avant que de remplir cette funeſte envie.
Tout déſarmé ſans doute, & tout ſeul que je ſuis,
Mon déſeſpoir poura bien plus que je ne puis.

SCENE VI.

PERDICCAS, GARDES, ROXANE, LEONATUS, STATIRA.

LEONATUS.

Venez, venez, Seigneur, ſecourir la Princeſſe.

PERDICCAS *à Roxane.*

Madame, vous ſçavez juſqu'où va ma tendreſſe :
Retenez . . . .

ROXANE.

Perdiccas, ton cœur va te trahir.
Je ne ſçais plus aimer, je ne ſçais que haïr.

Pour éteindre une ardeur à nos desseins fatale,
Je te rends ton Rival, donne moi ma Rivale.

PERDICCAS.

Si votre cœur, Madame, en ce funeste jour
A de la haine, hélas ! le mien a de l'amour :
Jusqu'au dernier soupir je défendrai sa vie.

LEONATUS.

Vous êtes généreux, & je vous la confie.
C'est assez qu'un Rival lui donne du secours.

PERDICCAS.

Tout haï que je suis, j'aurai soin de ses jours ;
Mais quand vous serez libre, en lieu pour vous défendre,
J'irai la disputer en Rival d'Alexandre.

à Statira.

Allons, Madame.

Il sort.

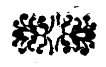
STATIRA.

Hélas !

LEONATUS.

Je ne crains plus sa mort ;
Vous pouvez maintenant ordonner de mon sort ;
Je l'attendrai, Madame.

Il rentre.



SCENE VII.

ROXANE *seule.*

Ah! quelle vive atteinte!
Je puis à ton amour redonner de la crainte.
J'ai perdu le moment si propre à me venger.
Rappellons Cassander. L'espoir peut l'engager.
Qu'importe ? son amour poura servir ma haine.
Hâtons-nous, attaquons Perdiccas & la Reine.
A qui n'a point d'espoir, tout le reste est permis.
Périssons ; mais du moins perdons nos Ennemis.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ROXANE, HESIONE.

ROXANE.

JE triomphe, Hesione, & n'ai plus de tendresse:
De ce Palais, enfin, Roxane est la maîtresse.
Je dois ce grand effort aux soins de Peucestas;
Et Statira n'est plus aux mains de Perdiccas.
Graces à Cassander, elle est en ma puissance,
Et j'ai dans son amour une sûre défense.
Mais il faut prendre un temps si propre à nous venger;
Il faut punir l'Ingrat qui nous ose outrager.
J'ai connu, j'ai trop vû sa tendresse fatale:
Occupé tout entier des feux de ma Rivale,
Je lui faisois en pleurs l'offre de mon appui.
A peine a-t-il songé que je parlois à lui.
Mon trouble, en vain mes yeux lui marquoient ma tendresse:
Pour réponse, il m'a dit d'épargner sa Princesse;
J'avois beau par mes feux animer mon discours,

L'Ingrat par ses soupirs m'interrompoit toujours ;
Mais quoi ? sur Statira je vais me satisfaire :
Je le puis, je le dois, je sçai ce qu'il faut faire.
Je dois ce sacrifice aux soins de ma grandeur.
L'amour n'a plus de part aux transports de mon cœur.
La jalousie enfin n'est plus ce qui m'anime.
A mon ambition je dois cette victime ;
Et lorsque je l'immole en ce funeste jour,
C'est au Trône, à mon fils, & non pas à l'amour.

HESIONE.

Que vous connoissez peu l'ardeur qui vous entraîne ?
Vous croyez vous livrer toute entiere à la haine ;
Ah ! que vous vous trompez, Madame, à votre tour :
Quand on a tant de haine, on n'est pas sans amour.

ROXANE.

Moi ? j'aurois de l'amour, & tu pourois le croire ?
Mon cœur pouroit trahir Alexandre & ma gloire ?
Pardonne, grand Héros, si pour Léonatus
J'ai soupiré ; j'ai crû qu'il avoit tes vertus ;
J'ai crû que quelque jour pour Roxane sensible,
Son cœur comme le tien n'étoit pas invincible.
Mais, Dieux ! il porte ailleurs ses soupirs & sa foi,
Et ne sent pas l'ardeur que tu sentis pour moi.
Ah ! pour venger ma gloire, il faut tout entreprendre,
Il faut que tout regrette & tout pleure Alexandre.
Je l'ai trahi. Je veux réparer mon forfait,

Et dans ce jour fatal faire plus qu'il n'a fait.
Quoi ? l'on veut partager ses veuves, son Empire ?
Il vainquit l'Univers, & je veux le détruire.
Avec plaisir j'ai vû brûler Persopolis ;
Donnons le même sort à l'orgueil de Memphis :
Remplissons tout d'horreur ; & que toute l'Asie
Apprenne en frémissant que Roxane est trahie.

SCENE II.

STATIRA, ROXANE, CLEONE, HESIONE.

STATIRA.

MAdame, Perdiccas par de puissans efforts,
Déja de ce Palais a gagné les déhors.
Sauvez Léonatus, & contre sa furie
Allez défendre encore une si chere vie.
On me croit immolée ; & le fier Perdiccas
Sur ce que vous aimez vengera mon trépas.
Envoyez du secours : enfin le péril presse.
Malgré votre fureur je vois votre tendresse.
Conservez ce Héros qui vous a sçû charmer :
S'il ne vous aime pas, il poura vous aimer.
Madame, allez .... mais quoi ? vous êtes infléxible :
Hélas ! à ses périls êtes-vous insensible ?
Vous détournez les yeux, & ne répondez rien.

ROXANE.

C'eſt votre Amant, Madame, & ce n'eſt pas le mien:
Qu'il périſſe.

STATIRA.

Quoi donc ? vous ſouffrez qu'il périſſe !

ROXANE.

A Roxane irritée il faut ce ſacrifice.
Quand j'ai ſauvé l'Ingrat, il fait un autre choix :
J'en ferois un Ingrat une ſeconde fois.

STATIRA.

Madame, je répons de ſa reconnoiſſance.

ROXANE.

Et qui me répondra de ſon obéiſſance ?

STATIRA.

Pouriez-vous vous réſoudre à ne le voir jamais ?
Ou poura-t-il tenir contre tant de bienfaits ?
Madame, le temps preſſe, & Perdiccas peut-être,
De lui, de ce Palais, va ſe rendre le Maître.
Hélas ! qu'eſt devenue une ſi belle ardeur ?
Pour le prix de ſes jours j'abandonne ſon cœur.
Madame, allez....

ROXANE.

En vain le vôtre l'abandonne :
Vous ne pouvez donner ce cœur s'il ne ſe donne :
Et ſi j'en crois encore un mouvement jaloux,
Pouroit-il être à moi, quand il eſt tout à vous ?

SCENE III.

CASSANDER, ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

CASSANDER.

MAdame, il faut quitter les murs de Babylone,
Et sortir du Palais que le Peuple environne :
Perdiccas irrité l'anime contre nous ;
Mais j'ai tous mes Amis prêts à périr pour vous.
Antipater approche : allons joindre une Armée,
Qui sera par vos yeux & mes feux animée ;
Et là pour soutenir l'honneur de vos appas,
Je puis avec mon cœur offrir cent mille bras :
Au moindre ordre de vous, le penchant qui m'entraîne,
M'a fait courir, voler pour servir votre haine.
Ne pourez-vous jamais, par un heureux retour,
Oubliant votre haine écouter mon amour ?

ROXANE.

Seigneur, je dois beaucoup à ce zele sincere
Qui m'offre le secours de vous, de votre pere.
Mais que fait Perdiccas ?

CASSANDER.

Il vient de vous venger
De l'Ingrat dont l'amour osoit vous outrager.

STATIRA.

Hélas!

ROXANE.

Que dites-vous ?

CASSANDER.

Oubliez-le ; Madame,
Cet Ingrat dont l'orgueil méprisoit votre flamme,
Et croyez que les Dieux ont souffert son trépas,
Puisqu'il a pû vous voir & ne vous aimer pas.

ROXANE.

C'est assez, & dans peu je m'apprête à vous suivre ;
Préparez tout.

CASSANDER.

J'y cours. Si pour vous j'ose vivre,
Je vais vous préparer un destin glorieux,
Ou bien j'aurai l'honneur de mourir à vos yeux.

Il sort.

* * *

* *

*

SCENE IV.

ROXANE, STATIRA, CLEONE, HESIONE.

ROXANE.

Ah ! Madame, je sens qu'en de telles alarmes
Malgré moi, comme à vous, il m'échappe des larmes.
Hélas ! il est donc mort ?

STATIRA.

Quoi, sans le secourir,
Vous le pleurez, Cruelle, & le laissez périr,

ROXANE.

Ah ! je ne sens que trop le feu qui me dévore :
Je croyois le haïr, & je l'aimois encore ;
Mais ce n'est pas assez : en de si grands malheurs,
Il faut verser du sang, c'est trop peu que des pleurs.
Madame, il vous aimoit ; n'oserez-vous le suivre ?
Moi, j'en étois haïe, & ne puis lui survivre :
Oui, j'atteste les Dieux que par un noble effort
Dans peu je me rendrai Maîtresse de mon sort.
Mais quoi ? de Perdiccas serez-vous la victime,
L'objet de son amour, & le fruit de son crime ?
Et pourez-vous passer dans ce cruel moment
En des bras dégoutans du sang votre Amant ?
Vengeons Léonatus sur vous & sur moi-même.

Il faut que tout périsse en perdant ce que j'aime.
Madame, en cet instant, voyons qui de nous deux
Osera le venger, & qui l'aime le mieux.

STATIRA.

N'en doutez point, Madame, en cet instant funeste
La mort est le seul bien ou l'espoir qui me reste.
A mes sens éperdus est-il rien de plus doux ?
C'est l'unique faveur que j'attendois de vous.
Mais sans avoir besoin de vous pour l'entreprendre,
Je ferai mon destin en femme d'Alexandre.
J'entre. Dans un moment je reviens près de vous;
Et vous allez jouïr d'un spectacle si doux.

SCENE V.

ROXANE, HESIONE, CLEONE.

ROXANE.

QUe vois-je? Justes Dieux! où va-t-elle, Hesione?
Son grand cœur me surprend, sa fermeté m'étonne;
Tandis que je la vois courir sans s'étonner
Au devant du trépas que je veux lui donner:
Elle ne peut survivre au Héros qu'elle adore.
Quoi? je l'aimois plus qu'elle, & je respire encore?
Elle est venue, hélas! dans ce triste moment

Me demander en pleurs les jours de ſon Amant,
Barbare que je ſuis ! ma noire jalouſie
A cet Amant ſi cher laiſſe perdre la vie ?
Oui, mon amour devoit encor le conſerver ;
Et dût-il être ingrat je devois le ſauver.
Que dis-je ? ma pitié m'auroit été fatale,
Je l'aurois conſervé, pour qui ? pour ma Rivale :
N'importe ? Je devois. . . Ah regrets ſuperflus !
Je l'aurois vû du moins, & ne le verrai plus.
Je ne le verrai plus ! & j'oſe lui ſurvivre !
Ma Rivale m'apprend le chemin qu'il faut ſuivre ;
Pleine de ſon amour, ſon cœur tranquilement
Sçait meſurer ſa vie aux jours de ſon Amant.

HESIONE.

Madame, elle revient.

SCENE VI.

STATIRA, ROXANE, HESIONE, CLEONE.

STATIRA.

O Serez-vous me ſuivre ?
Quand on perd ce qu'on aime, il faut ceſſer de vivre ;
Je ſuis, graces aux Dieux, Maîtreſſe de mon ſort.
Imitez-moi.

ROXANE.

ROXANE.

Madame, un ſi cruel effort
M'étonne, me ſurprend, redouble mes alarmes :
Je vous vois, je frémis, & je verſe des larmes ;
Je ſens mon ame en proie à toutes les horreurs,
Et vôtre amour enfin ſurpaſſe mes fureurs.
Mais ce n'eſt pas aſſez que ma vie & la vôtre ;
Pour venger votre Amant il nous en faut une autre.
Repoſez-vous ſur moi du ſoin de mon trépas :
Mais j'y veux, s'il ſe peut, entraîner Perdiccas ;
Et ma douleur, qui veut que ma main ſe retienne,
Ne retarde ma mort que pour hâter la ſienne.
Oui, contre Perdiccas j'armerai Caſſander,
Et je vais avec lui rejoindre Antipater.
Je veux être aujourd'hui le flambeau de la Guerre.
Le Ciel va par mes mains conduire le Tonnerre,
Diviſer tous nos Chefs par leurs prétentions,
Et redoubler le feu de leurs diviſions,
Les enveloper tous, détruire l'un par l'autre,
Pour venger votre Amant, mon époux, & le vôtre ;
Et donnant un champ libre à ma juſte fureur,
Faire de l'Univers un Théatre d'horreur.
Vous n'aurez pas encor bien du temps à m'attendre.
Je vous ſuivrai, Madame, en femme d'Alexandre ;
Et ſi mon triſte amour a ſçû vous outrager,
Voilà, voilà le bras qui ſçaura vous venger.
Je vous ſuivrai de près, Madame.

SCENE VII.

STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Elle eſt partie.
Madame, au nom des Dieux ſongez à votre vie.
Il en eſt encor temps; & par un prompt ſecours
On peut....

STATIRA.

Laiſſe finir mes déplorables jours.
Je ſens qu'à ces malheurs le Ciel m'a condamnée;
Et tu voudrois en vain tromper ma deſtinée.
Pouvois-je faire mieux.? Alexandre n'eſt plus,
J'oſe encore après lui pleurer Léonatus;
Et puiſque j'ai perdu dans ce moment funeſte
Un Epoux, un Amant, que m'importe du reſte?

CLEONE.

Peut-être cet Amant a-t-il un ſort plus doux:
Peut-être que....

STATIRA.

Non, non, Perdiccas eſt jaloux:
Le Cruel a couru ſans doute à ſa défaite.
Mais s'il vivoit encor, je mourrois ſatisfaite;
Je le verrois du moins, Cléone: & plût aux Dieux,

Que ce fidele Amant me vînt fermer les yeux.
Mais veux-tu, n'ayant plus cette douce espérance,
Que du fier Perdiccas je sois la récompense ?
Que je sois dans les fers de ceux dont autrefois
Nous avons dédaigné de devenir les Rois ?
Aux malheurs attachés à ma triste famille,
Tu dois de Darius reconnoître la fille.
Mais, grace au Ciel, je sens la mort qui pas à pas
S'avance lentement, & ne m'étonne pas.
De mes derniers momens je ferai le partage :
Alexandre & mon pere ont mon dernier hommage ;
Et si j'ose à ta foi confier mes desirs,
Léonatus, Cléone, a mes derniers soupirs.

SCENE VIII.

LEONATUS, STATIRA, CLEONE.

CLEONE.

Ciel ! je le vois, Madame ; & contre votre attente....

STATIRA.

Il est vivant, Cléone, & je mourrai contente.
Sur tout, cache tes pleurs ; hélas ! son triste cœur
Ne sera que trop tôt instruit de son malheur.

LEONATUS.

Madame, mon amour trembloit pour votre vie;
Mais enfin, je vous vois, & Roxane est partie.
Cassander, pour tromper Roxane & Perdiccas,
Lui-même a fait semer le bruit de mon trépas.
Sa feinte a réussi : vous n'avez rien à craindre :
Ils sont hors de ces murs ; & sans plus nous contraindre,
Rendons graces aux Dieux d'avoir sauvé des jours
Dont la perte des miens auroit borné le cours.
Mon cœur de Perdiccas ne craint plus la furie.
Il poura, s'il le veut, attenter sur ma vie;
La vôtre en sûreté....

STATIRA.

Mes vœux sont exaucés;
Je vous vois, vous vivez; Seigneur, & c'est assez.

LEONATUS.

Ah! Madame, songez à bannir vos alarmes.
Mais, justes Dieux! pourquoi Cléone toute en larmes?

CLEONE.

Ah! Seigneur....

STATIRA.

Je croirai tous mes malheurs finis,
Lorsque vous n'aurez plus à craindre d'Ennemis.

LEONATUS.

Madame, quel discours....

STATIRA.

J'ai quelque inquiétude

Qui demande, Seigneur, un peu de ſolitude.
Craignez de Perdiccas quelque nouvel effort.
Vous vivez, & je ſuis contente de mon ſort.
Je ne puis avec vous demeurer davantage.
Mes yeux appeſantis ſe couvrent d'un nuage.
J'entre : vous apprendrez le reſte en peu de temps;
Mais ne me ſuivez pas, & je vous le défends.
Adieu, Seigneur.

SCENE IX.

LEONATUS *ſeul.*

Quoi donc ? que me fait-elle entendre ?
Et quel eſt ce ſecret que je ne puis comprendre ?
Elle craint pour ma vie, & par un doux tranſport,
M'oſe aſſurer qu'elle eſt contente de ſon ſort.
De quel ſort, juſte Ciel ! peut elle être contente ?
Elle me croyoit mort, & contre ſon attente,
Elle me voit encor à ſes pieds.... Mais, grands Dieux !
Quel déſordre, quel trouble ai-je vû dans ſes yeux ?
Quel affreux changement marquoit ſur ſon viſage...
Je commence à percer ce funeſte nuage ;
Et ſes yeux, & ſon teint, & ſa ſombre pâleur,
Tout ſemble ſur ſon front écrire mon malheur.

Roxane .... quoi, Roxane auroit-elle.... Je tremble :
J'entrevois les malheurs que mon destin assemble.
Allons, sortons, il faut .... Mais quand je veux sortir,
Un long frémissement, dont je me sens saisir,
Dans mes esprits glacés venant à se répandre,
M'arrête, & me dit trop ce que je n'ose apprendre.

SCENE DERNIERE.

PERDICCAS, LEONATUS.

PERDICCAS.

REmpli de désespoir, de fureur & d'amour,
Seigneur, je vous cherchois pour vous ravir le jour ;
Et je me vois chargé du soin de votre vie.

LEONATUS.

Quoi, Seigneur ?

PERDICCAS.

La pitié succede à ma furie :
J'en ai pour vous sans doute ; & par un juste effroi
Dans un moment peut-être en aurez-vous pour moi.

LEONATUS.

Ciel ! je tremble.

PERDICCAS.

Incertain du ſort de la Princeſſe,
Je la cherchois rempli de crainte & de tendreſſe ;
Je l'ai trouvée. Ah Dieux ! elle étoit dans les bras
De Cléone. J'ai vû .... quel changement, hélas !
Ses beaux yeux preſque éteints ſous leur foible paupiere,
A peine jouïſſoient d'un reſte de lumiere.
Elle m'a reconnu, quand par un juſte effort
Le ſoin de votre vie a retardé ſa mort,
Et par quelques ſoupirs a d'une voix tremblante
Tiré ces derniers mots de ſa bouche mourante :
Je meurs, a-t-elle dit, vos ſoins ſont ſuperflus ;
Seigneur, ſi vous m'aimez, ſauvez Léonatus,
Empêchez .... A ces mots .... mes ſoupirs & ma rage,
Mon déſeſpoir ....

LEONATUS.

Ah Dieux ! quel funeſte langage !
Quoi, Statira n'eſt plus ?

PERDICCAS.

Par un poiſon fatal
Vous n'avez plus d'Amante.

LEONATUS.

Et vous plus de Rival.
Je veux périr : il faut que la mort nous aſſemble.

Il ſe veut jetter ſur l'Epée de Perdiccas.

PERDICCAS.

Oui, Seigneur, périssons ; mais périssons ensemble.

Je viens pour la venger, & mourir avec vous ;

Mais perdons Cassander & Roxane avec nous.

FIN.



REGULUS,

REGULUS,

TRAGEDIE.

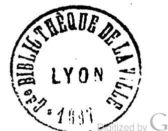


A MADAME LA DAUPHINE.



ADAME,

Souffrez que Régulus paroiſſe à vos yeux ſur le papier, après avoir



paru sur le Théatre avec assez de bonheur. Le caractere de ce fameux Romain ne pouvoit pas manquer de frapper une ame comme la vôtre, dont les sentimens sont si grands & si nobles : mais, MADAME, sans vous répéter ici ce que toute la France admire en votre auguste Personne, c'est à vous à qui la Tragédie doit uniquement ses beautés ; c'est par le goût exquis que vous en avez, par ces lumieres

pénétrantes à qui rien n'échappe, que vous animez encore ceux qui sont capables de faire de ces sortes d'Ouvrages, à en produire de nouveaux : c'est, MADAME, *ce qui va me faire redoubler mes soins, pour me rendre un peu moins indigne de l'honneur de vos applaudissemens; & sans vous fatiguer de la lecture d'une plus longue Epître en Prose, permettez-moi d'en ajouter une en Vers, que j'ai*

eu l'honneur de vous présenter, & de me dire avec le plus profond respect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéïssant serviteur,
PRADON.



A MADAME LA DAUPHINE.

EPITRE.



TOI, dont le sang auguste & fécond à la fois,
Promet à l'Univers des Héros & des Rois;
Princesse incomparable, écoute, & daigne entendre
Ce que tout l'avenir de ce sang doit attendre.
Que ton sort est heureux! qu'il te doit être doux,

EPITRE.

Que le plus grand Monarque & le plus digne époux,
L'un & l'autre à l'envi te chériſſe, t'honore,
(Eux devant qui tout tremble & que le monde
adore.)
Leurs deſirs & nos vœux par toi ſont accomplis;
Un premier rejetton de l'Empire des Lis
A comblé les ſouhaits de l'ayeul & du pere:
Il fait tous les plaiſirs & l'eſpoir de ſa mere;
Et déja ſur ſon front ennemi du repos
Brillent les premiers traits qui forment les Héros.
Ce merveilleux enfant, qui n'a qu'un demi-luſtre,
Ne marque déja rien que de grand, que d'illuſtre.
Ce Prince encor à peine a l'uſage des bras,
Qu'il s'en ſert pour montrer l'exercice aux Sol-
dats.
Déja pour commander ſa langue ſe dénoue,
Et ſa main foible encor d'armes ſeules ſe joue:
Préludes dangereux pour nos fiers ennemis,
Si ſon auguſte ayeul ne les avoit ſoumis.
Voilà de ſa grandeur l'infaillible préſage.
Hercule ainſi jadis ſe jouoit à ſon âge.
Pour Toi que de plaiſirs, Monarque trop heureux,

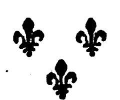
De faire triompher ton fils & tes neveux!
Quand ils suivront, grand Roi, l'exemple que tu donnes,
Je crains que l'Univers n'ait trop peu de Couronnes.
Princesse, c'est par eux que tu tiens dans tes mains
Le destin de la France, & celui des humains.
Ils auront la grandeur de l'ayeul & du pere :
Ils auront les vertus & l'esprit de la mere,
Dont le brillant mérite, & les charmes si doux,
Font toujours un Amant de son illustre époux :
Epoux cher, qui l'adore, & qui sçait toujours plaire,
Affable, libéral, enfin tel que son pere.
Ce Prince impatient d'imiter ses hauts faits,
Déja semble gémir des longueurs de la paix :
Attendant que son bras fasse trembler la terre,
La Chasse, qui l'occupe au défaut de la guerre,
Et lui fait éviter la molle oisiveté,
Marque dans ses plaisirs sa noble activité.
Des Monstres des Forêts la fureur menaçante
N'est que l'amusement de sa force agissante ;

Sans cesse infatigable il exerce sur eux
Des traits qui deviendront un jour plus dange-
reux :
Et si nos ennemis irritent sa colere,
Il sçaura les dompter sur les pas de son pere ;
Et son bras à son tour par des faits inouïs
Soutiendra bien la gloire & le nom de Louïs.
Toi seule sçais charmer ce Prince magnanime.
Mais que dirai-je encor de ton esprit sublime ;
Son goût pour les beaux Arts, & la solidité,
Qui soutient le brillant de sa vivacité,
De ce charmant esprit l'extrême politesse,
Font dans ses jugemens voir sa délicatesse.
Oui, divine Princesse, il faut que les concerts
Des enfans d'Apollon pour toi frappent les airs ;
Et tandis que Louïs écarte son tonnerre,
Qu'il impose des loix au reste de la terre ;
Suivant notre devoir & nos justes desirs,
Nous devons travailler du moins à ses plaisirs.
Esprit de grand Corneille anime notre veine,
Toi, qui fus toujours seul le maître de la Scene ;
Dont le sçavoir profond & les nobles écrits

Touchent toujours les cœurs, enlevent les esprits.
Tous ces traits immortels, en te faisant revivre,
Nous inspirent l'envie & l'ardeur de te suivre.
La mort impitoyable éteignant son flambeau,
Tient Melpomene en pleurs aux pieds de son tombeau.
C'est donc à toi, Princesse, à ton noble génie
Qui des vers épurés distingue l'harmonie,
A le ressusciter par de nouveaux Concerts.
Sois le premier mobile & l'appui de nos vers.
Sur ses traces prenons des desseins magnifiques,
Faisons renaître encor des Poëtes tragiques.
L'ardeur de te servir nous doit seule exciter
A faire nos efforts du moins pour l'imiter.
Pour moi, tout pénétré de tes rares merveilles,
Quoique foible, je veux te consacrer mes veilles,
Bien que depuis un temps dans un profond oubli,
Tranquille j'aie été toujours enseveli.

ÉPITRE.

Sur mes écrits enfin daigne jetter la vûe.
Ma Muſe au Grand Louis ne fut pas inconnue :
Tamerlan & *Thiſbé*, par un ſort glorieux,
Eurent tous deux l'honneur de paroître à ſes yeux :
Phedre qu'on étouffoit même avant que de naître,
Par l'ordre de Louïs ſçût ſe faire connoître.
Aujourd'hui *Régulus* malgré les envieux
Vient de frapper ton cœur, vient de plaire à tes yeux :
La grandeur de ſon ame a ſçû toucher la tienne ;
C'eſt ce qui fait ſa gloire auſſi bien que la mienne.
Il faut la ſoutenir ; & ces beaux mouvemens
Qu'inſpire la vertu par de grands ſentimens,
S'écartant du chemin de ces fades tendreſſes,
Semblent être formés pour les grandes Princeſſes.
Heureux ſi mes Héros toujours par leurs vertus
S'attirent ton ſouffrage ainſi que Régulus.



PREFACE.

LE ſuccès de Régulus a été ſi grand, , que ſon titre ſeul pouroit ſervir d'Apologie & de Préface pour répondre à quelques Critiques. Cependant, ſans me prévaloir des beautés que ce ſujet m'a fournies, & des larmes que le public y a répandues, j'oſe dire que je me ſçais un peu de gré d'avoir trouvé une route que pluſieurs Auteurs avoient vainement cherchée. J'ai changé quelques circonſtances à l'Hiſtoire, & j'ai mis la Scene

dans le Camp des Romains devant Carthage, & non pas dans Rome, pour conſerver l'unité du temps & du lieu. Mais il eût été bien fâcheux de laiſſer dans un éternel oubli, la plus grande action qui ſe ſoit faite dans l'ancienne Rome, faute d'un peu d'invention. J'ai donc renvoyé Régulus dans le Camp des Romains, pour les porter à la guerre, qu'il va payer de ſa vie, plutôt qu'à la paix; & cela a produit un ſi grand effet, que je voudrois faire ſouvent de pareilles fautes. On m'a reproché qu'il n'y avoit pas aſſez d'action

dans mon ſecond Acte. J'avoue qu'il ne fait que préparer aux trois derniers, ſur qui tombent toute l'action & tous les intérêts de la Piece: mais les Peintures que fait Fulvie du triomphe de ſon Amant, ont paru aſſez belles; & même les plus fins connoiſſeurs m'ont applaudi d'avoir pû faire cinq Actes complets d'un ſujet auſſi ſimple qu'eſt celui-ci. J'ai tâché de conſerver ce caractere de grandeur & de fermeté dans le plus auſtere Romain qui ait jamais paru; & l'on me flate de l'avoir fait voir dans toute ſon étendue. Je

n'ai rien imité ni emprunté de personne dans un sujet tout neuf, que les Anciens & les Modernes ont également respecté. J'avoue qu'il y a peu d'amour ; mais je n'y en pouvois mettre davantage avec bienséance : & j'ai fait cette réflexion dans les représentations de Régulus, que la grandeur d'ame frappe plus que la tendresse, & que le Spectateur est touché plus vivement par une grande action qui l'enleve, que par une fade amour qui languit, & qui fatigue & l'Auditeur & l'Acteur. Quelques-uns ont trouvé à redire
que

que j'aie mis un enfant ſur la Scene; mais j'ai ſuivi mot à mot l'Hiſtoire, & ce qu'en dit le fameux Horace,

> Fertur pudicæ conjugis oſculum
> Parvoſque natos, ut capitis minor
> A ſe removiſſe, & virilem
> Torvus humi poſuiſſe vultum.

Ces Vers me doivent fort juſtifier de cette nouveauté, qui a produit un ſi grand effet, & qui a fait dire des choſes ſi touchantes à Régulus, qu'elles font toute la beauté du cinquieme Acte. Le caractere de Mannius eſt fondé dans l'Hiſtoire; & Florus, dans lequel j'ai pris mon ſujet, nous apprend la révolte de ce

Tribun qui fit ſoulever tout le Camp des Romains contre Régulus. Je lui ai donné un intérêt d'amour & de jalouſie qui ſert à mon action principale. J'avoue que le caractere de Fulvie eſt entierement de mon invention, & qu'elle fait l'épiſode de ma Piece : on l'y trouve amenée avec bienſéance, & elle a des ſentimens aſſez dignes d'une Romaine, pour ne pas faire rougir Régulus du deſſein qu'il a de l'épouſer après la priſe de Carthage. Enfin, ſans faire une plus longue diſcuſſion, je puis dire que cet Ouvrage a frappé ſi vi-

vement tout le Public, & les Acteurs en ont rempli si dignement les caracteres, que cela me doit encourager à l'avenir à travailler avec plus d'application que jamais, & à chercher des sujets dont la grandeur soutienne celui de Régulus, qui a trompé les Satyriques ; puisqu'il a eu un sort à Paris moins cruel que celui qu'il eut à Carthage.



ACTEURS.

REGULUS ATTILIUS Conſul, Commandant l'Armée des Romains devant Carthage.

METELLUS, Proconſul de l'Afrique, pere de Fulvie.

FULVIE, fille de Métellus, promiſe à Régulus.

Le jeune ATTILIUS, fils de Régulus, amené dans le Camp par ſon pere.

PRISCUS, Chef de deux Légions, envoyé à Régulus par le Sénat.

MANNIUS, Tribun militaire, ennemi caché de Régulus, & ſon rival.

LEPIDE, Gouverneur du jeune Attilius.

FAUSTINE, confidente de Fulvie.

MARCELLE, autre femme de la ſuite de Fulvie.

La Scene eſt dans le Camp des Romains devant Carthage.



REGULUS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.



Seigneur, je suis charmé de vous voir près de nous.
Régulus considere un Romain tel que vous.
Dans peu vous le verrez : il doit ici se rendre ;
Cependant vous pouvez me parler & l'attendre.

PRISCUS.

Oui, Seigneur, le Sénat qui m'envoie en ces lieux,
Croit que de Régulus le bras victorieux,
Secondé par vos soins & par votre courage
Doit se rendre bien-tôt le maître de Carthage;
Et pour mieux asservir ces fieres Nations,
J'amene dans ce Camp encor deux Légions.
Nous espérons dans peu voir ce grand Capitaine
Sur ces superbes murs planter l'Aigle Romaine.
Les Salentins défaits & rangés sous nos loix,
Préludes glorieux de ses autres exploits;
Tant de Peuples soumis, l'Isle de Corse prise,
En moins de quinze jours la Sardaigne conquise,
Font croire à l'Univers par ces faits éclatans,
Que Carthage à son tour ne tiendra pas long-temps.

METELLUS.

Jusqu'ici Régulus n'a rien eu de contraire:
Ce qu'il a fait répond de ce qu'il sçaura faire.
Mais Rome ne sçait pas encor par quels combats
Ce Héros dans l'Afrique a signalé son bras:
Pour l'apprendre au Sénat, il faut vous en instruire.
A peine croira-t-on ce que je vais vous dire.
Les Soldats effrayés de notre embarquement
Sembloient nous menacer d'un grand soulevement;
Tous les Romains saisis d'une terreur panique
Redoutoient & les Mers & les Monstres d'Afrique:
Le Tribun Mannius autorisoit leurs cris.
Régulus s'avança sans paroître surpris,

Et l'épée à la main, & d'un air intrépide
Aborde le Tribun, le saisit, l'intimide,
Jusques sur un Vaisseau l'entraîne, & sur ses pas
On vit sans murmurer marcher tous les Soldats.
Nos Vaisseaux firent voile, & les vents favorables
Faisoient voir sur ces bords nos armes redoutables,
Quand un Serpent affreux, d'une énorme grandeur,
Et dont les sifflemens répandoient la terreur,
Parut, étincelant de fureur & de rage,
Et voulut contre nous défendre le rivage.
Le Soldat étonné n'ose entrer dans le Port:
Le monstre y fait trouver une infaillible mort:
Le Romain effrayé, redoutant sa colere,
Le croit des Africains le démon tutélaire.
Tout le monde pâlit: Régulus à l'instant,
Avec un fier souris vers le Monstre avançant,
Lui lance un Javelot dont la mortelle atteinte
Rend bien-tôt de son sang toute la Plaine teinte:
Il siffle, il se débat; on le voit se rouler
Dans son sang qui bouillonne & qu'on voit s'écouler;
Mais d'un dernier effort qui l'éleve & l'entraîne,
Il bondit, & demeure étendu dans la Plaine:
Percé du trait fatal qu'il ne peut arracher,
Il meurt; mais nos Soldats, qui n'osoient l'approcher,
Admirent Régulus, & par des cris de joie
Célebrent le bonheur que le Ciel nous envoie.

PRISCUS.

Ce prodige, Seigneur, ce succès surprenant
A l'Afrique, aux Romains, doit paroître étonnant;
Mais d'un si grand Héros nous devons tout attendre.

METELLUS

Oui : contre sa valeur rien n'a pû se défendre :
Contre elle on a tenté d'inutiles secours.
Le Fort de Clypea n'a tenu que trois jours.
Cette rapidité de conquête en conquête,
Sans qu'il ait rien trouvé jusqu'ici qui l'arrête;
Trois cents Villes ou Forts en peu de temps conquis,
Dont les uns sont gardés, & les autres détruits,
Ont conduit nos Soldats jusques devant Carthage.
Asdrubal, Xantippus, semblent perdre courage :
Leurs Escadrons battus & toujours dispersés,
Et jusques dans leurs murs si souvent repoussés,
N'osent plus contre nous hazarder des sorties.
A l'abri de ces murs leurs Troupes rallenties,
Ayant abandonné déja tous leurs travaux,
N'attendent que l'effort de nos derniers assauts.

PRISCUS.

Ces nouvelles, Seigneur, font un plaisir extrême :
Mais j'en attends de vous & d'une autre vous-même,
De votre fille enfin, dont le cœur tout Romain
De son pere a suivi le généreux dessein.
Seigneur, Rome l'admire, & Régulus l'adore :
Fille de Métellus que le Sénat honore....

METELLUS.

METELLUS.

Rome a donc à la fin pénétré mon ſecret ;
Et j'oſe devant vous l'avouer ſans regret ;
Lorſque je fus nommé Proconſul de l'Afrique,
Pour maintenir les droits de notre République,
Fulvie avec ardeur voulut ſuivre mes pas.
Je l'aime, elle eſt ma fille, & n'y réſiſtai pas.
Clypea fut d'abord ſa premiere retraite.
Je fus ici bleſſé : ſa tendreſſe inquiete
L'amena dans ce Camp, & pour me ſecourir
Partagea les périls où je ſemblois courir ;
Elle n'a point encor voulu quitter ſon pere.
Régulus, qui l'adore & n'en fait plus myſtere,
Eſpere celébrer ſur les bords Africains
Un hymen qui fera triompher les Romains.
Je me fais un honneur des feux de ce grand homme ;
Qui ſerviront ſans doute à la gloire de Rome.
Le Conſul Scipion s'en tint fort honoré :
A peine pour ſa fille il ſe fut déclaré,
Que Régulus dans Rome épouſa Thermantie ;
Mais bien-tôt par la mort elle lui fut ravie :
Vous le ſçavez ; elle eut le jeune Attilius
De qui tout l'Armée admire les vertus.
Il eſt avec ma fille ; & malgré ſon jeune âge
Il a voulu venir dans le Camp de Carthage.
A peine a-t-il encor deux luſtres accomplis,
Que déja de ſon pere il eſt le digne fils.

SCENE II.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS.

PRISCUS *à Régulus.*

JE viens remplir le choix dont Scipion m'honore,
Seigneur ; je viens marcher sous un Chef qu'il adore,
Ranger mes Légions sous vos Drapeaux heureux
Et partager enfin vos travaux glorieux.
Mais souffrez que mon cœur fasse éclater sa joie,
Et qu'à vos yeux....

REGULUS.

Priscus, quand Rome vous envoie,
Je dois vous recevoir comme un de ses enfans
Qu'elle honora toujours d'emplois très-importans.
Ici votre valeur va hâter la victoire ;
Vous allez partager nos périls, notre gloire.
Mais parlez-nous de Rome, & du grand Scipion :
A-t-il dans le Sénat rétabli l'union ?

PRISCUS.

Oui, Rome réunie est pour vous sans alarmes :
Scipion attend tout de l'effort de vos armes :
On fait pour leur succès des vœux aux immortels,
Et l'encens en tous lieux fume sur leurs Autels.

REGULUS.

Il faudra (s'il se peut) seconder ce beau zele.
Jusqu'ici la fortune à nos armes fidele
Près de nous en esclave a paru s'attacher ;
Mais il est des revers qu'elle peut nous cacher.
C'est aujourd'hui qu'il faut achever cet ouvrage.
Je périrai, Priscus, ou je prendrai Carthage ;
Et je ne puis souffrir que le Peuple Romain
Soit jaloux plus long-temps de l'Empire Africain.
Rome en veut à Carthage où son espoir se fonde :
Rivales toutes deux pour l'Empire du Monde,
L'une a des Amilcars, l'autre des Scipions,
Dont l'Univers a vû les grandes actions,
Et dont les noms fameux au Temple de mémoire
De Rome & de Carthage éternisent la gloire.

METELLUS.

On attend votre nom après de si grands noms :
Régulus peut marcher avec les Scipions.

REGULUS.

Un discours si flateur a dequoi me confondre,
Seigneur ; & si j'osois je pourois vous répondre
Que déja Métellus par cent exploits fameux
A signalé son nom pour le moins autant qu'eux.
Mais tandis qu'Amilcar est encor en Espagne,
Hâtons-nous de finir cette heureuse Campagne.
Il amene son fils ; c'est le jeune Annibal
Qui doit être (dit-on) aux Romains si fatal :
Oui, ce jeune Héros éloigné de l'Afrique,

En naiſſant ennemi de notre République,
Par l'ordre d'Amilcar nous jura dans ces lieux
Une haine éternelle à la face des Dieux ;
Et ſi l'on croit l'augure, & ce qu'on en publie,
Il ſera quelque jour l'effroi de l'Italie.
Prévenons cet augure, & hâtant nos deſſeins,
Dans Carthage faiſons triompher les Romains.
Heureux ! ſi quelque jour mon fils pouvoit prétendre
D'éteindre un feu naiſſant qui doit tout mettre en cendre ;
Et que l'on vît combattre avec quelques vertus
Contre un jeune Annibal un jeune Attilius.
Près de moi de la guerre il fait l'apprentiſſage :
Il murmure déja de la lenteur de l'âge ;
Et le fils d'Amilcar, qui ſert à l'exciter,
Lui fait prendre le fer qu'il a peine à porter :
Il cherche les périls ; il aime les alarmes.
Souvent mes yeux de joie en ont verſé des larmes,
Mais, Seigneur, pardonnez ce tranſport trop humain
D'un pere pour un fils digne du nom Romain.

METELLUS.

Seigneur, avec plaiſir on voit la noble audace
De ce jeune Héros qui ſuivra votre trace.

REGULUS.

Je ne ſçai d'où me vient cet importun ſouci ;
Mais ſouvent je voudrois qu'il ne fût point ici.
Allez vous repoſer, Priſcus, dans votre tente.
Nous allons [s'il ſe peut] rendre Rome contente ;

Et quand il sera temps, notre zele & nos soins
N'en prendront aujourd'hui que vos yeux pour témoins.

SCENE III.

REGULUS, METELLUS.

REGULUS.

CArthage nous fournit une illustre matiere
Pour finir avec gloire une longue carriere :
Seigneur, le monde entier attentif & jaloux
Dans ce Siége fameux fixe les yeux sur nous.
Tout semble maintenant flater notre espérance :
La moitié de l'Afrique est sous notre puissance :
Préparons à Carthage un assaut général.
Il faut que ce grand jour lui devienne fatal.
Même avant qu'Amilcar puisse revoir ses portes,
Conduisons à ses murs nos plus braves cohortes.
Si nous tardons encor il peut les secourir.
C'est aujourd'hui qu'il faut triompher ou périr.
Mais, avant que d'aller où l'honneur nous convie,
Eloignons de ce Camp & mon fils & Fulvie.

METELLUS.

Il ne tiendra qu'à vous de les faire partir,
Seigneur.

REGULUS.

Malgré mes feux il y faut consentir.
Tous les jours votre fille augmente nos alarmes :
A nos moindres périls elle donne des larmes.
Que seroit-ce, grands Dieux ! si de pressans malheurs
Méritoient quelque jour de plus justes douleurs ?
Mon fils (vous le sçavez) veut me suivre sans cesse ;
L'un & l'autre à son tour m'arrête, m'intéresse ;
Et je sens mon penchant & l'amour paternel
Qui livrent à mon cœur un combat éternel :
J'en rougis, & j'en fais un aveu trop sincere :
J'ai le foible souvent d'un amant & d'un pere.
Loin d'eux j'irois tranquille affronter les hazards,
Je n'aurois point pour moi de si tendres égards :
J'ai peut-être pour eux trop de soin de ma vie,
Et Rome, Métellus, n'en est pas mieux servie.

METELLUS.

Hé quoi ? dès qu'au combat on vous voit attacher,
Des murs des ennemis il faut vous arracher !
Seigneur, dans notre Camp je n'ai souffert Fulvie
Que pour charger ses yeux du soin de votre vie,
Pour modérer l'ardeur qui vous mene trop loin,
Pour ménager un Chef de qui Rome a besoin ;
Et j'ai crû votre fils près de vous nécessaire
Pour aider aux Romains à conserver le pere.

REGULUS.

Ah ! Seigneur, dès ce jour il faut les écarter :

Ces objets trop touchans pouroient nous arrêter.
Au fort de Clypea renvoyons l'un & l'autre :
C'eſt l'intérêt de Rome, & le mien, & le vôtre.

METELLUS.

Seigneur, il en eſt temps; je vois trop qu'il le faut.
Que feroient-ils ici dans le jour d'un aſſaut ?
Allez trouver Fulvie en ce péril extrême ;
A ce départ, Seigneur, diſpoſez-la vous-même.
Pour réſoudre ſon cœur par l'amour agité,
La douceur fera mieux que mon autorité.
J'irai voir votre fils, & d'un front moins ſévere
Je lui veux expliquer les ordres de ſon pere.
Il n'eſt pas temps encor qu'il hazarde des jours
Qui nous feront dans peu d'un utile ſecours.

REGULUS.

Ainſi, libres, Seigneur, de ce ſoin domeſtique
Avec tranquillité ſervons la République,
Sans qu'aucun intérêt partage notre ardeur :
Que Rome toute entiere occupe notre cœur.
Il eſt temps de finir cette grande entrepriſe :
Il faut qu'à cet aſſaut la gloire nous conduiſe.
Le Tribun Mannius doit marcher aujourd'hui,
Et je veux....

METELLUS.

Gardez-vous de combattre avec lui
Seigneur ; laiſſez-moi faire, & n'allez pas vous-même,
Expoſer votre tête à quelque ſtratagême.

Xantippus ne combat qu'en trompant l'ennemi,
On le sçait. Mannius n'est à vous qu'à demi :
De ce Tribun encor j'ai quelque défiance :
Je doute de sa foi : si j'en crois l'apparence,
Tous vos plus grands succès il les voit à regret.
Rien n'est plus dangereux qu'un ennemi secret.
L'affront que votre bras lui fit sur le rivage,
Avant l'embarquement destiné pour Carthage,
Peut encor dans son cœur n'être pas oublié.

REGULUS.

Il me semble depuis qu'il s'est justifié.
J'avois un sentiment, Seigneur, pareil au vôtre;
Mais il fait tous les jours son devoir comme un autre.
Il vient; & son ardeur rassure mes esprits.
Je verrai votre fille : allez trouver mon fils.

SCENE IV.

MANNIUS, REGULUS.

MANNIUS.

Tout flate vos desseins, & tout vous favorise,
Seigneur, dans peu de temps Carthage sera prise.
Je viens pour vous donner cet avis important :
Vous devez ménager ce précieux instant :

Vous allez triompher, & je viens vous l'apprendre.
L'endroit que Xantippus prenoit soin de défendre
Vient tout d'un coup, Seigneur, de tomber à nos yeux
Bien moins par nos efforts que par l'ordre des
Dieux:
Oui, sans aucun secours de nos fortes machines
Il s'est enseveli sous ses propres ruines.
Avant que l'ennemi le remette en état,
Allons, Seigneur, courons l'engager au combat.
Ce poste sera pris si vous voulez paroître.

REGULUS.

Avant que l'attaquer il faut le reconnoître,
Mannius; & je veux que ce soit avec vous,
Malgré tous les soupçons....

MANNIUS.

Seigneur, quelque jaloux
M'auroit-il près de vous noirci?...

REGULUS.

Pour les détruire
Combattez près de moi: c'est assez vous en dire.
Quand de nous dans un Camp on peut se défier,
Une grande action sçait nous justifier.
Sur vous d'aucun soupçon je n'ai plus l'ame atteinte;
D'ailleurs la défiance est l'effet de la crainte.
Je ne puis un moment douter de votre foi,
Et crois que tout Romain est Romain comme moi.
Remplissez dignement une si belle attente:
Dans peu vous reviendrez me trouver dans ma tente.

Que la gloire de Rome anime votre eſpoir :
Vous m'entendez, Tribun, faites votre devoir.

SCENE V.

MANNIUS.

QU'entends-je? Régulus en moi ſeul ſe confie ;
Et je pourai trahir mon Chef & ma patrie !
Il ne veut plus douter, m'a-t-il dit, de ma foi ;
Cependant Xantippus eſt d'accord avec moi.
Si Régulus me ſuit ſa perte eſt infaillible ;
Avec l'Afrique il perd le titre d'invincible ;
Tous ſes plus grands ſuccès deviennent ſuperflus :
Mais, Dieux ! perdant Fulvie, il perd encore plus.
Pardonnez-moi, grands Dieux ! une telle vengeance.
Fulvie a corompu mon cœur, mon innocence.
Par toutes les fureurs ce cœur eſt déchiré.
Je ſuis Amant jaloux, Rival déſeſpéré.
Je ſçai trop qu'un ſecret d'une telle importance
N'admet point en ce Camp la moindre confidence ;
Je ne l'ai juſqu'ici confié qu'à ma foi,
Et mon ſecret demeure entre les Dieux & moi.
C'eſt donc vous, juſtes Dieux ! à qui je le confie :
C'eſt à vous ſeuls auſſi que je me juſtifie.
Vous avez vû l'affront que Régulus m'a fait ;

Et si pour m'en venger je commets un forfait,
Il osa m'insulter & menacer ma tête.
Sur la sienne je fais retomber la tempête.
Cet affront est gravé trop avant dans mon cœur.
Le sang des Manlius ne connoît point la peur.
Régulus, ne crois pas qu'une terreur panique
M'écartât lâchement des rives de l'Afrique ;
Mais je ne voulois pas que mon amour caché
Te suivît en triomphe à ton Char attaché :
Que dis-je ? dans ce jour si tu prenois Carthage,
L'Hymen seroit le prix de ce fameux Ouvrage.
Fulvie, ah Dieux ! ... Non, non, je n'ai plus de remords.
Cet hymen à mes yeux présente mille morts.
Détruisons (s'il se peut) cette belle espérance :
Je le dois à ma flamme autant qu'à ma vengeance.
Allons sans balancer servir nos ennemis,
Et leur tenir enfin tout ce que j'ai promis.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

FULVIE.

PRISCUS est dans ce Camp; enfin Rome est instruite
Du dessein de mon pere & de notre conduite.
De la part du Sénat il a vû Métellus.
Rome connoît pour moi l'amour de Régulus:
Pardonne, jusqu'ici si je l'ai voulu taire;
Mais Faustine, l'amour se plaît dans le mystere.
Je t'ai caché long-temps que mon cœur en secret
A prévenu le choix que mon pere en a fait:
Je n'en dois point rougir, il est temps qu'il éclate:
A Régulus, à toi, je deviendrois ingrate.
Je puis te découvrir mes mouvemens divers,
Quand Rome les approuve avec tout l'Univers.
Tu sçais que premier Chef de la guerre Punique
Il défit Amilcar sur les côtes d'Afrique;
Que Régulus obtint par l'ordre du Sénat

Les honneurs du triomphe avec le Consulat.
Tu n'étois pas à Rome où je fus amenée :
Je veux te rappeller cette grande journée,
Où je vis ce Héros pour la premiere fois
Vainqueur des Africains & digne de mon choix.
Ce brillant appareil, cette pompe de guerre,
Ce débris de Vaisseaux qu'on traînoit sur la terre;
Spectacle à nos regards surprenant & nouveau,
Où la terre portoit les dépouilles de l'eau;
Ces Lions enchaînés, ces Monstres de l'Afrique,
Dont la férocité dans Rome pacifique
Sembloit s'être adoucie en quittant leurs déserts,
De leurs rugissemens n'osoient frapper les airs;
Mille & mille Captifs dans un triste silence
Précédoient le vainqueur, annonçoient sa vaillance :
D'Aigles & de Faisceaux un mélange confus
Dans toute sa splendeur nous fit voir Régulus.
Ce front majestueux, cet air grand & modeste
Soudain de ma mémoire effaça tout le reste.
L'applaudir, l'admirer, fut mon unique emploi;
Enfin, il triompha de l'Afrique & de moi.

FAUSTINE.

Madame, il me souvient qu'une grande tempête
Déroba la moitié d'une telle conquête;
Et qu'en l'Isle de Corse où j'abordois alors
Tant de Vaisseaux brisés parurent dans nos Ports....

FULVIE.

Tu te trompes, la mer jalouse de sa gloire
Ne fit que rehausser l'éclat de sa victoire :
La tempête parut favorable aux Romains,
Utile à Régulus, honteuse aux Africains ;
Car de tant de Vaisseaux toute la Mer couverte
Augmentoit son triomphe, & redoubloit leur perte ;
Et ce vaste débris flotant de mers en mers,
En étaloit la pompe aux yeux de l'Univers.
Voilà, comme je vis ce vainqueur de l'Afrique,
Ce fameux défenseur de notre République ;
J'arrêtai sur lui seul mes regards curieux,
Et mon cœur paya cher le plaisir de mes yeux.
Non, il faut l'avouer à la gloire des armes,
Faustine, les guerriers ont pour nous plus de charmes ;
Leur mérite à nos yeux brille avec plus d'éclat
Que ceux de qui la pourpre est toujours au Sénat.
On veut voir un Héros qui commande une Armée,
Qui de mille hauts faits remplit la Renommée :
Tout parle en sa faveur ; notre esprit prévenu
Nous donne de lui plaire un desir inconnu :
Mais lorsqu'un air si grand brille sur son visage,
Que toute sa personne égale son courage ;
Qu'un mortel si parfait, comblé de tant d'honneurs,
Trouve facilement le chemin de nos cœurs !

FAUSTINE.

Madame, ce Héros répond à vôtre attente ;
Votre ame de ses feux doit paroître contente.

FULVIE.

Te vanter Régulus, t'avouer mon ardeur,
Puis-je mieux t'expliquer que je regne en son cœur ?
Oui, ma main est le prix de Carthage conquise :
On couronne nos feux après cette entreprise.
Je veux donc que mes yeux allument tour à tour
Le flambeau de la guerre & les feux de l'amour ;
Que mes tendres regards témoins de sa victoire
Animent ce Héros & partagent sa gloire.

FAUSTINE.

On le connoît, Madame, & l'on doit à vos yeux
La moitié de ses faits si grands, si glorieux.
Mais pourquoi les frayeurs dont votre ame est
atteinte ?
J'ai connu votre amour en voyant votre crainte :
Toujours pour Régulus votre esprit alarmé....

FULVIE.

Ne craint-on pas toujours pour un Héros aimé ?
Quand je vois les périls qu'il affronte sans cesse,
Faustine en rougissant j'avouerai ma foiblesse ;
Je voudrois que sensible à mes empressemens
Il modérât l'ardeur de ses grands sentimens ;
Qu'après avoir tout fait pour lui, pour sa patrie,
Pour moi, pour ma tendresse, il ménageât sa vie.
Hé, que veut-il de plus ? son nom vole en tous lieux ;

Régulus est connu presque autant que les Dieux:
Il est craint, révéré: l'Afrique, l'Italie
Admirent ses exploits; l'Univers les publie.
Tant de Monstres défaits, tant de Peuples soumis,
Le rendent la terreur de tous nos Ennemis.
Il va prendre Carthage & remplir notre attente.
Après cela sa gloire en doit être contente.
Régulus est trop sûr de l'immortalité,
Et n'en a que trop fait pour la postérité.

SCENE II.

REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

REGULUS.
NOn, non, je n'ai rien fait si je ne prends Carthage;
C'est par-là que je dois couronner mon Ouvrage.
Ce jour va décider, Madame, de mon sort;
Ces murs vont éprouver notre dernier effort;
Mais dans une action d'une telle importance,
Souffrez que je vous dise ici ce que je pense,
Madame: il faut du Camp vous résoudre à partir:
Pour moi, pour vous, pour Rome, il y faut consentir.

FULVIE.

FULVIE.

Moi, partir? moi Seigneur? un tel discours m'étonne!

REGULUS.

Votre pere le veut, la gloire nous l'ordonne.
L'amour s'accorde mal avec de grands desseins,
Et cette austérité de nos premiers Romains.
Vous ne pouvez au Camp demeurer davantage.
On va bien-tôt donner un assaut à Carthage:
Le tumulte, les cris, & l'horreur des combats,
Ce mélange confus d'armes & de Soldats,
Ce terrible appareil vous rendroit trop timide.
Souffrez malgré l'amour que la gloire vous guide,
Madame, au nom des Dieux, partez avec mon fils.

FULVIE.

Quoi? Seigneur, vous allez joindre les Ennemis?
Ah! je ne croyois pas que l'heure en fût si proche.
Que je crains pour mon cœur cette fatale approche!
Mon pere & mon Amant vont s'exposer tous deux;
Que seroit-ce, grands Dieux! si ce jour malheureux
Alloit dans ce combat me ravir l'un ou l'autre!
Différez-le, Seigneur; mon intérêt .... le vôtre ....
Non .... Carthage ne peut tenir encor long-temps;
Et sans vous exposer tous deux ....

REGULUS.

Je vous entends;
Mais, Madame, est-il temps de parler de tendresse?

De grace cachez-moi toute votre foiblesse.
Votre cœur me tient mal ce qu'il m'avoit promis :
Il devroit me presser d'aller aux ennemis,
S'il m'aimoit en effet prendre soin de ma gloire,
Et hâter aujourd'hui ma derniere victoire.

FULVIE.

Hé ? ne craignez-vous point, Seigneur, de trop oser ?
Est-ce qu'un Général doit ainsi s'exposer ?
Que dis-je ! en ce moment une nouvelle crainte,
De noirs pressentimens dont mon ame est atteinte
Me font pâlir pour vous : c'en est assez Seigneur ;
Vous devez vous fier aux troubles de mon cœur :
Des volontés du Ciel ces muets Interpretes
Présagent nos malheurs par des craintes secretes ;
Et ces pressentimens, plus sûrs que nos Devins,
Nous marquent quelquefois les Arrêts des destins.

REGULUS.

Je crains peu du destin le caprice funeste :
Je ferai mon devoir, les Dieux feront le reste,
Madame ; & je rougis de tarder si long-temps
A remplir des devoirs à ma gloire importans.
Carthage sera prise, ou bien mes funérailles
Se feront aujourd'hui sur ses propres murailles.
Plaise aux Dieux que ma mort en cause le débris !

FULVIE.

Grands Dieux ! ne payez pas l'Afrique d'un tel prix.
Y dussiez-vous encor joindre la terre & l'onde,
Ce seroit trop payer la conquête du monde.

REGULUS.

Au nom des Dieux, partez, éloignez-vous de nous :
Le fort de Clypea fera plus sûr pour vous ;
Retournez-y, Madame, & par l'ordre d'un pere,
Par les vœux d'un Romain à qui vous êtes chere :
Vos jours sont exposés dans un Camp.

FULVIE.

Non, Seigneur,
Dissipez pour mes jours cette injuste terreur :
Auprès de Régulus je n'ai point ces foiblesses.
Votre Camp est plus sûr que mille forteresses.
Je serai plus tranquille auprès de votre bras
Que dans Rome, Seigneur, où vous ne serez pas.

RÉGULUS.

Madame....

FULVIE.

Si ma crainte a trop osé paroître,
D'un premier mouvement un cœur n'est pas le maître ;
Foible comme je suis, dans ces périls pressans,
Si je n'ai pas gardé d'empire sur mes sens,
Pardonnez-moi, Seigneur. Courez à la victoire,
J'ai de quelques momens retardé votre gloire :
C'est un crime, il est vrai, que mon cœur a commis ;
Il étoit le plus grand de tous vos ennemis :
Pour l'en punir partez, oubliez sa tendresse,
Et que la gloire soit votre unique maîtresse.

SCENE III.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

REGULUS.

Ah ! Seigneur, ſervez-vous de votre autorité :
Je ne puis rien gagner ſur ſon cœur agité.
Mon fils partira ſeul ; & malgré notre envie....

METELLUS.

Votre fils veut partir encor moins que Fulvie.
J'ai parlé, mais en vain j'ai voulu préparer
Son cœur à ce départ qui l'a fait ſoupirer ;
Proteſtant que plutôt il ceſſera de vivre,
Loin de partir, Seigneur, il s'apprête à vous ſuivre.

REGULUS.

Il ne veut point partir ? je l'avois preſſenti ;
Et ſon cœur, grace au Ciel, ne s'eſt point démenti.
Puiſqu'il veut demeurer, Seigneur, je vous avoue
Qu'un pareil ſentiment mérite qu'on le loue :
Il eſt digne de moi : qu'il demeure ; mais Dieux !
Conjurez-là, Seigneur, d'abandonner ces lieux.
J'adore ſa vertu, je chéris ſa tendreſſe ;

Je cours où mon devoir m'appelle, & je vous laisse.

à Lépide.

Adieu, Madame : vous, prenez soin de mon fils.

SCENE IV.

METELLUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

METELLUS.

HE' quoi donc ? nous serons tous deux désobéis ?
Régulus vous parloit à ma seule priere,
Ma fille, & vous dictoit l'ordre de votre pere ;
Mais je veux qu'en ce jour mes ordres soient suivis :
Ne prenez pas pour vous d'exemple sur son fils :
Il a charmé mon cœur osant me contredire ;
Nous devons de bonne heure à la guerre l'instruire ;
Et lorsque dans ce Camp tout doit le retenir,
De contraires raisons vous en doivent bannir.

FULVIE.

Le fils de Régulus ne quitte point son pere ;
Je suis auprès de vous, Seigneur ; puis-je mieux faire ?
Et quand Attilius fait voir un cœur si grand,
Me croyez-vous, Seigneur, plus foible qu'un enfant ?

METELLUS.

Ne ſoyez plus, ma fille, à mes deſſeins contraire :
Partez dès ce moment, ſi vous voulez me plaire.
Le Tribun Mannius s'offre à vous eſcorter :
De l'armée aujourd'hui je voudrois l'écarter :
J'ai mes raiſons. Allez, je vous donne ma Garde ;
Et ſans plus réfléchir ſur ce qui vous regarde,
Croyez que je travaille à votre ſûreté.

FULVIE.

Seigneur, je ſçai pour moi quelle eſt votre bonté :
Mais ſi j'oſois encor vous faire une priere,
Sans bleſſer le reſpect que je dois à mon pere,
Senſible à mes deſirs, ſouffrez au nom des Dieux,
Pour admirer vos faits que je ſois dans ces lieux :
D'ailleurs, à ce refus Mannius m'autoriſe.
Veut-on qu'à Clypea ce Tribun me conduiſe ?
Lui que j'ai vû toujours envieux & jaloux....

METELLUS.

Si vous le haïſſez, nous le haïſſons tous ;
Je l'honore, il eſt vrai, mais c'eſt par politique.
Ah ! que n'eſt-il plutôt à Rome qu'en Afrique !
Sous l'appas ſpécieux de conduire vos pas,
Je voudrois qu'en ce Camp Mannius ne fût pas ;
Qu'il fût à Clypea quand nous prendrons Carthage.
Je l'ai même tantôt fondé ſur ce voyage ;
Et bien qu'il m'ait paru quelque temps agité,
Il a reçû cette offre avec avidité.

FULVIE.

Seigneur, si vous m'aimez, épargnez-moi des larmes.

METELLUS.

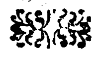
Ma fille, ignorez-vous le caprice des armes?
Sans attendre du sort l'évenement douteux,
Allez à Clypea pour nous faire des vœux.

FULVIE.

Exilée, incertaine, importune à moi-même,
Quel Dieu puis-je implorer dans ce désordre extrême?
Ce n'est point par des vœux qu'il faut vous secourir:
Je dois près de vous vivre, ou près de vous mourir

METELLUS.

Puisque vous faites voir un si noble courage,
Demeurez: vous verrez l'attaque de Carthage;
Mais de cette vertu ne vous démentez pas:
Encore un coup, songez au destin des combats:
De ses évenemens le caprice est extrême.
Quoi qu'il arrive enfin, soyez toujours la même.
Mannius doit venir pour vous prêter la main:
Dites-lui que pour vous j'ai changé de dessein.
Adieu; mais oubliez toute votre foiblesse.



SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

CIel ! que ne dois-je point à ſa juſte tendreſſe !
Nous ne partirons point ; nous ſerons les témoins....
Mais pourquoi Mannius prend-il de nouveaux ſoins ?
Pourquoi pour m'eſcorter s'offre-t-il à mon pere ?
Pourquoi ?... mais j'en ſçai trop pénétrer le myſtere.

SCENE VI.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

MAdame, tout eſt prêt ſi vous voulez partir.
A ce juſte départ vous devez conſentir.
Les craintes, les périls.... ſur tout l'amour d'un pere
M'ont honoré d'un choix....

FULVIE.

Il n'eſt pas néceſſaire.
Je demeure en ce Camp, & n'en veux point partir ;
Mon pere a la bonté d'y vouloir conſentir.
Mais vous, quand tout s'apprête, & que pour la Patrie
Chacun avec ardeur court expoſer ſa vie,
Par quel motif, Seigneur, bizarre ou généreux
Prenez-vous un deſſein ſi contraire à mes vœux ?
Lorſque de tous côtés le fer commence à luire,
Vous voulez vous charger du ſoin de me conduire.
Certes, un tel emploi qui cherche le repos
Dans cette occaſion ſied mal aux grands Héros.
Que vos empreſſemens ceſſent de me contraindre :
Où mon pere eſt, Seigneur, je ne vois rien à craindre :
Je ſçaurai partager les périls avec lui.
Allez à Clypea nous attendre aujourd'hui.

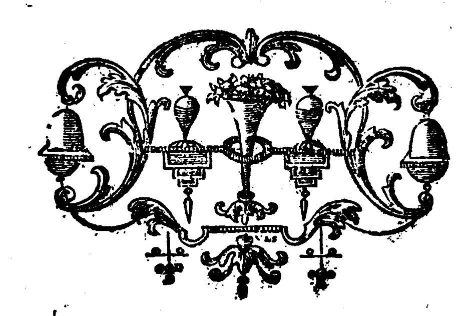
SCENE VII.

MANNIUS.

AH! ſans aller ſi loin, vous iriez à Carthage,
Vous qui m'oſez tenir ce ſuperbe langage.
Juſtes Dieux! je touchois au bien heureux moment,
Où j'allois enlever la Maîtreſſe & l'Amant.

Du jaloux Métellus la haine & la prudence,
Avecque mon amour étoient d'intelligence:
Il me livroit Fulvie, en voulant m'éloigner;
Et j'allois mettre aux fers qui m'ose dédaigner.
Mais du moins assurons ma premiere entreprise:
Régulus qui m'attend la flate & l'autorise.
Tandis que pour l'assaut il donne ordre aux Soldats,
Il faut vers Xantippus que je guide ses pas.
Oui, ce poste qu'il veut avec moi reconno
Lui va coûter le jour, ou lui donner un maître.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.

Est-il donc vrai, Priſcus?

PRISCUS.

Vous en êtes ſurpris;
Mais il n'eſt que trop vrai que Régulus eſt pris.
Xantippus eſt vainqueur, & par ſon artifice
Il a fait à Carthage un ſi grand ſacrifice.
J'ai peine à raſſurer tout le Camp étonné:
Le Soldat eſt confus, abattu, conſterné.
Xantippus laiſſoit voir un endroit de Carthage,
Dont il avoit exprès fait tomber tout l'ouvrage;
Il étoit découvert, facile, & mal gardé:
Régulus pour le voir de près s'eſt hazardé,
(Vous ſçavez que lui-même il veut tout reconnoître)
Il défend qu'on le ſuive, & l'on n'oſe paroître;
Enfin par le conſeil du Tribun qui le perd,

Il avance pour voir ce poste à découvert.
A peine ont-ils marché, que la terre s'entr'ouvre;
Par des lieux souterrains l'ennemi se découvre;
A chaque instant la terre enfante des Soldats,
Qui courent tous en foule au devant de ses pas.
Régulus est surpris du nombre qui l'accable:
C'est en-vain qu'il se sert de son bras redoutable,
Quand le Destin jaloux, contraire à son grand cœur,
Fait briser son Epée & trahit sa valeur.
A combien d'Africains eût-elle été funeste?
Seigneur, il est aisé de deviner le reste.
Au cri des Ennemis nous avons fait alors,
Pour sauver Régulus, d'inutiles efforts;
Mais enfin on connoît leur fatal artifice:
Aussi-tôt qu'on avance on trouve un précipice;
Tout s'ébranle, tout tombe, & s'ouvre sous nos pas;
Et nous aurions trouvé mille & mille trépas,
N'étoit que pour garder ce qu'il venoit de prendre,
Xantippus a gagné ses murs sans nous attendre.
Cependant Mannius s'est sauvé de ses mains,
Et seul est revenu dans le Camp des Romains.

METELLUS.

Qu'entends-je, Dieux cruels! la prise d'un tel homme
Va faire le destin de Carthage & de Rome.
J'attendois nouvel ordre à marcher sur ses pas;

J'y disposois les cœurs des Chefs & des Soldats.
Quand je me préparois à combattre, à le suivre,
Aux mains des Ennemis la Fortune le livre!
Pour ce Héros, pour nous, quel étrange revers!
Sa chûte entraînera celle de l'Univers.
Toi, Démon des combats qui des armes décides,
Dans un abîme affreux toi-même tu le guides!
Carthage est aux abois, & tu veux la sauver,
Abaisser les Romains pour la mieux relever!
Quel retour imprévû pour nous, pour sa famille!
Que deviendra son fils? que deviendra ma fille?
Et quand ils apprendront cet accident affreux....
Ah! Priscus, j'en soupire & pour nous & pour eux.

PRISCUS.

Seigneur, j'ai défendu, sur peine de la vie,
Qu'aucun n'en annonçât la nouvelle à Fulvie.
Elle est triste, inquiete, & semble pressentir
Les malheurs que son cœur sçaura trop ressentir.

METELLUS.

De quels maux sa douleur va-t-elle être suivie!
Mais Dieux! j'en entrevois de grands pour la Patrie.
Que ferons-nous, Priscus? tentons un autre assaut.
Pour venger cet affront tout est prêt, il le faut;
Ranimons les Soldats, & courons à leur tête,
Pour chasser loin de nous la prochaine tempête;
Et l'Epée à la main, bien loin d'être vaincus,
Mourons devant Carthage, où sauvons Régulus.

PRISCUS.

Seigneur, voici Fulvie : ah ! cachons lui de grace
Du sort de Régulus la cruelle disgrace ;
D'un funeste récit épargnons lui l'éclat.

SCENE II.

FULVIE, FAUSTINE, METELLUS, PRISCUS.

FULVIE.

Seigneur, apprenez-moi le succès du combat.
Je cours pour m'en instruire, & n'en puis rien apprendre :
Le Soldat interdit refuse de m'entendre :
Ma voix impose à tous le silence & l'effroi :
On n'ose me répondre, on s'éloigne de moi.
Mais quoi ! mon pere même évite ma présence !
Seigneur, de tant d'horreurs que faut-il que je pense ?
Qu'est-il donc arrivé de funeste pour nous ?
Et pourquoi Régulus n'est-il pas avec vous ?

METELLUS.

Ne me demandez rien ; cessez de nous contraindre :
Laissez-nous : pour ses jours vous ne devez rien craindre.
Allons Priscus.

FULVIE.

Souffrez que je ſuive vos pas,
Seigneur.

METELLUS.

Non, demeurez, & ne me ſuivez pas.
Ce qu'exige aujourd'hui le ſort de ce grand homme,
Tout ce qu'attend de nous & le Sénat & Rome
Demande un prompt conſeil à nous ſeuls réſervé,
Ma fille, où le ſecret ſur tout ſoit obſervé.

FULVIE.

Ah ! je n'entends que trop ce ſecret qu'on veut taire :
Il ne l'eſt que pour moi ; j'en perce le myſtere :
En-vain vous raſſurez mes timides eſprits ;
Je vois la vérité ſur vos fronts interdits.
Pour m'épargner des pleurs votre tendreſſe exige ....
Ah ! Régulus eſt mort ?

METELLUS.

Il eſt vivant, vous dis-je :
Raſſurez-vous, ma fille ;

FULVIE.

Il eſt vivant, Seigneur ;
Devant moi, cependant, vous changez de couleur.
Si vous me dites vrai, s'il faut que je vous croie,
Dès ce même moment ſouffrez que je le voie.
N'atteſtez point ici les hommes & les Dieux ;
Mon cœur n'en croira plus déſormais que mes yeux.

METELLUS.

Vous le verrez dans peu : nous allons dans sa tente.
Soyez moins inquiete, ou soyez plus constante.
Ayez pour Régulus moins de crainte & d'ennui ;
Montrez-vous à nos yeux aussi ferme que lui.
Il est quelques périls où la guerre nous livre.
Je sors, & vous défends, ma fille, de nous suivre.

SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

MOn pere de ces lieux me défend de sortir !
De cet ordre cruel que dois-je pressentir ?
Fortune, je ne vois aux lieux où tu me guides
Que des yeux égarés, des visages timides
Où regne la pâleur, le silence, & l'effroi :
Tu trahis Régulus, c'en est fait, je le voi.
Mon pere affecte envain des dehors de Constance ;
Et Priscus a paru moins ferme en ma présence.
Pour épargner mes pleurs, ah ! mortels déplaisirs,
On me cache ou sa mort ou ses derniers soupirs.
Mais on m'ordonne en-vain de paroître constante,
Faustine, allons, suivons mon pere dans sa tente.
Le respect ne peut rien sur un cœur plein d'effroi ;
Si Régulus est mort tout est perdu pour moi.

FAUSTINE.

Non, de trop de douleur votre crainte est suivie.
Métellus & Priscus répondent de sa vie :
A cette vaine erreur pourquoi vous attacher ?

FULVIE.

Et s'il étoit vivant, pourquoi me le cacher ?
On nous trompe, te dis-je : allons, courons nous rendre .....
Mais je vois Mannius. Que venez-vous m'apprendre,
Mannius ?

SCENE IV.

MANNIUS, FULVIE, FAUSTINE.

MANNIUS.

Des malheurs où je n'ose penser ;
Et je tremble, Madame, à vous les annoncer.
Pour Régulus enfin votre tendresse est vaine ;
Et nous venons de perdre un si grand Capitaine.

FULVIE.

Il est mort ! me trompai-je, hélas !

MANNIUS.

Il n'est pas mort, Madame.

FULVIE.

Où donc est-il ? parlez, quel est son sort ?

MANNIUS.

Guidé par son grand cœur, il alloit reconnoître
L'endroit qui de Carthage eût pû le rendre maître,
Quand un piége fatal, dont il s'est vû surpris,
L'a fait tomber vivant aux mains des ennemis.

FULVIE.

Régulus n'est pas mort, Faustine ; je respire :
Il est vivant encor pour nous, & pour l'Empire.

MANNIUS.

Cessez de vous flater : malgré tous nos souhaits,
Nos cruels ennemis ne le rendront jamais.
De sa prise, Madame, ils sçavent l'importance :
Pour le rendre aux Romains ils ont trop de prudence ;
Et vos voeux & vos pleurs pour lui sont superflus.
Il n'y faut plus penser.

FULVIE.

Je ne le verrai plus !
Ah justes Dieux !

MANNIUS.

Je sens le coup qui vous accable ;
Mais sa perte pour vous n'est pas irréparable :
Il est tant de Romains dont le sang, les vertus,
Pouroient encor, Madame . . . .

FULVIE.

Arrêtez Mannius :
Qu'osez-vous avancer ? d'où vous vient tant d'audace ?
Hé quoi ? sans respecter sa nouvelle disgrace,
Couvrant adroitement vos insolens propos,
Vous osez comparer quelqu'un à ce Héros.
Je sçai que de tout temps une maligne envie
A tâché de noircir tout l'éclat de sa vie ;
Qu'il est quelques Romains jaloux de sa grandeur,
Sans être compagnons de sa haute valeur....
Mais où sont ces Romains dont le nom peut me plaire ?

MANNIUS.

Oui, Madame, il en est de race Consulaire,
Du sang des Scipions, du sang des Manlius,
Qui ne céderoient pas au sang d'Attilius.

FULVIE.

Je vous entends, Seigneur : il est d'illustres races ;
Mais quand leurs descendans s'écartent de leurs traces,
Que du sein du repos il faut les arracher,
Qu'il faut dans le péril les contraindre à marcher ;
(Pardonnez-moi, Seigneur, si ma juste mémoire
De semblables Romains me rappelle l'histoire ;)
Mais quand de ses ayeux on n'a pas les vertus,
C'est en-vain que l'on sort du sang des Manlius ;
En-vain vous vous parez de cet honneur suprême ;

Non, Tribun, il faut être illustre par soi-même:
Sans se mettre à l'abri de ces noms glorieux,
Il faut compter ses faits, & non pas ses ayeux.

MANNIUS.

Madame, c'en est trop, & mon ame agitée....
Mais on doit excuser une Amante irritée,
Dont les premiers transports toujours impétueux
Forment ces sentimens fiers & tumultueux.
Ainsi, sans repousser un si sanglant outrage,
J'en remets la vengeance aux armes de Carthage.
Je sens, comme je dois, ces mépris éclatans;
Et vous me connoîtrez, Madame, avec le temps.

SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

LAsche, pour te punir d'une telle insolence,
Les plus sanglants mépris serviront ma vengeance.
Quand tu vois Régulus des Dieux abandonné,
Aux fers des Africains ce Héros enchaîné;
Perfide, tu prétends en tirer avantage,
Quand pour lui la Fortune a changé de visage.
Sa disgrace affermit mes sermens & ma foi,

Et redouble aujourd'hui l'horreur que j'ai pour toi.
Ah ! Lépide, parlez, dites, que fait mon pere ?
Que dois-je craindre, hélas ! que faut-il que j'espere ?

SCENE VI.

LEPIDE, FULVIE, FAUSTINE.

LEPIDE.

AH ! Madame, espérez que dans peu les Romains
Reprendront Régulus des mains des Africains.
On va mettre en usage & le fer & la flamme :
Nous entreprendrons tout. Mais apprenez, Madame,
Qu'un Héraut est venu de la part d'Asdrubal ;
Qu'on l'a fait avancer ensuite du signal ;
Qu'il est dans le Conseil.

FULVIE.

Ah ! je tremble, & je n'ose
Espérer....

LEPIDE.

On ne sçait encor ce qu'il propose.

FULVIE.

Plaise aux Dieux qu'en ce jour il propose la paix !
Lépide, ce sont là mes plus ardens souhaits.

SCENE VII.

METELLUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE, LEPIDE.

METELLUS.

POur épargner vos pleurs & votre ame étonnée,
J'avois de Régulus caché la destinée :
Ma fille, il étoit pris ; mais calmez votre effroi :
Régulus est vivant & revient sur sa foi.

FULVIE.

Il revient ? pour son fils, & pour nous que de joie !

METELLUS.

Asdrubal près de nous dans ce Camp le renvoie :
Dans peu nous l'y verrons : rassurez vos esprits.
Allez, & portez-en la nouvelle à son fils.

FULVIE.

J'obéis.

METELLUS *à Lepide.*

Laissez-nous.

SCENE VIII.

METELLUS, PRISCUS.

METELLUS.

MOn ame est alarmée :
Régulus sur sa foi vient rejoindre l'armée :
Mon cœur en est content & chagrin tour à tour :
J'ai pleuré de sa prise, & je crains son retour.
Tout le Camp est charmé de revoir ce grand homme ;
Mais il en va coûter à la gloire de Rome ;
Et sans plus réfléchir sur mon premier dessein,
J'estime Régulus, mais je parle en Romain.
Oui, malgré nos projets & le nœud qui nous lie ;
Que faudra-t-il donner pour le prix de sa vie ?
Et bien qu'il ait pour lui mes plus tendres souhaits,
Il faudra la payer d'une honteuse paix ;
Il faudra qu'il en coûte à notre République
Pour prix de sa rançon la perte de l'Afrique.
Asdrubal en Vainqueur ne nous doit imposer
Que des conditions qu'on ne peut refuser.
Ah ! Seigneur, aujourd'hui que de prises de Villes ?
Que de combats donnés, que d'assauts inutiles !
Xantippus à son gré va nous donner des loix ;

Et l'on perd en un jour l'ouvrage de six mois.
Ainsi, sans regarder ni moi, ni ma famille,
Ni mon propre penchant, ni celui de ma fille,
J'avoue en ce moment que je suis combattu
Par ces grands intérêts & ceux de ma vertu.
Je payerois de mon sang une si belle vie,
Pourvu qu'elle coûtât moins cher à ma Patrie.

PRISCUS.

Ces sentimens, Seigneur, dignes de Métellus,
Me font vous admirer & plaindre Régulus.
Pardonnez si je suis d'un sentiment contraire.
Quoi qu'on fasse pour lui, l'on n'en sçauroit trop faire :
Rome pour sa rançon ne doit rien refuser.
Si l'Afrique est son bien, il en peut disposer.
S'il faut aux ennemis remettre quelques Villes,
Quelques Forts, leurs desseins par là sont inutiles :
Renvoyant dans ce Camp Régulus à ce prix,
Ils nous rendent le bras qui les avoit conquis.
De leur tout accorder, on ne peut se défendre ;
Et si nous rendons tout, il sçaura tout reprendre.

METELLUS.

Non, je ne doute point de ses faits éclatans ;
Mais il faut du bonheur, des Troupes & du temps.
J'ai le même penchant pour lui qui vous entraîne.
Vous parlez en Soldat : je parle en Capitaine :
Mais dans l'art de la Guerre, il faut tout déférer
A l'intérêt public que l'on doit révérer.

Je chéris ses vertus, & je parle pour Rome.
Quel que soit ce Héros, un Héros n'est qu'un homme,
Priscus; & quels que soient ses généreux desseins,
Le doit-on préférer au reste des Romains?
J'ignore cependant le dessein qui l'amene;
Mais s'il parle de Paix notre honte est certaine:
Il faut rendre l'Afrique, & recevoir des loix
De Xantippus vaincu, de Carthage aux abois;
Voir triompher de nous la fortune & l'envie,
Céder au temps, & voir notre gloire flétrie.

PRISCUS.

Ah! pour la relever, Seigneur, avec éclat,
Souffrez-moi de parler & d'agir en Soldat:
Enfin sans balancer ranimons notre audace:
Par un dernier effort emportons cette Place:
Attaquons à l'instant ses plus forts Bastions.
J'entreprends cette attaque avec mes Légions:
C'étoit votre dessein; il en est temps encore.
Le Soldat fera tout pour un Chef qu'il adore.
Remplissons les destins qui nous furent promis;
Arrachons Régulus des mains des Ennemis.
Il faut ne rendre rien, & hazardant nos têtes,
Conquérir ce Héros pour garder ses conquêtes.

METELLUS.

J'y souscrirois, Seigneur: vos généreux avis,
Secondés par nos bras, seroient bien-tôt suivis;
Mais j'ai donné parole, & la Treve est conclue:

Il nous faut dans ce Camp en attendre l'issue :
Régulus la demande & l'exige de nous.
Il faut le voir, l'entendre, & suspendre nos coups.
De mille mouvemens je sens mon ame atteinte,
De joie & de douleur, d'espérance & de crainte.
Je crains pour lui, pour Rome, & j'aime tous les deux :
Pour l'un & l'autre enfin je partage mes voeux.
Mon sentiment, Seigneur, s'accorde avec le vôtre ;
Et je voudrois donner mes jours pour l'un & l'autre.

SCENE IX.

LEPIDE, METELLUS, PRISCUS.

LEPIDE.

SEigneur, Régulus vient : j'ai dû vous avertir
Que des murs de Carthage on l'avoit vû sortir.
Sur sa foi l'Africain prend tant de confiance,
Que seul & sans escorte on le voit qui s'avance :
Il marche vers ces lieux.

METELLUS.

Faisons notre devoir :
A la tête du Camp allons le recevoir.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

MANNIUS.

QUEL retour imprévû? j'ai peine à me connoître :
Devant moi dans ces lieux Régulus va paroître.
Quel dessein le ramene? Et d'où vient qu'Asdrubal
Renvoie en notre Camp son ennemi fatal?
On va tenir conseil : il faut que je m'y rende.
J'y verrai Régulus. Dieux ! que je l'appréhende !
N'aura-t-il point sur moi jetté quelque soupçon
Du trait de Xantippus & de ma trahison?
Abandonnons le Camp & fuyons dans Carthage.
Non . . . . il faut demeurer sans changer de visage.
Je découvrirois tout à mon fier ennemi :
Ce seroit le sauver que le perdre à demi.
Xantippus me rassure, & me fera fidele.
Hé! qui pouroit douter de ma foi, de mon zele?
Il faut m'abandonner en aveugle à mon sort.
Je perds Fulvie, hélas! & je cherche la mort.

SCENE II.

LEPIDE, MANNIUS.

LEPIDE.

Seigneur, quand tout le Camp marque tant d'allégresse,
Qu'à revoir Régulus tout le monde s'empresse,
Que le moindre Soldat de chaque Légion
Court lui marquer son zele en cette occasion;
Je vous trouve vous seul, triste & mélancolique,
Qui semblez dédaigner l'allégresse publique.

MANNIUS.

Chacun a ses raisons, ainsi que ses chagrins.
Mais quoi ! de son retour que pensent les Romains ?

LEPIDE.

De son retour, Seigneur, c'est la paix qu'on espere.

MANNIUS.

à part.

La paix ? ah justes Dieux ! . . . mais non, je dois me taire.
Vous êtes peu Romain, Lépide, je le voi;
Vous n'en pénétrez pas les suites comme moi;
Et c'est être ennemi de notre République,
De parler d'une paix qui coûteroit l'Afrique.

LEPIDE.

Pour ſauver Régulus nous la ſouhaitons tous ;
Et nous ſommes Romains, Seigneur, autant que vous.

MANNIUS.

Quoi ! ſouhaiter à Rome une paix ſi honteuſe !

LEPIDE.

A Rome elle ne peut être que glorieuſe,
Puiſqu'une telle paix va lui rendre aujourd'hui
Son plus grand défenſeur, & ſon plus ferme appui ;
Le bras qui l'aggrandit par plus d'une victoire ;
L'auteur de ſon triomphe, & celui de ſa gloire.

MANNIUS.

Vous êtes bien zélé ; mais tous les vrais Romains
Auront peine à ſouſcrire à de pareils deſſeins.

LEPIDE.

Seigneur toute l'armée eſt prête d'y ſouſcrire ;
Et vous ſerez le ſeul qui l'oſe contredire.
Nous le verrons bien-tôt ; & déja Métellus . . .

MANNIUS.

Juſte Ciel ! il avance avecque Régulus.



SCENE III.

REGULUS, METELLUS, PRISCUS, LEPIDE, MANNIUS.

REGULUS.

LA Fortune, Romains, vient de changer de face :
On en doit fierement soutenir la disgrace.
Si vous voyez en moi, par un bizarre effort,
Un exemple fameux des caprices du sort :
Si mon bras a manqué la prise de Carthage,
C'est dans un grand revers qu'on voit un grand courage....
Mille & mille succès sembloient m'avoir promis
Que je devois dompter tant de fiers ennemis,
Les entraîner un jour au pied du Capitole.
Vous me voyez Captif ; mais ce qui me console,
J'ai rempli mon devoir ; & si je suis vaincu,
C'est la faute du sort & non de ma vertu.
Apprenez donc ici le sujet qui m'amene :
Si l'on ne fait la paix ma disgrace est certaine :
Xantippus la demande & l'exige de moi.
Asdrubal me renvoie en ce Camp sur ma foi.
Si la paix dans ce jour avec eux n'est conclue,

Par eux à mon retour ma mort est résolue :
Il n'en faut point douter ; j'en ai vû les apprêts ;
Mais sçachez à quel prix ils veulent cette paix.
D'un coup d'œil vous voyez tout ce qu'ils nous demandent,
Et vous ne doutez pas de tout ce qu'ils prétendent.
Le Fort de Clypea par nos armes conquis,
De mes jours malheureux doit devenir le prix :
Que dis-je ? ils reprendront, pour garantir ma tête,
L'Afrique qui se voit déja notre conquête ;
Ils demandent encor pour fruit de cette paix
Tant d'illustres Captifs que sur eux on a faits.
En vain j'ai demandé qu'on députât un homme
Pour avoir les avis du Sénat & de Rome ;
Ils veulent que le Camp, & non pas le Sénat,
Décide en cet instant d'un point si délicat ;
Et comme ils étoient prêts d'entrer dans l'esclavage,
Ils veulent que l'armée abandonne Carthage.
Voilà ce qu'on propose, & ce qu'on veut de nous :
Que pensez-vous, Romains, que j'exige de vous ?
Ils demandent la paix : qu'on leur fasse la guerre :
Que la flamme & le fer désolent cette terre ;
Et quoi qu'à Régulus il en puisse coûter,
Continuez la guerre ; il vient vous y porter.
Romains, je vous l'avoue, en ce péril extrême,
Pour vous persuader je suis venu moi-même.

La paix plus que la mort m'a donné de l'effroi,
J'ai tremblé des bontés que vous auriez pour moi.
Ainsi, je vous défends de racheter ma vie
Par cette paix honteuse & pleine d'infamie.

METELLUS.

Je ne suis point surpris de cette fermeté
Qui vous fait voir la mort avec tant de fierté,
Seigneur : depuis long-temps votre ame accoutumée
A soutenir l'éclat de votre renommée,
Vous imposa toujours les plus austeres loix;
Et c'est un vrai Romain qu'en vous je reconnois.
Mais, Seigneur, il y va de l'intérêt de Rome,
De conserver toujours pour elle un si grand homme.
Je ne puis, sans frémir, seulement écouter.
La perte qu'aux Romains l'Afrique doit coûter
J'en répons; le Sénat, malgré la noire envie,
Ne veut point la payer d'une si belle vie.
Je suis sûr de la paix.

REGULUS.

Métellus, arrêtez,
Et parlez autrement, si vous vous consultez :
Un homme tel que vous, un homme Consulaire
Doit parler en Romain, sans fard & sans mystere.
L'amitié sur l'Etat ne doit point prévaloir :
Vous sçavez en secret que je fais mon devoir :
Vous m'en applaudissez dans le fond de votre ame;
Et sans donner les mains à cette paix infame,

Quoi

Quoi que vous m'imposiez une contraire loi,
Métellus, j'en suis sûr, vous feriez comme moi.

METELLUS.

Rendons les Prisonniers, ou qu'ils soient votre ôtage :
Tant d'illustres Captifs sont la fleur de Carthage.
Ces braves Africains....

REGULUS.

Non, je vous le défends ;
Ce seroit leur laisser de braves combattans,
Des Chefs dont la valeur peut servir contre Rome :
Et perdant Régulus, vous ne perdez qu'un homme.

PRISCUS.

Un homme tel que vous, dans l'ardeur des combats,
Sçait conduire, animer plus de cent mille bras.
Enfin nous péririons plutôt que de vous rendre.
Que l'adroit Xantippus vienne ici vous reprendre.
Qu'Asdrubal de nos mains vienne vous arracher.
Cette prise, Seigneur, leur poura coûter cher.

REGULUS.

Non, je retournerai malgré vous dans Carthage ;
J'ai donné ma parole, elle est mon seul ôtage :
Je la tiendrai, Priscus, ainsi que j'ai promis,
Et je vais me livrer aux mains des ennemis.

LEPIDE.

Quoi ! de tant de vertus, même en notre présence,
Une cruelle mort seroit la récompense !

REGULUS.

Il faut tranquillement obéir à ſon ſort,
Voir d'un viſage égal & la vie & la mort ;
Et l'on doit préférer le trépas à la vie,
Auſſi-tôt qu'il devient utile à la Patrie.

PRISCUS.

Hé quoi ? Seigneur, faut-il qu'un lâche Xantippus...

REGULUS.

Parlez-en mieux : ſans doute il a quelques vertus :
Oui, la fineſſe & l'art de ce grand Capitaine
Egalent la valeur & la force Romaine.
Une ruſe eſt permiſe ; on doit en profiter :
Il s'en eſt pû ſervir ; je devois l'éviter.
Et me voyant ſurpris avec tant d'avantage,
J'ai cédé ſans murmure au deſtin de Carthage.

METELLUS.

Ah ! Seigneur, demeurez, commandez les Romains.

REGULUS.

Non : le Commandement a paſſé dans vos mains ;
Dans ces fidelles mains Régulus le dépoſe.
C'eſt ſur votre valeur que mon cœur ſe repoſe :
Continuez la guerre, & rempliſſez mon rang :
Je vais en cimenter la gloire de mon ſang ;
Et puiſque je ne puis achever cet ouvrage,
De ſervir ma Patrie, & de prendre Carthage,
Du moins par mes conſeils & votre noble effort,
Je détruirai Carthage encor après ma mort.

METELLUS.

O vertu ſans exemple ! ô courage héroïque !

REGULUS.

Il n'en coûtera pas la perte de l'Afrique.
Sans vous embarraſſer du ſort de Régulus,
Preſſez, preſſez Carthage, & ne différez plus :
Je l'ordonne en Conſul pour ſervir ma Patrie.
C'eſt le Commandement, le dernier de ma vie.

LEPIDE.

Nous n'obéirons point à ce Commandement,
Seigneur ; nous périrons....

REGULUS.

Ecoutez un moment.
Qu'on cache mon départ ſur tout ; & que l'Armée
De mes ſecrets deſſeins ne ſoit pas informée.
Servez toujours bien Rome, & laiſſons faire aux Dieux :
Enfin, en vrais Romains recevez mes adieux.

à Mannius.

Pour vous Tribun, dont l'art, l'eſprit, & la prudence
Gardent dans ces momens un ſi profond ſilence,
Vous étiez comme moi par tout enveloppé ;
Comment des ennemis êtes vous échappé ?

MANNIUS.

J'ai long-temps combattu, Seigneur, par un miracle,

Contre un nombre inégal.... mais trouvant peu d'obstacle,
Ils vous ont reconnu, tous sont tombés sur vous,
Et mon bonheur a sçû me soustraire à leurs coups.

REGULUS.

Dans un pareil discours, qu'on a peine à comprendre,
On s'accuse souvent en voulant se défendre.

MANNIUS.

Quoi? Seigneur....

REGULUS.

Mannius, soyez un peu moins fier:
Il seroit dangereux de vous justifier.
C'est vous.... quoi qu'il en soit, allez, je vous pardonne:
A vos propres remords mon cœur vous abandonne.

MANNIUS.

Moi, Seigneur? je pourois....

REGULUS.

Ne me répondez plus;
Allez, & qu'on me laisse avecque Métellus.

* * *
* *
*

SCENE IV.

REGULUS, METELLUS.

REGULUS.

SEigneur, nous sommes seuls; & je puis sans contrainte
Vous confier les maux dont mon ame est atteinte.
J'ai fait ce que j'ai dû pour Rome & pour l'Etat:
Vous en pourez un jour rendre compte au Sénat;
Je puis donc maintenant vous parler de Fulvie,
Lui donner les momens les derniers de ma vie,
Et sans vous déguiser le désordre où je suis,
Donner en même temps quelques pleurs à mon fils.
De Fulvie aujourd'hui, les craintes véritables
M'avoient marqué des Dieux les ordres redoutables:
Elle a tout pressenti. Quoi que l'on fasse enfin,
On ne peut éluder les Arrêts du Destin.
De mon fils, de Fulvie, évitons la rencontre:
Ce n'est point à leurs yeux qu'il faut que je me montre.
Leurs soupirs & leurs pleurs ne pouront m'arrêter;
Et j'en verse pour ceux que je leur vais coûter.

METELLUS.

Seigneur, dans cet état je ne ſçai que vous dire.
Pere, Amant, je vous plains: Romain, je vous
admire;
Je ſuis charmé, je pleure, & je ſens dans mon cœur
Un mélange confus de joie & de douleur.
Vous allez acquérir une immortelle gloire:
Vaincu vous remportez une illuſtre victoire.
Je ferois comme vous; & tant de fermeté
Conſacre votre nom à la poſtérité;
Mais lorſque je regarde & vous & ma famille;
Que je vois votre fils auſſi bien que ma fille;
Que je ſçais à préſent votre fatal deſſein;
Je ne ſuis plus Conſul, je ne ſuis plus Romain.
Pour vous, pour eux, pour moi, je ſens mon ame
atteinte,
Du moins autant que vous, de douleur & de
crainte;
Et connoiſſant que rien ne peut vous détourner,
Je n'ai que des regrets, Seigneur, à leur donner.

REGULUS.

Evitons-les: partons: fuyons cette entrevûe.
Mon âme en ces momens paroîtroit trop émûe.
Mais dois-je m'impoſer de ſi barbares loix?
Pourquoi ne les pas voir pour la derniere fois?
Non: pour leur épargner de mortelles alarmes,
Il faut fuir, ne point voir leurs ſoupirs, & leurs
larmes.

Qu'on ne leur parle point de départ, ni de mort ;
Et vous-même ayez soin de leur cacher mon sort.

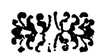
METELLUS.

Hé Seigneur ! ils verront sur mon triste visage
De quelque grand malheur l'infaillible présage.
Retiendrai-je des pleurs qu'ils viendront m'arracher ?
Et je devrois songer moi-même à me cacher.

REGULUS.

Seigneur, déguisons mieux toute notre tristesse,
Et tâchons d'épuiser ici notre foiblesse.
Il faut pour achever un si noble dessein
Reprendre le visage & le cœur d'un Romain.
Votre fille pouroit disputer la victoire.
Je craindrois d'oublier ma Patrie & ma gloire :
Je dois la fuir, Seigneur, aussi bien que mon fils.
Elle paroît : tâchez de calmer ses esprits.

Il sort.



SCENE V.

FULVIE, FAUSTINE, METELLUS.

FULVIE.

OU donc eſt Régulus, Seigneur ? toute l'Armée,
De ſon heureux retour & ſurpriſe & charmée,
Avec impatience eſpere de le voir.
Pourquoi tarde-t-il tant à remplir cet eſpoir ?
Aux Dieux de Rome, hélas ! que de graces à rendre,
Que de larmes ſans eux nous allions tous répandre !
Si notre heureux Deſtin ne nous l'avoit rendu,
Ou s'il avoit été plus long-temps attendu,
D'une infaillible mort je devenois la proie ;
Mais je ne dois verſer que des larmes de joie.
Pardonnez-moi, Seigneur, ces tranſports innocens.
Vous daignez partager les plaiſirs que je ſens.
Mais je lis dans vos yeux de nouvelles alarmes ;
Vous pouſſez des ſoupirs, vous me cachez vos larmes.

METELLUS.

Non, je n'en verſe point ; & qu'aurois-je à pleurer ?
Je ſuis tranquille, & rien ne me fait ſoupirer.
Régulus à vos yeux ne peut encor paroître :
J'en connois les raiſons.

FULVIE.

Faites-les moi connoître,
Ces raiſons.... ah ! Seigneur, ne me déguiſez rien :
Ciel ! que dois-je augurer de ce triſte entretien.
Parlez, expliquez-vous.

METELLUS.

Les intérêts de Rome,
Avec ceux de Carthage, occupent ce grand homme.
Il médite un deſſein ſi grand, ſi généreux....
Non, jamais il ne fut plus digne de vos feux.
Aujourd'hui ce Héros met le comble à ſa gloire.
Qu'à jamais l'avenir en garde la mémoire.

FULVIE.

Quelle gloire, Seigneur ? De grace apprenez-moi....

METELLUS.

Quelle grande victoire il remporte ſur ſoi !

FULVIE.

Ah ! j'y dois prendre part, & quand ſa gloire brille....

METELLUS.

Hélas! vous n'y prendrez que trop de part, ma fille:
Mais si vous m'en croyez, faites-vous cet effort;
Ne vous informez plus, ma fille, de son sort.

SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

Que veut-il dire? ah Ciel! je passe de la joie
A de mortels chagrins où mon ame est en proie.
Je crois voir Régulus au devant de mes pas;
Et lorsque je le cherche, il ne me cherche pas.
Mon pere est interdit, son discours nous menace:
Il veut me préparer à quelque autre disgrace.
De quoi me parle-t-il? quel projet aujourd'hui
A conçû Régulus de si digne de lui?
Quelle victoire? ah Dieux! quelle gloire nouvelle
Redouble dans mon cœur une crainte mortelle?
Faustine, explique-moi les pleurs de Métellus.
Pourquoi dans ces momens se cache Régulus?
Mais que me veut Priscus, qui paroît tout en larmes?

SCENE VII.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

PRISCUS.

AH ! Madame, je viens augmenter vos alarmes.
De Régulus peut-être ignorez-vous le ſort :
Il veut partir, Madame, & courir à la mort.

FULVIE.

Quoi ? Seigneur, Régulus ....

PRISCUS.

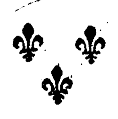
Il veut quitter l'Armée:
Sa vertu va remplir toute la renommée.
Il retourne à Carthage ; & malgré nos ſouhaits,
Victime de la guerre, il refuſe la paix :
Il fuit ſon fils & vous, par tout il nous évite ;
Et tâchant de cacher le moment de ſa fuite,
Il a voulu ſortir du Camp ; mais les Soldats
Malgré lui ſont venus au devant de ſes pas :
Inſtruits de ſon deſſein par le brave Lépide,
Tous ſe ſont oppoſés à l'ardeur qui le guide :
En Bataillons ſerrés, ſans obſerver de rang,
Ils ont alors fermé le paſſage du Camp.
Ce ſpectacle nouveau le ſurprend & nous touche.
Il nous a regardés avec un œil farouche ;

Et d'un visage austere, en s'adressant à moi,
Quoi ! vous voulez d'un Chef sans honneur & sans
foi ?
[M'a-t-il dit] laissez-moi dégager ma parole,
Priscus ; soutenons mieux l'honneur du Capitole.
Mais tous l'interrompant par des cris douloureux,
Ont protesté cent fois de mourir à ses yeux,
Plutôt que de souffrir son retour dans Carthage.
Alors il est rentré ; mais son air, son visage
Nous menace .... Empêchez ce funeste retour :
Parlez, faites agir la nature & l'amour.
Allez trouver son fils : unissez-vous ensemble.
Peut-être en vous voyant tous deux ....

FULVIE.

Hélas ! je tremble.
Pourons-nous empêcher un si cruel départ ?
Allons .... mais que je crains de lui parler trop
tard.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

REGULUS, LEPIDE.

REGULUS.

QUOI ! l'on me veut livrer à la noire infamie,
Qui poura démentir tout le cours de ma vie !
Je trouve notre Camp ſoulevé contre moi !
On veut aux Africains que je manque de foi !
On s'oppoſe à mes pas, on veut ternir ma gloire !
On m'arrache en un mot ma plus grand victoire !
Et leur fauſſe tendreſſe, & leur fauſſe pitié,
Des tranſports que je ſens redouble la moitié !
Ah Dieux ! ſi de ce Camp on ne m'ouvre un paſſage,
Si dans quelques momens je ne ſuis dans Carthage,
Je périrai ſans doute, & de mes propres mains
J'irai venger ma gloire aux yeux des Africains.
Mais, c'en eſt trop, Lépide ; il faut nommer le traitre
Qui doit avoir inſtruit . . . .

LEPIDE.

Vous voulez le connoître ;
C'est moi, Seigneur, c'est moi, qui viens de vous trahir,
Et qui jure à vos yeux de vous désobéir.
Pour vos précieux jours ayant l'ame alarmée,
J'ai pris soin contre vous de soulever l'Armée :
Mais votre fils en pleurs est venu me trouver ;
Et je n'ai plus songé, Seigneur, qu'à vous sauver.
Après m'avoir commis le soin de son enfance,
J'ai dû sauver en vous son unique espérance.
Traitez mon zele ardent du plus noir des forfaits :
D'un tel crime mon front ne rougira jamais.
Pour ne pas révéler votre cruel mystere,
Aurois-je vû périr & le fils & le pere ?
Non ; & si je sçavois quelque secours plus fort
Pour attendrir votre ame ou changer votre sort,
Ma foi s'en serviroit ; & si je suis un traitre,
Ah ! Seigneur, à ce prix je fais gloire de l'être.

REGULUS.

Après t'avoir comblé de biens, d'honneurs, d'emplois,
Est-ce là donc, ingrat, le prix que j'en reçois ?
Lorsque j'ai confié mon fils à ta prudence,
Et quand tu dois l'armer d'une noble constance,
Tu l'instruis à gémir, à craindre, à s'étonner !
Sont-ce là les leçons que tu dois lui donner ?

Mais enfin Métellus me fera plus fidelle,
Il sçaura ramener tout ce Camp si rebelle,
Et par mon artifice . . . . ah ! qu'il tarde long-temps,
Carthage attend la paix : c'est la mort que j'attends.
Dieux ! lorsque Mannius fit soulever l'Armée,
Qu'elle étoit contre moi de fureur animée
Un coup d'œil me fit craindre & me fit obéir,
Et pour sauver mes jours vous osez me trahir,
Cruels, qui m'empêchez de courir à Carthage,
Vous vous repentirez d'un si sanglant outrage :
Vous attaquez ma gloire empêchant mon retour.
Je vous pardonnerois si vous m'ôtiez le jour.

SCENE II.

PRISCUS, REGULUS, LEPIDE.

PRISCUS.

SEigneur, ayez pitié de la triste Fulvie :
Votre cruel départ lui va coûter la vie.
Un mortel désespoir sur son visage est peint :
Une sombre pâleur, qui regne sur son teint,
Nous fait trembler, Seigneur, & pour vous & pour elle,

REGULUS.

Que dites-vous Prifcus ?

PRISCUS.

Que fa frayeur mortelle
Par des pleurs, des fanglots fouvent entrecoupés,
Nous marque la douleur dont fes fens font frappés,
Interdite, tremblante, elle marche avec peine :
Elle vous cherche.

REGULUS.

Ah Dieux! fuyons. Mais on l'amene.

Lépide fort.

SCENE III.

FULVIE, FAUSTINE, REGULUS, PRISCUS.

FULVIE.

Ne croyez pas, Seigneur, que pour vous attendrir,
Je pouffe devant vous quelque indigne foupir.
Je connois votre cœur, votre vertu farouche :
Je fçai que les foupirs, les pleurs, rien ne vous touche.
Je viens vous applaudir de votre grand deffein.
Vous êtes, il eft vrai, véritable Romain ;

Je

Je ſerai comme vous véritable Romaine.
Partez, Seigneur; allez où la gloire vous mene.
Vous aurez à mes yeux un cœur prêt à percer;
Et j'aurai comme vous du ſang prêt à verſer.

REGULUS.

Dieux! que me dites-vous? je frémis: ah! Madame,
Quel chemin prenez-vous pour ébranler mon ame!
N'étoit-ce pas aſſez?...

FULVIE.

Non; j'ai pris mon parti,
Et mon cœur à vos yeux ne s'eſt point démenti.
Je marche ſur vos pas: l'Amour & la Patrie
Feront verſer le ſang de la triſte Fulvie.
Ce ſeul nœud vous retient ſans doute: allez, Seigneur:
Je réponds de mon bras, je réponds de mon cœur.

REGULUS.

Et moi, je ne réponds de rien. Qu'allez-vous faire?
Epargnez une vie, hélas! qui m'eſt ſi chere.
Pourquoi me cherchez-vous? qui vous amene ici?
Et que vous ai-je fait pour me traiter ainſi?
Mais quoi! conſolez-vous, généreuſe Fulvie.
Avant que d'être à vous, je ſuis à ma Patrie.
J'ai donné ma parole, & je dois la tenir.
Regardez d'un œil ferme un illuſtre avenir.

FULVIE.

Fidelle aux Africains, à Fulvie infidelle,
Vous osez la quitter, & vous brûlez pour elle ?
Vous m'abandonnez donc, & gardez votre foi
A nos fiers ennemis, Seigneur, plutôt qu'à moi ?

REGULUS.

Il falloit servir Rome ; & je la sers, Madame :
Elle a dû l'emporter sur vous & sur ma flamme ;
Ne me regardez plus comme Amant, comme Epoux.
Un malheureux esclave est indigne de vous.
Aujourd'hui cependant envisagez ma gloire :
Esclave, je remporte une grande victoire ;
Et je mourrai content en songeant que mes fers
Pouront après Carthage enchaîner l'Univers.
Mais, Madame, vos pleurs ébranlent ma constance :
Je tâchois d'éviter vos yeux, votre présence.
Je sens que ma vertu, dans le trouble où je suis,
Pouroit.... sortons ; mais Dieux ! l'on m'amene mon fils :
Voilà le dernier trait que me gardoit Lépide.

SCENE IV.

Le jeune ATTILIUS, LEPIDE, REGULUS, PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE.

Le jeune ATTILIUS.

SEigneur, où courez-vous ? quel dessein parricide
Vous fait fuir sans pitié, vous fait m'abandonner,
Et chercher une mort que vous m'allez donner ?
Avez-vous oublié pour moi votre tendresse ?
Et qui prendra le soin d'élever ma jeunesse ?
Que ferai-je sans vous ? si je ne vous vois pas,
Qui sçaura donc m'instruire à marcher sur vos pas ?
Qui poura me tracer le chemin de la gloire ?
Vous ne partirez point ; non, je ne le puis croire,
Mon pere.... mais hélas! vous détournez les yeux ;
Et j'attendois de vous de plus tendres adieux.
Pourquoi me cachez-vous votre auguste visage ?
Mon pere, au nom des Dieux, n'allez point à Carthage.
Vous refusez d'entendre une timide voix.
Du-moins embrassez-moi pour la derniere fois.

REGULUS.

Eloignez cet enfant, Lépide, & qu'on me laiſſe.
Juſtes Dieux! ah! mon fils!.

FULVIE.

Seigneur, tant de tendreſſe
Ne peut-elle toucher?...

SCENE V.

METELLUS, REGULUS, FULVIE, PRISCUS, LEPIDE, Le jeune ATTILIUS, FAUSTINE.

REGULUS.

Ciel! je vois Métellus;
Je reſpire. Seigneur, ne me retient-on plus?
L'artifice?...

METELLUS.

Oui, Seigneur, & tout vous eſt propice.
Je vous rends à regret ce funeſte ſervice.
Vous pouvez retourner.

REGULUS.

Ah! que ne dois-je pas
A ces ſoins généreux? quel funeſte embarras?

Un peu plus tard .... ah Dieux ! auriez-vous pû le croire ?
Vous me rendez la vie en me rendant la gloire.
Maîtresse, fils, Romains, je ne vous connois plus,
Et ne vois de Romain ici que Métellus.

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere ?

FULVIE.

Vous partez?

REGULUS.

Il en est temps, Madame.
Il est temps de marquer la grandeur de votre ame.
Armez-vous de vertu, sans plaindre Régulus :
Montrez-vous aujourd'hui fille de Métellus :
Imitez sa constance ; & si je perds la vie,
Songez qu'il me regarde avec des yeux d'envie.

à son Fils.

Mon fils, rassurez-vous : soyez digne de moi :
Faites-moi voir un cœur incapable d'effroi.
Sans vous accoutumer à répandre des larmes,
Dissipez devant moi ces indignes alarmes.

à Métellus.

Je mets entre vos mains sa jeunesse, Seigneur :
Dès ce jour servez-lui de pere, de tuteur :
Ce gage m'étoit cher, & je vous le confie.
Qu'il demeure toujours fidelle à sa Patrie ;
Et qu'il songe avec vous, remplissant mes desseins,
Bien moins à me venger qu'à servir les Romains.

à son Fils.

Respectez Métellus. Puissent les destinées
Vous accorder, mon fils, de plus longues années;
Ou, s'il les doit finir par quelque coup du sort,
Qu'il prenne pour modele & ma vie & ma mort.

Il sort avec Priscus.

FULVIE.

Faustine, soutiens-moi.

Le jeune ATTILIUS.

Mon pere, il faut vous suivre.
Je vous perds pour jamais; pourai-je vous survivre?

METELLUS.

Lépide, retenez cet enfant dans ces lieux.
Demeurez, attendez la volonté des Dieux.
Je ressens vivement ma douleur & la vôtre.
Il court où son devoir l'appelle, & nous au nôtre.
Espérez cepandant; Priscus, moi, les Romains,
Nous allons l'arracher aux cruels Africains.



SCENE VI.

FULVIE, FAUSTINE, Le jeune ATTILIUS, LEPIDE.

FULVIE.

Quel efpoir, juftes Dieux !

Le jeune ATTILIUS.

Ah ! fans verfer des larmes,
Le fils de Régulus doit recourir aux armes.
Pourquoi m'arrêtez-vous ? un Romain, quoiqu'en-
fant,
Ne doit-il pas apprendre à combattre en naiffant ?

LEPIDE.

Ah ! Seigneur.

Le jeune ATTILIUS.

Eft-ce ainfi que vous devez m'inftruire ?
Vous devez au combat vous-même me conduire.
Je fuivrai Métellus : marchant à fon côté,

à Fulvie.

Je combattrai, Madame, en pleine fûreté.
Mais hélas ! vous pleurez. Ah ! généreux Lépide,
Hé quoi ? n'eft-il pas temps que la vertu me guide ?

Et que mon pere enfin puisse voir aujourd'hui,
Qu'il laisse à sa Patrie un fils digne de lui ?

LEPIDE.

Hé bien ? Seigneur, allons ; il faut vous satisfaire.
Ah ! trop généreux fils d'un trop malheureux pere !

SCENE VII.

FULVIE, FAUSTINE.

FULVIE.

Mon pere & Régulus me quittent : quel effroi !
Il retourne à Carthage & lui garde sa foi.
Pour conserver à Rome une fatale terre,
Par le prix de sa vie il achete la guerre ;
Et refusant la paix qu'il arrache à mon cœur,
De l'Afrique en mourant il veut être vainqueur.

FAUSTINE.

Rassurez-vous, Madame : on va tout entreprendre :
Du bras de Métellus vous devez tout attendre.
Priscus & les Romains, le jeune Attilius,
Tous veulent s'immoler pour sauver Régulus.
Vous devez espérer . . . .

FULVIE.

Que veux-tu que j'espere ?
Tu connois Régulus, & tu connois mon pere.

SCENE

SCENE VIII.

MARCELLE, FULVIE, FAUSTINE.

MARCELLE.

AH! Madame, apprenez le plus grand des forfaits
Que l'on vient de punir au gré de nos ſouhaits.
Le traître Mannius vouloit fuir dans Carthage :
On a vû ſon deſſein ſur ſon triſte viſage ;
Et les yeux égarés, & le cœur agité
Il ſortoit ; nos Soldats l'ont ſoudain arrêté.
Voyant que ſon départ faiſoit tout reconnoître,
Hé bien, leur a-t-il dit, venez punir un traître ;
Par mon funeſte amour j'ai trahi Régulus,
Et livré ce Héros au cruel Xantippus.

FULVIE.

Qu'entends-je ? juſtes Dieux ! Fauſtine, le perfide
A-t-il pû concevoir ce deſſein parricide ?

MARCELLE.

A ces mots mille bras lui ſervant de bourreaux,
L'ont preſque en un moment déchiré par morceaux ;
Pour venger Régulus, chaque Soldat avide
Vouloit teindre ſon bras du ſang de ce perfide.

Ils ont marqué leur joie & leur juste douleur,
De connoître le crime, & d'en punir l'auteur.

FULVIE.

Ce n'est point Mannius qui trahit sa Patrie,
C'est le fatal amour de la triste Fulvie;
Ah! Seigneur, qu'a-t-on fait? & Régulus enfin....

SCENE DERNIERE.

PRISCUS, FULVIE, FAUSTINE, MARCELLE.

PRISCUS.

Du plus grand des Héros apprenez le destin.
Voyant que tout le Comp lui fermoit le passage,
Métellus, pour servir sa gloire & son courage,
Vient par son ordre apprendre au Soldat mutiné
Que Régulus enfin étoit empoisonné;
Qu'Asdrubal, Xantippus redoutant ce grand homme,
Pour le rendre inutile au service de Rome,
S'il manquoit une paix utile aux Africains,
Avoient d'un poison lent avancé ses destins;
Que leur zele par-là demeuroit inutile.
Alors toute l'Armée interdite, immobile,

Par un triſte ſilence accompagné de pleurs ,
Promet en ſoupirant de venger ſes malheurs.
Régulus s'eſt ſervi de ce noble artifice.
D'un crime glorieux votre pere complice
Trompe toute l'Armée, & conduit Régulus
Juſqu'aux murs de Carthage auprès de Xantippus.
A peine ce Héros a-t-il gagné leurs portes,
Que ſe tournant alors vers nos triſtes cohortes:
J'ai dégagé ma foi, Romains, c'en eſt aſſez,
Achevez les projets que je vous ai tracés,
(A-t-il dit) Auſſi-tôt nous plantons des échelles,
Chacun prend de l'ardeur & des forces nouvelles,
On ſaute ſur les murs, & l'épée à la main
On preſſe, & l'on eſt prêt de forcer l'Africain :
Le jeune Attilius amené par Lépide,
Porté par des Soldats, montre un air intrépide ;
Et pour ſauver ſon pere affrontant les hazards,
Sçait nous ſervir de Chef, d'Aigles, & d'Etendarts.
Mais Ciel ! dans cet inſtant Xantippus, l'ame émûe,
Préſente Régulus mourant à notre vûe ;
Il fait voir ce Héros déchiré, tout ſanglant.
Tout le Camp eſt frappé d'un long ſaiſiſſement ;
L'horreur & la pitié nous glace, nous arrête ;
Nous reſſentons les coups qui tombent ſur ſa tête ;
Et ces cruels, laſſés de le percer de coups,
Semblent dans leur fureur moins le frapper que nous.

De nos tremblantes mains on voit tomber les armes;
Loin de verser du sang nous répandons des larmes.
Cependant ce grand homme, en ces derniers momens,
Sembloit nous animer par ses regards mourans;
Et prodiguant pour Rome & son sang & sa vie,
Il meurt tranquillement pour sa chere Patrie.

FULVIE.

Hélas!

PRISCUS.

Dans cet instant tout le Camp des Romains
Pousse des cris affreux contre les Africains;
Les Soldats animés par ce touchant spectacle,
A leur premier effort ne trouvent point d'obstacle;
Et du haut des remparts le cruel Xantippus
Est tombé sous les traits du brave Métellus:
Carthage est aux abois. Votre pere, Madame,
M'a confié le soin de rassurer votre ame,
Craignant un désespoir... Mais venez, qu'à vos yeux
Nous vengions Régulus à la face des Dieux.

FULVIE.

Hé bien! cruel Destin acheve ton ouvrage.
Je cours m'ensevelir sous les murs de Carthage.
La mort de Régulus lui poura coûter cher:
Qu'elle nous serve, au moins, à tous deux de bucher.

FIN.

SCIPION L'AFRICAIN,

TRAGEDIE.

ACTEURS.

SCIPION, surnommé l'AFRICAIN, Consul & Général de l'Armée des Romains.

ANNIBAL, Général de l'Armée des Carthaginois.

LUCEJUS, Prince des Celtibériens, Amant d'Isperie, Niece d'Annibal.

ISPERIE, Niece d'Annibal, promise à Lucéjus, Prisonniere dans le Camp de Scipion.

ERIXENE, Fille d'Hannon, ennemi d'Annibal, Prisonniere dans le Camp de Scipion.

LEPIDE, Romain, ami de Scipion.

AURILCAR, Envoyé d'Annibal vers Scipion.

SEXTUS, Capitaine de l'Armée de Scipion.

CELSUS, Romain, ami de Lucéjus.

ERMILIE, Confidente d'Isperie.

BARCE', Confidente d'Erixene.

GARDES.

La Scene dans le Camp de Scipion, près de Zama.



SCIPION L'AFRICAIN,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEPIDE, AURILCAR.

LEPIDE.



EIGNEUR, en attendant que Scipion vous voie,
Je me tiens honoré de l'ordre qu'il m'envoie,
De vous entretenir pendant quelques momens.
Nous sçaurons d'Annibal les secrets sentimens :
C'est vous qui dans ce Camp annoncez sa venue.

AURILCAR.

Oui, Seigneur, Annibal ſouhaite une entrevûe :
Je viens la demander ; c'eſt ſon intention
Que de voir aujourd'hui le fameux Scipion.
Aux plaines de Zama nous ſommes l'un & l'autre,
Notre Armée eſt campée aſſez près de la vôtre ;
Mais Annibal prétend avec lui conférer,
Et je viens en ce Camp pour en délibérer,
Avant que de rien faire & de rien entreprendre.

LEPIDE.

Sans doute qu'on ne peut refuſer de l'entendre.
Nous verrons aujourd'hui ces deux grands Citoyens,
Tous deux de leur Pays la gloire & les ſoutiens,
Donner ce peu de Treve à cette longue Guerre,
Pour décider entr'eux du deſtin de la terre ;
Et de leur conférence on attend déſormais
Le jour de la Bataille, ou celui de la paix.

AURILCAR.

Je ne m'explique point des deſſeins de mon Maître :
Il paroîtra lui-même & les fera connoître :
Il marche ſur mes pas. Mais que d'heureux ſuccès,
Seigneur, de Scipion ont rempli les projets !
La Victoire en tous lieux à ſon bras enchaînée
Semble de l'Univers faire la deſtinée ;
Jeune encor, on a vû ſes grandes actions
Suivre, & même paſſer celle des Scipions ;
Et digne rejetton de cette illuſtre race,
A vingt ans on l'a vû commander en leur place.

Il nous chassa d'Espagne après quatre combats,
Où Rome triompha par l'effort de son bras.
Le voici dans l'Afrique étonnée, affoiblie :
Il arrache Annibal du sein de l'Italie,
Et contraint ce Héros de voler en ces lieux,
Pour défendre à son tour sa Patrie & ses Dieux.

LEPIDE.

S'il acheve, Seigneur, cette heureuse campagne,
Dans l'Afrique il fera ce qu'il fit en Espagne :
Un des plus puissans Rois qui fût dans l'Univers,
L'infidelle Syphax a péri dans ses fers :
Asdrubal & Xantus ont perdu trois batailles :
Carthage va nous voir au pied de ses murailles.
Cette superbe Ville est contrainte aujourd'hui
D'appeller Annibal pour lui servir d'appui :
Scipion la menace ; & l'on voit ce grand homme
Lui rendre tout l'effroi qu'Annibal fit à Rome.

AURILCAR.

Il vient de ses succès interrompre le cours,
Et promet à l'Afrique un fidele secours.
Son nom seul raffermit des Provinces craintives.
Mais puis-je m'informer des illustres Captives
Que Zama pris d'assaut vit tomber dans vos fers ?
La niece d'Annibal les a-t-elle souffers ?
Et la fille d'Hannon, la superbe Erixene,
S'est-elle accoutumée à porter une chaîne ?

LEPIDE.

Que leur chaîne, Seigneur, est facile à porter!
Elles ont des vertus qui les font respecter:
Au Camp de Scipion elles sont souveraines.
Il les traite bien moins en Esclaves qu'en Reines:
Il n'a plus de fierté si tôt qu'il est vainqueur:
Sa bonté, sa clémence égalent sa valeur.
Oui, son bras aux vaincus ne fut jamais funeste:
La Victoire ne sert qu'à le rendre modeste;
Égal dans sa fortune & dans l'adversité,
Il n'est jamais superbe en la prospérité.
La niece d'Annibal, l'adorable Ispérie,
Fit briller tant d'éclat & tant de modestie
Qu'il en fut ébloui: mais enfin sa beauté
Porte un charme secret dont en est enchanté.
Au Prince Lucéjus elle se vit promise:
Il devoit l'épouser quand Zama fut surprise.
Ce jour infortuné, si funeste pour eux,
Sépara ces Amans sur le point d'être heureux:
Elle ignore où ce Prince a sçû porter ses armes,
Et souvent ses beaux yeux pour lui versent des larmes.
Mais, Seigneur, Erixene en ce lieu doit venir:
Scipion lui permet de vous entretenir.
Je vois qu'elle s'avance, & vous laisse avec elle.

SCENE II.

ERIXENE, BARCE', AURILCAR.

ERIXENE.

ON nous vient annoncer une grande nouvelle :
Annibal en Afrique eſt enfin de retour.

AURILCAR.

Vous le verrez, Madame, avant la fin du jour.

ERIXENE.

Je ſçai que dans l'état où l'Afrique eſt réduite,
Elle n'eſpere plus qu'en ſa ſeule conduite.
Ne me déguiſez rien ſur ces nouveaux projets :
Je prévois, Aurilcar, qu'ils tendent à la paix.

AURILCAR.

Vous avez pénétré ce que veut ſa prudence :
Une paix de Carthage eſt l'unique eſpérance.
Mais, Madame, que dit, & que fait Scipion ?
Son jeune cœur n'a-t-il que de l'ambition ?
Les charmes d'Erixene, ou les yeux d'Iſpérie
N'ont-ils pû rendre encor ſa grande ame attendrie ?
Pardonnez....

ERIXENE.

Apprenez un ſecret important :
Sans doute Scipion n'eſt plus indifférent.

Depuis peu dans son Camp sa flamme est allumée :
Bien que sa passion dans son cœur renfermée
Prenne soin à nos yeux toujours de se cacher,
Qu'il fasse des efforts en-vain pour l'arracher,
J'ai connu cependant, même par sa contrainte,
Que d'un feu violent son ame étoit atteinte.

AMILCAR.

Il faut d'un tel secret qu'Annibal soit instruit :
Sa prudence pouroit en tirer quelque fruit ;
Car si de Scipion on fléchit le courage,
Il pouroit s'adoucir en faveur de Carthage.
Hé quoi ? si de l'amour il ressentoit les coups,
Et s'il étoit charmé d'Isperie, ou de vous,
Sans doute que la paix en seroit plus facile.

ERIXENE.

A connoître les cœurs je ne suis pas habile ;
Mais j'ai crû démêler dans son trouble secret,
Qu'il aime une des deux, & qu'il l'aime à regret.
Plus j'observe pour nous ses yeux & sa conduite,
Plus je vois qu'il nous cherche alors qu'il nous évite ;
Quand il nous voit ensemble il demeure interdit,
Il rougit quelquefois de honte & de dépit ;
Et quand il s'apperçoit du trouble de son ame,
Il semble s'indigner de sa naissante flamme ;
Il frémit de sentir l'amour qu'il veut dompter,
Et que tout son courage a peine à surmonter.
Voilà le plan d'un cœur difficile à connoître ;

Mais pour approfondir qui peut en être maître,
Je sçai trop qu'Isspérie a des charmes puissans,
Que sa beauté d'abord peut enchanter les sens;
Mais à son cher Amant elle est trop attachée,
Et par nul autre objet n'en peut être arrachée:
Scipion le connoît.

AURILCAR.

Madame, & plût aux Dieux!
Que ce Vainqueur sentît le pouvoir de vos yeux?

ERIXENE.

Je ne m'en flate point; mais sans être trop vaine,
Scipion sans rougir pouroit porter ma chaîne.
Que dis-je, ce Héros, le plus grand des mortels,
Aqui Rome déja consacre des Autels,
D'un cœur tel que le mien peut devenir le maître;
Et s'il n'est mon Amant, il est digne l'être.
Peut-être j'en dis trop, & j'avoue à regret
Un foible, dont mon cœur me faisoit un secret;
Mais quoi? si l'on faisoit la paix avec Carthage,
Plût au Ciel! que l'amour en ébauchât l'ouvrage!
Et du moins je voudrois, pour flater ma fierté,
Que l'heureuse Erixene eût part à ce traité.
Adieu; Scipion vient, & vous allez l'entendre.



SCENE III.

SCIPION, LEPIDE, AURILCAR.

SCIPION.

Est-il donc vrai, Seigneur, ce qu'on vient de m'apprendre,
Que le grand Annibal cherche à m'entretenir ?

AURILCAR.

Seigneur, ſur ce ſujet je viens vous prévenir :
Occupé tout entier du ſoin de ſa Patrie,
Annibal par ma bouche aujourd'hui vous en prie.
Une telle entrevûe utile à ſon Pays,
Et même néceſſaire à tous les deux partis,
Pouroit en ce grand jour, décidant de la guerre,
Donner un plein repos au reſte de la terre.

SCIPION.

Annibal me ſurprend par ce nouveau deſſein :
Je ne le croyois voir que le fer à la main ;
Et ſûr de ſa valeur & de ſa renommée,
Je l'attendois toujours en tête d'une Armée.

AURILCAR.

Elle approche de vous, & marche ſur ſes pas.
Avant que de tenter le Deſtin des combats,

Il a crû, pour le bien de chaque République,
Qu'il devoit avec vous, en ſage politique,
Examiner à fond les divers intérêts
Qui troublent nos Etats par des reſſorts ſecrets,
Et les ayant tous mis dans la juſte balance,
En peſer à loiſir les raiſons, l'importance,
Pour garder à chacun & ſa gloire & ſon rang.
Souvent une entrevûe épargne bien du ſang;
Ainſi pour Annibal je la demande encore.

SCIPION.

Hé bien, pour lui marquer à quel point je l'honore
J'accepte l'entrevûe, & veux bien différer
La Bataille où j'ai crû devoir me préparer.
Pour lever tout ombrage & toute défiance,
Qu'il choiſiſſe un lieu propre à cette conférence:
Je m'y rendrai, Seigneur, au jour qu'il nommera,
Et ne ferai ſuivi qu'autant qu'il le ſera.

AURILCAR.

Il prétend dans ce Camp venir bien-tôt lui-même.

SCIPION.

Quoi! lui-même en mon Camp! ma ſurpriſe eſt extrême.
Mais quel ôtage encor exige-t-il de moi?
Que me demande-t-il qui puiſſe....

AURILCAR.

Votre foi.

SCIPION.

Hé quoi donc? Annibal ne veut point d'autre ôtage?

AURILCAR.

Il veut de Scipion la parole pour gage.
Hé! quel ôtage peut remplacer Annibal?

SCIPION.

Je ſçai qu'il n'en eſt point pour un tel Général;
Et puiſqu'il ſe confie en ma ſeule parole,
Je jure par les Dieux appuis du Capitole,
Qu'il peut en ſûreté ſe fier à ma foi:
Il n'aura dans mon Camp pour ôtage que moi.

AURILCAR.

Seigneur, c'en eſt aſſez.

SCIPION.

Allez, je vais l'attendre;
Je me fais un plaiſir de le voir, de l'entendre.
Mais preſſez l'entrevûe où j'ai dû conſentir,
Et voyez Iſpérie avant que de partir.



SCENE IV.

SCIPION, LEPIDE.

SCIPION.

LEpide, que crois-tu de cette conférence
Qu'Annibal me demande avecque tant d'inſ-
tance ?
Son invincible bras, la terreur des Romains,
Son grand cœur, ſa conduite, & ſes vaſtes deſſeins
Avoient mis l'Italie aux bords du précipice :
Long-temps de la fortune il fixa le caprice ;
De Trébie, & ſur tout de Cannes le malheur,
Monumens éternels de ſa rare valeur,
Sur les deux Scipions ſa derniere victoire,
Tout enfin a ſervi de trophée à ſa gloire :
Cependant ce vainqueur, après tant de combats,
Envoie vers Scipion, & fait les premiers pas :
Il dément la fierté de ſon ame hautaine.
Que me vient propoſer ce fameux Capitaine ?
Dieux ! ſeroit-ce la paix ? Mon eſprit agité
Frémit en ce moment du ſeul mot de Traité.

LEPIDE.

S'il demande la paix, n'êtes-vous pas le maître
D'accepter, d'impoſer.

SCIPION.

Apprends à me connoître;
Si dans cette entrevûe il propose la paix,
Ma gloire me défend d'y consentir jamais.
Quelques conditions que j'impose à Carthage,
Quand Rome la verroit réduite à l'esclavage,
Je ne fais rien pour moi, si dans un jour fatal
Scipion n'est vainqueur de l'illustre Annibal :
Voilà donc l'intérêt le premier de ma gloire ;
J'en ai d'autres secrets que tu ne pouras croire.
Je ne sçai si mon cœur se seroit démenti ;
Je sens ce que jamais je n'avois ressenti.

LEPIDE.

Vous, Seigneur ?

SCIPION.

Je te veux ouvrir toute mon ame.
Je ne sçai si je dois donner le nom de flamme
A ce trouble mortel dont je suis agité.
Qu'on l'ignore à jamais dans la postérité.
Que toi seul sois témoin de ma foiblesse extrême.
Lépide, quelquefois j'ai pitié de moi-même :
Je combats, mais en-vain, un rapide penchant,
Qui de tous mes efforts est toujours triomphant ;
Je rougis d'en sentir les mortelles atteintes.
J'ai voulu te cacher mon désordre, mes craintes ;
Mais il faut t'avouer mon foible avec douleur.
La prise de Zama coûte cher à mon cœur.

LEPIDE.

Je vous entends, Seigneur, des atteintes si vives
Sont de l'amour....

SCIPION.

Ecoute : une de mes captives,
(Je tremble seulement d'en prononcer le nom)
A soumis, a vaincu le cœur de Scipion.
Pourois-je t'en tracer une assez vive image ?
Un charme éblouïssant brille sur son visage :
Un air plein de grandeur, une noble fierté,
L'éclat & la douceur jointe à la majesté,
Mille & mille vertus, une grace infinie....
Enfin ne dois-tu pas reconnoître Ispérie ?

LEPIDE.

Hé ! qui pouroit la voir sans en être surpris,
Seigneur ; avec raison vous en êtes épris.
Ses yeux....

SCIPION.

Ne flate point mon penchant, ma foiblesse ;
Et loin de me laisser languir dans la molesse,
Contre un feu si fatal prête-moi du secours ;
Sauve-moi, s'il se peut, de l'abîme où je cours.
D'Ispérie, il est vrai, je redoutois la vûe ;
Je sentois à ses yeux mon ame trop émûe.
J'ai voulu l'éviter : vaine précaution !
Par l'absence j'ai crû vaincre ma passion,
J'ai tenu quelque temps contre de si doux charmes ;
Mais enfin je la vis ; elle versoit des larmes :

C'étoit pour ſon Amant, & j'en fus offenſé :
D'un mouvement jaloux je me ſentis preſſé ;
Et ſes pleurs, ſes ſoupirs, ſa langueur, ſa triſteſſe,
Me firent vivement reſſentir ma foibleſſe.
Je n'en ſuis plus le maître, & malgré mes efforts
Je ſuccombe, Lépide, à de ſi doux tranſports.

LEPIDE.

Il eſt vrai qu'elle eſt belle, & digne d'être aimée.

SCIPION.

Plus je réſiſte, & plus j'en ai l'ame charmée.
L'effort que je me fais irrite mes deſirs.
Près d'elle je contrains, j'étouffe mes ſoupirs :
Mais Dieux ! elle eſt ſans ceſſe en de triſtes alarmes.
Je me vois aujourd'hui la cauſe de ſes larmes.
Ma fatale victoire a trahi ſes deſſeins.
Elle doit me haïr, Lépide, & je le crains.

LEPIDE.

Vous pouriez voir, Seigneur, votre flamme trompée :
Du Prince Lucéjus elle eſt préoccupée.
Vous l'avez enlevée aux bras de cet époux.

SCIPION.

Il l'épouſoit ? ah Ciel ! que ſon ſort étoit doux !
Qu'il alloit être heureux ! & qu'Iſpérie eſt belle !
Eſt-il dans l'Univers rien qui ſoit digne d'elle ?
Mais que veut Annibal ? quel accord, quel Traité ?
Voudra-t-il de ſa niece avoir la liberté ?

Eſt-ce pour Lucéjus, pour elle, ou pour Carthage
Qu'il vient.... dure à jamais plutôt ſon eſclavage!
Apprends que Scipion ne la rendra jamais.
Elle eſt ſeule un obſtacle invincible à la paix;
Ainſi donc plus d'accord, ni même d'entrevûe.

LEPIDE.

Mais vous l'avez promiſe, & dans peu la venue
D'Annibal en ce Camp....

SCIPION.

Il eſt vrai, j'ai promis
D'entendre le plus fier de tous nos ennemis;
Mais je dois pour ma gloire oublier Iſpérie,
Je dois la regarder en mortelle ennemie.
La niece d'Annibal tenteroit ma vertu!
Le plus grand ennemi que jamais Rome ait eu....
Non, Lépide, aujourd'hui je dois briſer ma chaîne.

LEPIDE.

Seigneur, portez vos vœux du côté d'Erixene.
Elle eſt fille d'Hannon ennemi d'Annibal.
Dans Carthage ce Chef fut toujours ſon Rival:
Toujours dans le Sénat à ce Héros contraire,
Dans Rome il n'eut jamais de plus grand adverſaire;
Et s'oppoſant ſans ceſſe à ſes juſtes deſſeins,
Il paroiſſoit plutôt l'allié des Romains;
Aux charmes d'Iſpérie oppoſez Erixene,
Et prenez un amour conforme à votre haine.
Elle peut balancer vos deſirs à ſon tour;
Et même elle pouroit répondre à votre amour.

SCIPION.

Erixene!

LEPIDE.

Oui, Seigneur, & j'ai crû le connoître,
Toute sa fierté tombe en vous voyant paroître:
Quand on parle de vous, il le faut avouer,
Elle prend du plaisir, Seigneur, à vous louer;
Et lorsque vos regards tournent vers Ispérie,
Dans son dépit secret on lit sa jalousie.
Elle voudroit bien voir ses charmes effacés:
Elle la hait enfin: en est-ce pas assez?

SCIPION.

Elle hait Ispérie, ah Ciel! quelle injustice!
Par quelle jalousie, ou plutôt quel caprice,
Malgré tant de beautés cette Erixene hait
Ce que la main des Dieux forma de plus parfait?
Je m'égare, Lépide, & tu vois ma foiblesse:
C'est en-vain que je veux déguiser ma tendresse.
Apprenons cependant ce qu'Aurilcar a fait.
Peut-être qu'Ispérie aura sçû quel projet
Annibal peut former, & quelle est sa conduite.
De ses desseins sans doute elle doit être instruite.
Je veux sonder son cœur, je veux être éclairci
Des secretes raisons qui l'amenent ici.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

LANGUIRAI-je toujours en des craintes
mortelles ?
Du Prince Lucéjus on n'a point de nouvelles :
Aurilcar m'a parlé ſans m'avoir rien appris
Qui puiſſe redonner le calme à nos eſprits ;
Il m'apprend qu'Annibal, ce Héros que j'honore,
Viendra; mais Lucéjus ne paroît point encore.
Devoit-il pas aller au devant de ſes pas ?
Le joindre dans ſon Camp, y mener des Soldats ?
Que fait-il ? en quels lieux, avec indifférence,
Depuis deux mois entiers ſouffre-t-il mon abſence ?
Il n'oſe rien tenter, il n'a rien entrepris :
Sans doute que mon cœur eſt d'un trop foible prix.
Et ne devoit-il pas, au péril de ſa tête,
Ravir à Scipion une telle conquête ?
Il n'a rien fait encor pour me prouver ſa foi.
Je ne mérite pas qu'il s'expoſe pour moi.

ERMILIE.

Eh! pouvez-vous douter que ce Prince vous aime,
Madame? Rappellez ſon déſeſpoir extrême,
Quand Zama pris d'aſſaut le ſépara de vous:
Ce malheureux Amant, dans ſon juſte courroux,
Guidé par ſa fureur s'alloit ôter la vie:
Je déſarmai ſon bras au ſeul nom d'Iſpérie;
Et peut-être....

ISPERIE.

De quoi viens-tu m'entretenir?
Pourquoi me rappeller ce triſte ſouvenir?
O nuit, qui précéda la fatale journée
Qui devoit éclairer un heureux hymenée,
Au lieu de me livrer au malheur qui me ſuit,
Que n'es-tu devenue une éternelle nuit!
Lorſqu'on vint nous donner de ſi vives alarmes,
Que tout retentiſſoit de l'affreux bruit des armes,
Que le fer à la main je vis tant de Soldats
En foule en mon Palais précipiter leurs pas;
Il t'en doit ſouvenir, dans tes bras, Ermilie,
Je demeurai long-temps immobile & ſans vie.
Scipion m'apperçut: ſon zele officieux
Me prêta du ſecours, me fit ouvrir les yeux.
A ſon air, à ſon port je connus ce grand homme,
La terreur de Carthage & la gloire de Rome;
Et ſans qu'il eût beſoin qu'on prononçât ſon nom,
Son front majeſtueux découvrit Scipion.
Depuis, de mille ſoins je lui ſuis redevable;
Cependant

Cependant aujourd'hui c'eſt lui ſeul qui m'accable ;
Il fait couler mes pleurs malgré tant de vertus,
Et ſans lui je ſerois encor à Lucéjus.

ERMILIE.

Madame, pouvez-vous murmurer de ſa chaîne ?
Ce Héros vous regarde & traite en Souveraine :
Votre nom dans Zama ſeroit moins reſpecté :
Vous êtes dans ſon Camp en pleine liberté,
Sans gardes, ſans témoins : il met toute ſa gloire
A vous faire oublier cette triſte victoire ;
Et ſi je m'en rapporte à des regards plus doux,
Le ſeul reſpect n'eſt pas tout ce qu'il ſent pour vous.

ISPERIE.

Hélas ! trop attentive à mon deſtin funeſte,
Je ſonge à mon Amant, & néglige le reſte :
Tous les autres objets me touchent foiblement.
Qu'un cœur eſt malheureux d'aimer ſi tendrement !
Mais ce Prince m'oublie, & j'en ſuis outragée.
Il n'y faut plus penſer pour en être vengée.
Dans un lâche repos s'il eſt enſeveli,
Il mérite ma haine, ou plutôt mon oubli.
Me laiſſer ſi long-temps languir dans l'eſclavage !
Eſt-ce faute d'amour, ou faute de courage ?
Tous deux également me donnent de l'effroi.
S'il manque de courage, eſt-il digne de moi ?
Ce penſer contre lui me révolte, m'indigne :
Et s'il manque d'amour, en ſera-t-il plus digne ?
Mais que vois-je ? eſt-ce lui ? grands Dieux ! . . .

SCENE II.

LUCEJUS, ISPERIE, ERMILIE, CELSUS.

LUCEJUS.

N'En doutez plus,
Madame, & connoiſſez aujourd'hui Lucéjus:
Le fidele Celſus fut captif de mon pere;
Il le renvoya libre, & j'en ai le ſalaire.
C'eſt lui qui m'a conduit près de vous en ces lieux.
Je viens briſer vos fers, ou mourir à vos yeux.

ISPERIE.

Ciel! qu'entends-je?

LUCEJUS.

Voilà le ſujet qui m'amene.
Mes Soldats ſont cachés dans la Forêt prochaine.
Juſqu'auprès de ce Camp nous ſommes parvenus
Par des lieux écartés, des chemins inconnus,
Je n'ai pris avec moi que des Troupes d'élite.
Indibilis m'attend: il en à la conduite.
Avec un Camp volant Mandonius le ſuit.
Nous devons attaquer ce quartier cette nuit.
Je n'ai fié qu'à moi le ſoin de reconnoître,

En quel endroit du Camp vos tentes pouvoient être.
Je le sçais à présent, & j'en rends grace aux Dieux.
Il faudra profiter & du temps & des lieux :
Et si le Ciel répond à ce que je projette,
Tout le Camp d'Annibal nous offre une retraite.
Il n'est pas loin d'ici : mais j'ai voulu sans lui
Tenter ce grand effort que je fais aujourd'hui.
Je craignois qu'Annibal par sa lente prudence
Ne servît mal ma flamme & mon impatience :
Ainsi sans différer.... Madame, vous tremblez,
Vos sens sont interdits, vos esprits sont troublés,
Vous ne répondez rien, & vous versez des larmes.

ISPERIE.

Que je ressens pour vous de mortelles alarmes !
Qu'allez-vous entreprendre ? & qui peut m'assurer
Du succès....

LUCEJUS.

Oui, Madame, il faut tout espérer.
A quiconque aime bien il n'est rien d'impossible.
L'ardeur de vous servir doit me rendre invincible.
Si le sort me trahit, ou si je meurs, au moins,
Madame, vos beaux yeux en seront les témoins :
J'aurai fait mon devoir ; s'il m'en coûte la vie,
Du moins je la perdrai pour sauver Ispérie.

ISPERIE.

Et c'est ce que je crains : que pourez vous ? ah Dieux!
Vous allez attaquer un Camp victorieux.
Vous périrez, Seigneur, & tout me le fait croire.

Vous allez contre vous irriter la Victoire.
Je vous verrai ſanglant, & tout percé de coups,
Tomber peut-être....

LUCEJUS.

Hélas! que mon ſort ſera doux,
Si je puis....

ISPERIE.

Non, Seigneur, gardez-vous d'entreprendre.
Si je l'ai ſouhaité, je dois vous le défendre.
Loin de vous j'accuſois votre trop de lenteur,
J'allois juſqu'à douter même de votre cœur.
Pardonnez-moi : j'étois injuſte, criminelle,
De ſoupçonner ce cœur généreux & fidelle :
Mais enfin, grace au Ciel, je vous vois de retour,
Et je retrouve en vous un Héros plein d'amour :
C'eſt aſſez.

LUCEJUS.

Non, Madame, il faut tantôt me ſuivre,
Ou choiſir de me voir dans peu ceſſer de vivre.
Diſſipez vos chagrins, & n'ayez point d'effroi ;
Cette entrepriſe eſt digne & de vous & de moi.
Hé quoi donc! Scipion, vous peut voir à toute heure:
Vous le ſouffrez, hélas! quand il faut que je meure.
Il jouït des momens qui m'étoient deſtinés:
Je traîne loin de vous des jours infortunés.
Vous le voyez ſouvent : pardonnez-moi, Madame;
L'éclat de ſa grandeur pouroit toucher une ame.
Il a trop de vertus ; & mon tranſport jaloux....

ISPERIE.

Il a tout le respect que j'attendois de vous.
Sa bonté, sa clémence, enlevent mon estime :
Je ne m'en défends point, puisqu'elle est légitime.
Mais enfin Scipion n'est point votre Rival :
Il n'aime que la gloire, & ne hait qu'Annibal.

LUCEJUS.

Moi, je hais ce Romain dont vous portez la chaîne;
Et pour lui mon estime est égale à ma haine.
Mais, Madame, songez qu'il fait tous nos malheurs.
Vous devez le haïr : il vous coûte des pleurs.
Il nous a séparés ; & je suis à la gêne,
De vous voir dans son Camp encor porter sa chaîne.
Non, non, & cette nuit il en faudra sortir ;
Ou j'irai....

ISPERIE.

Non, Seigneur, je n'y puis consentir.
Annibal vient bien-tôt : attendons sa venue,
Apprenons le succès d'une telle entrevûe.
Il va parler de paix : j'aurai la liberté,
Et nous serons tous deux compris dans le traité.
Peut-être, sans risquer une si chere vie,
Demain en liberté vous verrez Ispérie.
Ne précipitez rien, Seigneur : retirez-vous.
Je tremble qu'en ces lieux quelqu'un ne vienne à nous ;
Si vous tardez long-temps on peut vous y surprendre.

Sur tout, au nom des Dieux, avant que d'entreprendre,
Si j'ai ſur votre cœur de véritables droits,
Je prétends vous parler une ſeconde fois.
Seigneur, ſuivez Celſus en qui je me confie:
Il poura dans ſa tente aſſurer votre vie.
Attendez quelque temps.

LUCEJUS.

Madame, j'obéïs.
Mais enfin, ſi vos vœux & les miens ſont trahis,
Vous partirez.

ISPERIE.

Seigneur, je promets de vous ſuivre,
Et même de mourir, ſi vous ceſſez de vivre.

Il ſort avec Celſus.



SCENE III.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

A Présent je respire ! il a rempli mes vœux,
Cet Amant que je vois fidele & généreux.
De tant de mouvemens dont j'avois l'ame atteinte
Il ne me reste plus que l'amour & la crainte :
Mais hélas ! quelle est vive & sensible à mon cœur !
Je sens mille transports de joie & de douleur.
Il est digne de moi, je dois trop le connoître ;
Mais il va s'exposer, & périra peut-être :
Que dis-je, son amour va tenter un effort
Qui lui fera trouver Scipion & la mort.
Justes Dieux ! détournez ce funeste présage :
Inspirez Annibal pour la paix de Carthage.
C'est ma seule espérance en cette occasion ;
Et sur tout portez-y le cœur de Scipion.
Il vient : que me veut-il ?



SCENE IV.

SCIPION, ISPERIE, ERMILIE.

SCIPION.

Je vous cherchois, Madame.
Mais quel trouble nouveau frappe & saisit votre ame ?
Etonnée, interdite à mon premier abord,
Je vois combien pour moi vous vous faites d'effort.

ISPERIE.

Seigneur, ne croyez pas....

SCIPION.

Ma présence vous gêne ;
Et je serai toujours l'objet de votre haine.
Je la mérite peu cependant.

ISPERIE.

Moi, Seigneur ?
Vous haïr ! mon respect vous répond de mon cœur ;
Et j'ai pour vos vertus une si haute estime....

SCIPION.

Madame, vous croyez la haine légitime.
La prise de Zama vous a coûté des pleurs.
Du Prince, votre Amant, j'ai causé les malheurs ;

Et vous vous en plaignez du moins sans vous contraindre.
Il est d'autres malheurs dont on n'ose se plaindre.

ISPERIE.

Seroit-il des malheurs comparables aux siens?
Tout prêts à nous unir par les plus beaux liens,
Ce jeune Prince, hélas! attendoit la journée
Qui devoit couronner un pompeux hymenée.
Pardonnez-moi, Seigneur, ce triste souvenir:
De ma mémoire encor je ne puis le bannir.
C'est vous qui lui causez les malheurs de sa vie.
Errant, infortuné, séparé d'Ispérie,
Il nourrit loin de moi d'inutiles regrets.
Peut-être ses tourmens ne finiront jamais.
Si vous aimiez, Seigneur, vous sçauriez par vous-même
Dans quel affreux tourment est un cœur, quand il aime,
Et qu'il est séparé de l'objet de ses vœux.
Hélas! qu'il est à plaindre, & qu'il est malheureux!
Que son triste destin....

SCIPION.

Qu'il est digne d'envie!
Peut-on rien ajouter au bonheur de sa vie?
Lucéjus est choisi pour être votre époux:
Il vous aime, & de plus il est aimé de vous.
Mais c'en est trop: il faut combattre dans votre ame,
Et bannir pour jamais cette inutile flamme.

ISPERIE.

Moi, Seigneur ?

SCIPION.

Oui : pour vous Rome a d'autres desseins ;
Et puisqu'il est enfin ennemi des Romains,
Cet Amant, qu'il combat contre la République,
Tout s'oppose à ses vœux, raison, & politique.
Pouroit-elle souffrir qu'il devînt votre époux ?
Et d'ailleurs cet hymen est-il digne de vous ?

ISPERIE.

Lucéjus est né Prince.

SCIPION.

Et fût-il Roi, Madame,
Il ne mérite point une si belle flamme.
Que vous connoissez peu le prix de votre cœur !
Vous ignorez encor jusqu'à quel point d'honneur....
Non, à votre mérite il n'est rien qui réponde :
Il est trop au dessus de tous les Rois du monde ;
Et pour mieux soutenir l'honneur de votre choix,
Il faut un des vainqueurs, un des maîtres des Rois ;
En un mot, un Romain.

ISPERIE.

La grandeur, la fortune
Peut faire impression sur un ame commune.
Mais quoi ! tout son éclat mis, dans son plus beau jour,
N'éblouït point un cœur éclairé par l'amour.

SCIPION.

Quoi ? vous pouriez, Madame ? . . .

ISPERIE.

Eh ! Seigneur, que m'importe
Que ces vainqueurs des Rois . . . . mais hélas ! je m'emporte.
Je dois les respecter, & je suis dans leurs fers;
Qu'à leur gré les Romains gouvernent l'Univers :
Tout doit fléchir sous eux. Mais encor, à quels titres
Veulent-ils de nos cœurs devenir les arbitres ?

SCIPION.

Il faut justifier, Madame, leurs desseins,
Et vous apprendre ici l'intérêt des Romains.
Pour rendre sa puissance & sa gloire affermie,
Rome ne peut souffrir d'alliance ennemie.
Syphax, ce Roi superbe, a payé cherement
La fatale douceur d'un tel engagement :
Il étoit notre ami ; mais de dangereux charmes
Lui firent contre nous soudain prendre les armes.
Sophonisbe lui plût : il devint son époux.
(Madame, elle étoit belle, & moins belle que vous)
La fille d'Asdrubal a donc sçû le détruire,
Et vient de lui coûter la vie avec l'Empire.
D'un Chef Carthaginois, du fameux Hierbal
Ispérie est la fille, & niece d'Annibal :
Plus charmante cent fois, plus redoutable encore.
Et Rome souffriroit, quand Lucéjus l'adore,

Qu'il unît à Carthage avec de tels liens
Tout le Peuple nombreux des Celtibériens!
Si Sophonisbe seule a coûté trois Batailles,
Combien coûteriez-vous de sang, de funérailles!
Vous pouriez soulever vingt Rois nos ennemis,
Unir Mandonius avec Indibilis;
Et suscitant à Rome une éternelle guerre,
Vos yeux pouroient contr'elle armer toute la terre.

ISPERIE.

Mais si la paix, Seigneur, par de plus doux projets
Pouvoit unir un jour....

SCIPION.

Madame, point de paix,
Point d'accord, c'est en-vain en former l'espérance.
Il faut de Rome, il faut poursuivre la vengeance:
On me l'a confiée, & j'en dois prendre soin;
Et si j'en crois mon cœur je la porterai loin.
Madame, vous pleurez.

ISPIRIE.

Il faut bien que je pleure,
Puisque par cet Arrêt vous voulez que je meure.
Vous serez satisfait: cet ordre rigoureux
Dans peu fera périr deux Amans malheureux.
Nous avions dans la paix encor quelque espérance;
Mais vous voulez de Rome achever la vengeance.
Achevez-là, Seigneur; mais du moins le trépas,
Au défaut de la paix, ne nous manquera pas.

SCENE V.

SCIPION *seul.*

ELle sort, juste Ciel ! & ses yeux pleins de larmes
Attendrissent mon cœur, & m'arrachent les armes.
Je suis prêt d'oublier ma gloire, mes projets ;
Et presqu'en ce moment je consens à la paix.
Oui, puisqu'elle le veut, il faut finir la guerre,
Et rendre un plein repos, un plein calme à la terre.
Mais quel triste penser me frappe en ce moment ?
Elle ne veut la paix que pour voir son Amant,
Que pour combler ses vœux d'un heureux hymenée ;
Et j'en avancerois la fatale journée ?
C'est donc pour Lucéjus qu'elle aspire à la paix ?
Qu'elle l'aime, grands Dieux ! grands Dieux ! que je le hais !
Mais pourquoi son nom seul me fait-il de la peine ?
D'où vient que Lucéjus est l'objet de ma haine ?
D'où vient que contre lui je me trouve animé ?
Dieux ! par quelles raisons Lucéjus est aimé ?
Les voilà ces raisons : & mon ame saisie . . . .
Ah ! je te reconnois, affreuse jalousie :
Tu viens porter la haine & le trouble en mon cœur,
Et tu me fais sentir que l'amour est vainqueur ;

Dans quel temps ? dans le temps qu'Annibal va pa-
roître,
Et que de mes transports je dois être le maître,
Je pousse des soupirs, je m'égare : ah ! du moins,
De mes égaremens je n'ai point de témoins.
Mais dois-je succomber au penchant qui m'entraîne?
Punissons Ispérie en voyant Erixène.
Méprisons ses attraits ; & peut-être en ce jour
Qu'Erixene sçaura détruire cet amour.
Je veux rendre un hommage éclatant à ses charmes.
Abandonnons des yeux toujours noyés de larmes.
Tout le veut, la raison, la gloire, l'équité.
Il faut par d'autres fers me mettre en liberté.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ERIXENE, BARCÉ.

BARCÉ.

TANDIS que Scipion fait ranger ſon Armée,
Que pour en ſoutenir l'éclat, la renommée,
Il en veut étaler la pompe à ſon Rival,
(Spectacle digne enfin des regards d'Annibal)
En attendant qu'ici nous le voyions paroître,
De grace, apprenez-moi ſi ce ſuperbe maître,
Ce fameux Scipion qui marchoit ſur vos pas,
A rendu les reſpects qu'il doit à vos appas.
Oui, ſon front déſarmé de la fierté Romaine
Sembloit le préparer à porter votre chaîne.
Loin de vous par reſpect, je n'ai pas entendu
Aſſez diſtinctement cet hommage rendu.
Mais hélas! je vous vois les yeux pleins de triſteſſe:
A cacher vos chagrins vous mettez votre adreſſe,
Vous ne répondez rien, vous dévorez vos pleurs,
Madame; & ce ſilence....

ERIXENE.

Apprends tous mes malheurs,
Barcé, puiſque tu veux que je t'en rende conte :
Apprends ma paſſion, ma douleur, & ma honte.
Que les yeux d'une Amante, hélas ! ſont clair-
voyans !
J'ai vû de Scipion les feux les plus ardens.
Il m'eſt venu trouver pour m'en faire un hommage.
Mais que ſon cœur, ah Dieux ! démentoit ſon lan-
gage !
A ſon diſcours confus, ſon air embarraſſé,
J'ai vû qu'il me rendoit un hommage forcé.
Au nom de Lucéjus toute ſa jalouſie
Me l'a fait voir rempli des charmes d'Iſpérie :
Il la cherchoit encor en voulant me parler :
Il découvroit un feu qu'il tâchoit de celer ;
Et ſon aveu pour moi d'une flamme fatale
M'a fait voir ſeulement qu'il aimoit ma Rivale.

BARCÉ.

Que dites-vous ? ah Ciel !

ERIXENE.

Tout ce que j'ai trop vû,
Ce que mon triſte cœur avoit déja prévu :
Oui, j'ai de mes malheurs l'affreuſe certitude,
Et n'ai plus la douceur de mon inquiétude.
Ce n'eſt pas qu'il n'ait fait d'inutiles efforts
Pour s'arracher lui-même à ſes premiers tranſports.

Je

Je voyois qu'il tâchoit de me rendre les armes ;
Qu'il vouloit tout entier se livrer à mes charmes ;
Qu'il combattoit en-vain contre un cœur mutiné,
Qui suivoit malgré lui son penchant obstiné :
En parlant d'Ispérie, un dédain légitime
Affectoit un mépris qui marquoit son estime :
Il vouloit à mes yeux rabaisser ses attraits ;
Mais les siens me sembloient égarés & distraits.
Il nommoit Ispérie, il nommoit Erixene,
Il montroit de l'amour, il marquoit de la haine,
Il s'efforçoit, Barcé, d'aimer & de haïr ;
Et son cœur en suspens refusoit d'obéir.

BARCE'.

Mais, Madame, après tout, s'il adore Ispérie,
Son ame d'un tel feu doit être assez punie.
Elle aime Lucéjus ; & leurs cœurs embrasés
Puniront Scipion de vos feux méprisés.
Sa tendresse . . . .

ERIXENE.

Et pourquoi, sans dessein de lui plaire,
Me ravit-elle un cœur à ses vœux si contraire ?
Ou pourquoi ce Héros s'est-il laissé charmer
D'un objet qui ne peut & ne doit pas l'aimer ?
Quand il voit aujourd'hui la superbe Erixene
Soupirer, & courir au devant de sa chaîne,
Ispérie est aimée. Ah ! jalouse fureur !
De mon cruel destin vois-tu toute l'horreur ?

Il faut, pour me venger d'une ardeur si fatale,
Qu'il en coûte des pleurs, du sang à ma Rivale.
Et mon cœur irrité sera plus satisfait,
Si je puis la punir du vol qu'elle m'a fait.
Mais pourquoi la punir d'un crime involontaire?
C'est sans doute à regret qu'elle a trop sçû lui plaire.
Pourois-je l'accabler de mon inimitié,
Quand son sort & le mien sont dignes de pitié?
On l'adore; & sa flamme est ailleurs allumée:
Et moi, j'aime un ingrat sans espoir d'être aimée.

BARCE'.

Que votre cœur si fier rappelle sa raison:
Madame, soutenez l'éclat de votre nom.

SCENE II.

LEPIDE, ERIXENE, BARCE'.

LEPIDE.

ANnibal dans ces lieux à l'instant va se rendre.
Scipion suit mes pas, Madame, & vient l'attendre.
J'ai dû vous avertir....

ERIXENE.

Lépide, c'est assez.
Barcé, retirons-nous.

SCENE III.

SCIPION, LEPIDE.

SCIPION.

Mes desirs empressés
Seront bien-tôt remplis, & suivant mon attente
Je vais voir Annibal, Lépide, en cette tente.
J'ai pour le recevoir fait ranger mes Soldats:
Sextus va par mon ordre au devant de ses pas.
Je rends tous les honneurs qu'on doit à ce grand homme;
Et je vais soutenir les intérêts de Rome.
Il faut reprendre ici toute ma fermeté,
Oublier les transports de mon coeur agité.
J'en ai rougi cent fois, & j'y fus trop sensible.
A l'aspect d'Annibal je dois être infléxible;
Et je veux aujourd'hui, plein d'une noble ardeur,
Malgré ma passion lui découvrir le coeur
D'un Romain, d'un Consul, de qui la politique
Ne songe qu'à sa gloire & qu'à la République.

LEPIDE.

Sur vous de l'Univers vous attachez les yeux,
Seigneur; & vos succès vous font des envieux,

Qui ne peuvent souffrir sans quelque jalousie
Le cours trop éclatant de votre illustre vie.
Je n'ose qu'à regret en prononcer le nom ;
Mais j'y compte, Seigneur, Fabius & Caton,
Qui souvent contre vous animés d'un faux zele
Fatiguent le Sénat d'une plainte éternelle.

SCIPION.

Je le sçai trop, Lépide ; & toujours Fabius
A tenté contre moi des efforts superflus.
Il vouloit empêcher mon voyage en Afrique :
Mais c'est l'esprit jaloux de chaque République,
Qui craint ses Citoyens dès qu'ils sont trop fameux.
La vertu des Héros est un crime chez eux ;
Et lorsqu'on s'agrandit avec trop de courage,
L'éclat des Conquérans leur donne de l'ombrage.
Caton & Fabius en ont conçu pour moi ;
Et peut-être en secret jaloux de mon emploi,
A me nuire au Sénat l'un & l'autre s'applique.
Mais il faut terminer cette guerre d'Afrique :
C'est à moi de remplir la gloire de mon sort.
Je n'écouterai rien si l'on parle d'accord.
Il faut que par mon bras Carthage soit punie :
Il faut vaincre Annibal, & la guerre est finie.
Il vient : que son abord inspire de respect ;

aux Gardes.

Allez.

SCENE IV.

SCIPION, ANNIBAL, AURILCAR, LEPIDE, GARDES.

ANNIBAL *regarde quelque temps Scipion sans parler.*

SI j'ai paru surpris à votre aspect,
Et si quelques momens j'ai gardé le silence,
Seigneur, accusez-en votre auguste présence:
On ne peut regarder sans admiration
L'éclat, la majesté du fameux Scipion;
Et mon étonnement est qu'en un si jeune âge,
Vous ayez fait trembler Annibal pour Carthage.

Il s'assied.

Oui, Seigneur, je l'avoue, apprenant vos exploits
Pour elle j'ai pâli pour la premiere fois;
J'ai quitté l'Italie encor toute fumante,
Et dont pendant seize ans mon nom fit l'épouvante.
J'avois compté pour peu tant de fiers Généraux
Qui furent si long-temps mes trop foibles Rivaux;
Et les jours de Trébie & ceux de Trasymene,
Qui me firent raison de la fierté Romaine,

Pour Scipion, pour Rome étant pleine de gloire,
Elle aura plus d'éclat pour vous qu'une victoire.
Pour Carthage, j'avoue avec sincérité,
Qu'elle aura moins d'honneur & plus d'utilité:
Mais j'aime mieux encor pour la cause commune
Suivre ici la raison que l'aveugle Fortune.
Souffrez donc que j'en vienne aux termes d'un accord,
Dont les conditions régleront notre sort.
Et si nous vous cédons tous nos droits sur l'Espagne,
Vous quittant la Sicile ainsi que la Sardaigne;
Si nous abandonnons tant de Pays conquis,
Qui furent de la guerre & la cause, & le prix;
Si nous nous resserrons en d'étroites limites,
Qui par l'ordre des Dieux nous vont être prescrites;
Pourons-nous à la fin obtenir une paix
Qui va presque nous mettre au rang de vos Sujets?
Mais je lis dans vos yeux qu'après tant de Batailles
Vous voulez de Carthage attaquer les murailles.
C'est là votre dessein: je le vois, & je viens
Ménager un accord pour mes Concitoyens.
Jusqu'à vous en prier je fléchis mon courage;
Mais j'immole ma gloire au salut de Carthage,
Et je crois faire plus pour l'éclat de mon nom,
Que si j'avois soumis & Rome & Scipion.

S C I P I O N.

Souffrez que je démêle, avant que de répondre,
De pressants intérêts qu'on ne doit pas confondre;

Et

Et je dois balancer avec un ſoin égal
Le mien, celui de Rome, & celui d'Annibal.
Pour le vôtre, Seigneur, je ſouffrirois ſans peine
Que Rome par la paix pût éteindre ſa haine.
Je connois vos vertus, j'admire vos exploits;
Mais pour ma gloire, il faut vous combattre une fois :
Si Fabius acquit une immortelle g'oire
D'éviter Annibal, & de fuir la victoire;
Si Rome l'applaudit de n'être pas vaincu,
En triomphant de vous quelle gloire eût-il eu!
Je n'oſe m'en flatter, je ſerois téméraire;
Mais du moins, il eſt beau de tenter de le faire,
D'eſſayer de vous mettre au nombre des vaincus,
Et d'aller aujourd'hui plus loin que Fabius.

ANNIBAL.

Peut-être ferez-vous un effort inutile :
Scipion, le chemin en ſera difficile;
Je le rendrai pénible, & ſans doute fatal
A quiconque voudra triompher d'Annibal.

SCIPION.

Et c'eſt là ce qui doit en rehauſſer la gloire.

ANNIBAL.

J'ai bien prévû, Seigneur, qu'ardent à la victoire
Vous pouriez dédaigner celle de Fabius.
Mais regardez le ſort du fier Minutius;
Ce Chef impétueux, par un eſprit contraire,
Emporté d'une ardeur bouillante & téméraire,

Accusoit Fabius de crainte & de lenteur :
J'eus bien-tôt rallenti son inutile ardeur,
Quand le prudent Consul, m'évitant par sagesse,
Avec cette lenteur fatigua mon adresse ;
Et toujours devant moi ce grand homme ployant,
Rétablit sa Patrie & sçut vaincre en fuyant.

SCIPION.

Je m'accomode peu de pareille victoire,
Et laisse à Fabius sa lenteur & sa gloire.
Rome, qui veut de moi de plus puissants efforts,
Est dans un autre état qu'elle n'étoit alors ;
Mais Carthage, Seigneur, & perfide, & cruelle
Est indigne après tout que vous parliez pour elle.
Nos Alliés par elle indignement traités,
Croyant être à l'abri sur la foi des Traités,
Ont senti les premiers toute sa perfidie,
Vos Combats trop heureux l'ont depuis enhardie.
Les Mamertins vaincus, les Sagontins défaits,
L'Italie embrasée après tant de succès,
Nos Consuls terrassés, Rome presque assiégée :
Tout cela veut que Rome à la fin soit vengée.

ANNIBAL.

Vous ferez plus pour elle en accordant la paix.
La victoire toujours ne suit pas nos souhaits ;
De plus, considérez qu'en l'état où nous sommes
Je me vois à la tête encor de cent mille hommes,
Que je fais avancer & camper à vos yeux :
Nous combattrons : le reste est en la main des Dieux;

Ils se levent tous deux.

Elle sçaura régler votre sort & le nôtre ;
Mais songez que la paix est encor en la vôtre.
J'ai négligé, Seigneur, de vous parler d'abord
D'un lien qui pouroit cimenter un accord.
Jusqu'ici vous n'avez aucun noeud qui vous lie :
Si ma niece, Seigneur, si l'heureuse Isperie,
A ce suprême honneur méritoit d'aspirer....
Mais le cœur d'un Romain ne sçait pas soupirer ;
Et le vôtre trop fier & trop inexorable....

SCIPION.

Je respecte Ispérie ; elle est toute adorable :
Elle pouroit fléchir le plus superbe cœur ;
Mais pour la mériter il faut être vainqueur ;
Et ce seroit pour moi le comble de la gloire,
Que l'Hymen d'Ispérie après une victoire :
Je ne m'en défends point, j'adore ses vertus ;
Cependant vous l'avez promise à Lucéjus ;
Et votre foi, Seigneur....

ANNIBAL.

Cette promesse est vaine :
Ce lien est rompu par sa nouvelle chaîne.
Elle est votre Captive, & ne peut être à lui ;
Et pouroit être à vous, Seigneur, dès aujourd'hui.

SCIPION *à part.*

Dieux !

ANNIBAL.

Heureux ! si mon sang avoit cet avantage
De cimenter la paix que demande Carthage.
Je réponds d'Ispérie : elle y doit consentir.
J'attends votre réponse avant que de partir :
En attendant, souffrez que je parle à ma niece.

SCIPION.

Seigneur, vous le pouvez.

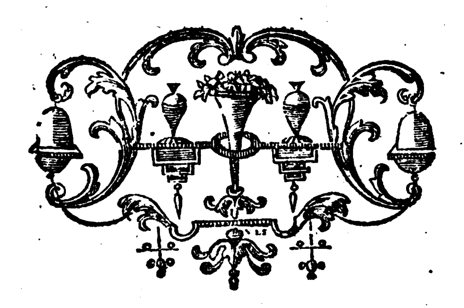
SCENE V.

SCIPION *seul.*

COnnoît-il ma tendresse ?
Ah Ciel ! que m'a-t-il dit ! il prévient mon ardeur,
A-t-il lû dans mes yeux le secret de mon cœur ?
Lorsque je veux éteindre une servile flamme,
Il vient la rallumer dans le fond de mon ame.
Il me donne Ispérie : ah ! quel saisissement
Vient de frapper mon cœur dans ce fatal moment !
Ayant mal dans mon Camp déguisé ma tendresse,
Il est par Aurilcar instruit de ma foiblesse ;
Et ce grand politique autant que grand guerrier
M'a sans doute gardé ce trait pour le dernier.
Mais pourquoi refuser l'accord qu'il me demande ?
Qui s'oppose à mes vœux ? qu'est-ce que j'appréhende ?

Quoi pour Rome la paix eſt-elle à dédaigner ?
Que de pleurs ! que de ſang nous pouvons épargner !
Le Sénat m'a remis une pleine puiſſance,
De faire les Traités de paix & d'alliance ;
Et ménageant ſa gloire avec ſes intérêts,
Rome ſçaura ſouſcrire à tout ce que je fais.
A Carthage d'ailleurs cette paix eſt honteuſe ;
A Rome elle ne peut-être que glorieuſe.
Annibal a fléchi, ſon orgueil a plié ;
Et par là n'eſt-il pas aſſez humilié ?
Que faire cependant en ce déſordre extrême ?
Dois-je accorder la paix & m'oublier moi-même ?
Dieux ! ſoutenez ma gloire, & verſez dans mon ſein
Un conſeil ſalutaire à l'Empire Romain.

Fin du troiſieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ISPERIE, ERMILIE.

ERMILIE.

OUI, Madame, Annibal par l'éclat de vos charmes
Du fameux Scipion a suspendu les armes.
On dit qu'il a d'abord rejetté fierement
Jusqu'au moindre projet d'un accommodement;
Mais qu'à la fin, quittant son superbe langage,
De Rome il a connu la gloire, l'avantage;
Qu'il a vû que la paix, qu'il tenoit en sa main,
Etoit avantageuse à l'Empire Romain;
Qu'il pouvoit accorder l'amour, la politique,
Et suivant son penchant servir la République.
Vos yeux ont captivé cet illustre Vainqueur.

ISPERIE.

Annibal veut qu'il soit le maître de mon cœur!
Justes Dieux! de la paix je serai la victime,
Ou si je la refuse il va m'en faire un crime:

Il va parler en maître. Aurilcar a voulu
Déja me préparer à cet ordre absolu.
Je ne le vois que trop : sa fiere politique
Veut me sacrifier au repos de l'Afrique.
Que fera Lucéjus, hélas! contre Annibal,
Lorsque dans Scipion il rencontre un Rival ?
Ce Prince infortuné, dont j'expose la vie,
Il va venir : ah Dieux ! que lui dire, Ermilie ?
Mais toi-même, va, cours au devant de ses pas ;
Va dire à Lucéjus qu'il ne paroisse pas,
Qu'il parte de ce Camp, qu'il m'évite, qu'il fuie
Les regards d'Annibal & les yeux d'Ispérie ;
Que c'est moi qui l'ordonne, & qu'enfin je prétends
Qu'il m'obéisse.... Ah Ciel ! il vient, il n'est plus temps.



SCENE II.

LUCEJUS, ISPERIE, ERMILIE.

LUCEJUS.

HE bien, apprenez-moi quelle eſt ma deſtinée.
Madame, eſt-elle heureuſe ? eſt-elle infortunée ?
Que j'ai ſouffert, grands Dieux ! attendant ce moment !
Mais qu'a-t-on réſolu ? quel accommodement,
Quel accord Annibal a-t-il fait ? . . .

ISPERIE.

Ciel ! je tremble.
Partez, Seigneur : je crains qu'il ne nous voie enſemble.
Sçavez-vous quels périls vous courez en ces lieux ?
Pour la derniere fois recevez mes adieux.

LUCEJUS.

Je ne partirai point : & de grace, Madame,
Parlez, expliquez-moi le trouble de votre ame.

ISPERIE.

On veut que de la paix je ſois le nœud fatal :
C'eſt vous en dire aſſez.

LUCEJUS.

Hé quoi donc? Annibal....

ISPERIE.

Me donne à Scipion.

LUCEJUS.

Barbare politique!
Malgré tant de fermens! ... voilà la foi Punique:
Je m'en étois douté. Quoi! malgré votre foi,
L'aveu d'un pere, hélas! qui vous donnoit à moi,
Le cruel vous engage en une autre alliance.
Je veux le voir, je veux courir à la vengeance.
Laissez-moi lui parler, & j'y vais....

ISPERIE.

Arrêtez:
Apprenez les malheurs que vous vous apprêtez.
Fuyez, Seigneur, fuyez de ce Camp redoutable,
Où vous venez chercher un destin déplorable:
Vous n'y pouvez trouver que la mort ou les fers.

LUCEJUS.

Et qu'ai-je à ménager encor, si je vous perds?
Annibal, Scipion, je cherche l'un ou l'autre:
Je veux percer un cœur qui m'arrache le vôtre.
Encor pour Scipion, s'il vous aime aujourd'hui,
Madame, en vous voyant qui feroit moins que lui?
Je dois lui pardonner une tendresse extrême:
Il n'a pû l'éviter, j'en juge par moi-même.

Vos yeux me répondoient qu'il feroit mon Rival.
Mais je dois me venger du perfide Annibal :
C'est fur lui....

ISPERIE.

Modérez cette vaine colere :
Attendez tout de moi, quand tout vous eft contraire.
Je ne romprai jamais le ferment folemnel
Que m'impofe un lien qui doit être éternel.
Ni Scipion, ni Rome, & toute fa puiffance
N'obtiendront point de moi de lâche obéiffance.
Je réponds de mon cœur : répondez-moi de vous ;
Mais de grace évitez Annibal en courroux :
Partez ; car je frémis, & tout mon fang fe glace
Dans un fi grand péril de vous voir tant d'audace.
Si vous m'aimez, Seigneur, partez au nom des Dieux,
Sauvez-vous au plutôt de ces funeftes lieux ;
Mais n'entreprenez rien pour la trifte Ifpérie :
Pour le prix de fa foi confervez votre vie.
Peut-être Scipion, quoique votre Rival,
Sera bien moins pour vous à craindre qu'Annibal.
Il va venir : Seigneur, évitez fa colere.

LUCEJUS.

Et je demeurerois tranquille pour vous plaire ?
J'attaquerai ce Camp, Madame, avant la nuit,
Quand une mort certaine en deviendroit le fruit.
Permettez feulement, fi les Dieux me fecondent,
Si d'un heureux fuccès à mes vœux ils répondent,

Si je puis pénétrer jusqu'à vous dans ces lieux,
Que mon bras vous arrache à ce Camp odieux,
Madame; ou si le sort trahit mon entreprise,
Conservez-moi la foi que vous m'avez promise,
Honorez de vos pleurs un Amant, un Epoux;
Et si je meurs, du moins, songez que c'est pour vous.
Adieu, Madame.

SCENE III.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

Helas! que va-t-il entreprendre?
Il va périr: c'est tout ce que j'en dois attendre.
Détournez ce malheur, guidez ses pas, grands Dieux!
Donnez à cet Amant un destin plus heureux.
Qu'il regagne son Camp, & qu'enfin il revienne
Soutenir dignement & sa gloire & la mienne.
Dieux! Annibal paroît....

SCENE IV.

ANNIBAL, ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

J'Embrasse vos genoux,
Seigneur, que vos bontés....

ANNIBAL.

Madame, levez-vous.

ISPERIE.

Seigneur, si vous usez par un ordre sévere
Du pouvoir que sur moi vous a donné mon pere,
Qu'Hyerbal en mourant remit à votre foi;
Si vous n'avez pitié du trouble où je me voi,
Et si vous violez une sainte promesse,
Sur qui mon cœur soumis a réglé sa tendresse....

ANNIBAL.

Non, ne m'opposez point de frivoles ardeurs.
L'amour ne regle pas le Destin des grands cœurs:
Il le faut immoler au bien de la Patrie;
Et songez que Carthage aujourd'hui vous en prie.

ISPERIE.

Et pourquoi cette paix, Seigneur? N'avez-vous pas
Cent mille hommes encor, dont les cœurs & les bras....

ANNIBAL.

Oui, je me vois encor une nombreuse Armée;
Mais, Dieux! elle n'est plus à vaincre accoutumée;
Madame, je n'ai plus d'intrépides Soldats:
Leurs cœurs sont affoiblis aussi bien que leurs bras,
Fatales voluptés, délices de Capoue!
Vous nous coutâtes cher, il est vrai, je l'avoue,
Nous avions triomphé dans les adversités,
Et nous fûmes vaincus par les prospérités;
Et ce repos des miens mollissant le courage,
Capoue a sauvé Rome, & menace Carthage.

ISPERIE.

Si le cœur des Soldats au vôtre est inégal,
Ils retrouvent en vous le même Général;
Seigneur, votre valeur & votre renommée....

ANNIBAL.

Qu'on me fasse trouver aussi la même Armée;
Annibal répondant de semblables succès
Ne feroit pas réduit à demander la paix.
Mais il me reste peu de Troupes aguerries.
Dans le sein du repos celles-ci sont nourries.
J'ai Scipion en tête avec trop de vertus;
Et je n'ai plus à faire à des Flaminius.

Madame, à cet aveu j'ai bien voulu descendre,
Pour marquer l'intérêt que vous y devez prendre.
Il faut donc en ce jour épouser ce Héros,
Pour rendre aux Africains la gloire & le repos:
Il faut que de la paix vous soyez un sûr gage.
Votre hymen va sauver & l'Afrique & Carthage.
Quel triomphe pour vous en vous laissant fléchir!
Ce n'est plus moi, c'est vous qui pouvez l'affranchir.

ISPERIE.

Moi, Seigneur?

ANNIBAL.

N'ai-je pas sacrifié ma gloire?
J'ai demandé la paix: ah Ciel! qui l'eut pû croire!
Madame, cet effort a cent fois plus coûté
A l'orgueil d'Annibal, à toute sa fierté,
Qu'il n'en poura jamais coûter à votre flamme.
J'en ai donné l'exemple; imitez-moi, Madame.
Il faut sacrifier vos feux à votre tour.

ISPERIE.

J'immolerai ma vie, & non pas mon amour;
A la perdre, Seigneur, me voilà toute prête.
Ordonnez de mon sort, disposez de ma tête:
Je l'immole à Carthage, & ne puis rien de plus;
Mais je conserverai mon cœur à Lucéjus.

ANNIBAL.

A Lucéjus? ah Ciel! quand Scipion vous aime,
Ce Héros revêtu d'une gloire suprême,

Se peut-il que le Chef des Celtibériens
Ose lui disputer l'honneur de vos liens ?
Et lorsque vous voyez dans vos fers ce grand homme
Qui va mettre à vos pieds la puissance de Rome,
En vous faisant un sort qui soit digne de vous,
Songez-vous que l'honneur en réjaillit sur nous ?
Ah ! ma niece, pour vous croyez en ma tendresse :
Ici pour votre gloire Annibal s'intéresse :
Secondez aujourd'hui de si justes desseins,
Et prenez pour Epoux le plus grand des Romains.

ISPERIE,

Me faisant souvenir que je suis votre niece,
A soutenir ce nom ma gloire s'intéresse.
Je suis Carthaginoise, & fille d'Hyerbal,
Et pour dire encor plus la niece d'Annibal;
Seigneur, j'ose ajouter que je suis Africaine,
Et que mon cœur dédaigne enfin d'être Romaine.

ANNIBAL,

Je vois que c'est en-vain employer la douceur
Pour fléchir ou pour vaincre un si superbe cœur;
Mais il faut étouffer cette vaine tendresse.
Je ne dis plus qu'un mot, Madame, & je vous laisse.
Tournez vers Scipion votre cœur & vos vœux :
Vous l'allez voir ; sur tout songez que je le veux.

Il sort.

ISPERIE,

Cruel ! à Lucéjus mon cœur sera fidelle,
Et je serai toujours à cet ordre rebelle.

Il faut dans ces momens, par un noble courroux,
Montrer que notre cœur ne dépend que de nous.
J'aperçois Scipion : armons-nous de courage,
Et soutenons le nom, la gloire de Carthage.

SCENE V.

SCIPION, ISPERIE, ERMILIE.

SCIPION.

On veut que vous soyez le gage d'une paix,
Qui sans doute n'est pas conforme à vos souhaits;
Mais, Madame, aujourd'hui je croirois faire un crime
De souffrir qu'Annibal vous en fît la victime.
J'honore vos vertus, j'adore vos appas,
Mais sans contraindre un cœur, s'il ne se donne pas;
Loin d'en être Tyran, j'en abhorre le titre.
De votre sort, du mien, je vous laisse l'arbitre.
Vous avez ou la paix, ou la guerre en vos mains,
Le destin de l'Afrique & celui des Romains.

ISPERIE.

Que dites-vous, Seigneur? ah Ciel! pourois-je croire
Qu'un cœur tel que le mien méritât tant de gloire?

Que

Que le sort de l'Afrique & celui des Romains
Fût par vous aujourd'hui remis entre mes mains?
Lorsque du mien, Seigneur, je ne suis plus maîtresse,
Qu'engagée à tenir une sainte promesse....

SCIPION.

Je vois trop....

SCENE VI.

SEXTUS, LEPIDE, SCIPION, ISPERIE, ERMILIE.

SEXTUS.

Pardonnez si je vous interromps:
Seigneur, de Lucéjus on voit les Escadrons.
J'ai dû vous avertir qu'il paroît à leur tête,
Et que vers notre Camp à marcher il s'apprête;
Qu'avec ses Etendarts on voit ceux des deux Rois.

ISPERIE *à part.*

Ah! je respire enfin pour la premiere fois.

SCIPION.

C'en est assez, Sextus: allez le reconnoître.
J'attends votre retour. Lucéjus va paroître,

Madame, & je vois bien que pour vos intérêts
Nous aurons un combat, & non pas une paix.
Sans doute que ce Prince avance & vient lui-même
Pour rejoindre Annibal.... Dieux ! quel désordre extrême !
Vous en étiez instruite : il vient vous secourir ;
Mais je vais le combattre, & veux le conquérir.
Je vois par la frayeur dont votre ame est atteinte....

ISPERIE.

Non, Seigneur, je commence à dissiper ma crainte :
Malgré tous mes malheurs je reprends quelque espoir.
S'il vient me secourir, il remplit son devoir.



SCENE VII.

SCIPION, LEPIDE.

SCIPION.

IL remplit ſon devoir. Ah! quelle confiance !
Son Amant lui redonne une fiere aſſurance :
Elle s'en promet tout. Vos vœux trop empreſſés
N'en ſont pas, Iſpérie, encore où vous penſez.
J'y mettrai quelque obſtacle ; & ce ferme courage....
Ah ! je ſens redoubler & ma haine, & ma rage.
Il faut combattre, il faut rompre ce nœud fatal.
Ce Prince étoit ſans doute attendu d'Annibal.
Sous pretexte de paix, ce Chef adroit, peut-être,
N'eſt venu dans mon Camp que pour le reconnoître,
Que pour gagner du temps ſur l'eſpoir d'un Traité.
Dieux ! de quel mouvement je me ſens agité !
Par ces projets pompeux de paix & d'alliance,
Il tâchoit d'endormir mes ſoins, ma vigilance.
Tout m'eſt ſuſpect en lui : Lépide, je le voi,
A bien d'autres qu'à nous il a manqué de foi.
Il vient : je ne dois plus le tenir en balance....

SCENE VIII.

ANNIBAL, AURILCAR, SCIPION, LEPIDE.

ANNIBAL.

Ne me soupçonnez pas d'aucune intelligence,
Seigneur, quand Lucéjus vient pour ses intérêts,
Les armes à la main, s'opposer à la paix.
On a vû ses Drapaux ; & ma juste colere....

SCIPION.

Ce Prince ne fait rien que ce qu'il devoit faire.
Qu'il est heureux ! il sert sa gloire & son amour,
Seigneur, il vient grossir votre armée en ce jour.
Vous attendiez sans doute encor cet avantage.

ANNIBAL.

Seigneur, qu'osez-vous dire ? un tel soupçon m'outrage.

SCIPION.

J'ose dire, Seigneur, ce que j'ai dû penser.

ANNIBAL.

Vous en dites assez enfin pour m'offenser.

SCIPION.

Vous êtes dans mon Camp, Seigneur, je vous respecte;
Mais la foi de Carthage aux Romains est suspecte.

ANNIBAL.

Ah! c'en est trop, il faut....

SCIPION.

Seigneur, n'en parlons plus,
Et quittons des soupçons incertains & confus.
Il faut que votre ardeur à la mienne réponde.
Nous devons décider de l'Empire du Monde,
Annibal: si les Dieux ont mis entre nos mains
Le Destin de l'Afrique, & celui des Romains;
Il faut dans ce grand jour, sans tarder davantage,
Faire triompher Rome, ou délivrer Carthage:
Il faut voir l'une ou l'autre, ou libre, ou dans les fers,
Et donner un seul maître enfin à l'Univers.

ANNIBAL.

Vous faites voir un cœur trop avide de gloire,
Et déja vous croyez courir à la victoire,
Scipion; mais je veux seconder vos souhaits.
Vous m'avez soupçonné; je renonce à la paix:
Oui, j'accepte aujourd'hui la bataille, & j'espere
Vous mettre au même état où j'ai mis votre pere.
Je me rends à ma haine: il faut remplir mon sort.
J'ai promis de haïr Rome jusqu'à la mort,

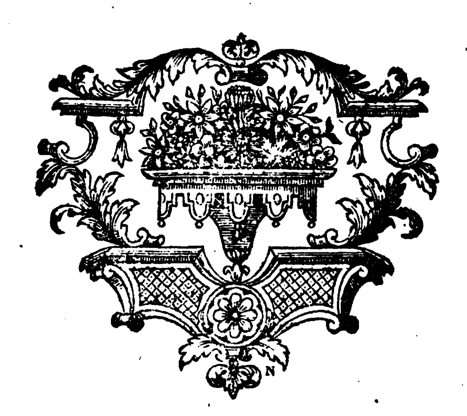
En naiſſant j'ai juré la guerre au Capitole ;
Juſqu'au dernier ſoupir je lui tiendrai parole.

Il ſort.

SCIPION.

A la fin d'Annibal j'ai piqué la fierté,
J'ai rompu, grace au Ciel, cet indigne Traité.
Et vous, Dieux ! protecteurs du ſacré Capitole,
Il faut dans ce combat vous venger, & j'y vole :
Rome, vous attendez cette grande action,
Qu'Annibal ſuive un jour le char de Scipion.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ISPERIE, ERMILIE.

ISPERIE.

NE m'abandonne point, viens, ma chere Ermilie,
Partager les frayeurs dont mon ame eſt ſaiſie.
Quel combat ! quelle horreur ! quelle confuſion !
Lucéjus eſt aux mains avecque Scipion :
Il a joint Annibal. Ah ! fatale journée
Qui va de mon Amant faire la deſtinée !
Je ne dis point la mienne : ah Dieux ! vous ſçavez bien
Que je n'aurai jamais d'autre ſort que le ſien !
As-tu vû comme moi ce Héros intrépide,
Animé par l'amour qui lui ſervoit de guide,
Pouſſer de Lélius les Eſcadrons épars,
Et déja près de nous planter ſes Etendarts,
Quand le fier Scipion eſt venu plein de rage
De ſon Camp ébranlé ranimer le courage.

Je l'ai vû tout d'un coup fondre sur Lucéjus :
J'en ai pâli, grands Dieux ! & n'ai rien vû de plus.
Tout s'est mêlé pour lors. Le tumulte des armes,
Les périls d'un Amant m'ont fait verser des larmes.
Que je tremble pour lui malgré ses grands efforts !
Hélas ! il est tombé peut-être entre les morts.

ERMILIE.

Rassurez-vous, Madame, ayez quelque espérance :
La valeur d'Annibal met le sort en balance.
Ce Héros, qui combat, fera voir son grand cœur
Sans doute, & Scipion n'est pas encor vainqueur.
Les Dieux pouront .... Mais quoi ? j'aperçois
Erixene.



SCENE

SCENE II.

ERIXENE, BARCE', ISPERIE, ERMILIE.

ERIXENE.

MAdame, c'en eſt fait, notre eſpérance eſt vaine,
Annibal eſt vaincu, Scipion eſt vainqueur;
Tout ſuccombe, tout cede à ſa rare valeur;
Bien qu'Annibal ait fait un effort incroyable
Pour rallier les ſiens d'un ſoin infatigable.
Tout ſon Camp par avance étoit ſaiſi d'effroi.
Tout fuit, & j'en pâlis & pour vous & pour moi,
Scipion triomphant va nous parler en maître:
Nos fers ſont redoublés, & ſon amour peut-être....
Vous frémiſſez, Madame.

ISPERIE.

Hé! que fait Lucéjus?
Apprenez-moi ſon ſort; peut-être il ne vit plus.

ERIXENE.

J'ignore ſon deſtin, ni quelle eſt ſa conduite;
Mais avec Annibal les deux Rois ſont en fuite:
Peut-être qu'avec eux, cherchant un pareil ſort....

ISPERIE.

Il ne fuit point, Madame, & ſans doute il eſt mort.

Quoi ! Lucéjus fuiroit en perdant ce qu'il aime !
Je connois ſa valeur & ſon amour extrême :
Il aura combattu juſqu'au dernier ſoupir :
Madame, il a voulu me ſauver ou périr.
Dieux ! que je ſuis en proie à mon inquiétude !
Je ne puis demeurer dans cette incertitude :
Sortons, allons le joindre ; & je veux aujourd'hui,
S'il eſt parmi les morts, expirer avec lui.

SCENE III.

ERIXENE, BARCÉ.

ERIXENE.

O Fortune ! ô journée à toutes deux fatale !
Mais je dois envier le ſort de ma Rivale :
Je ne ſçaurois la plaindre ; & malgré ſes douleurs,
Pour un Amant fidele elle verſe des pleurs
Du moins ; ou s'il eſt mort, elle n'a qu'à le ſuivre :
C'eſt le moindre des maux que de ceſſer de vivre.
Que vais-je devenir ? quel doit être mon ſort ?
Pour moi, de tous côtés je ne vois que la mort.
Oui, trop cruel Amour, il faut que je te dompte.
Retournons dans Carthage enſevelir ma honte.
On la doit aſſiéger ; j'y finirai mes jours :
J'attends de Scipion ce funeſte ſecours.
Je l'aperçois : parlons.

SCENE IV.

CIPION, LEPIDE, SEXTUS, ERIXENE, BARCE.

SCIPION *à ses Gardes.*

QU'on observe Ispérie,
u'on la suive, & sur tout ayez soin de sa vie.

ERIXENE.

nfin je vous revois vainqueur & triomphant,
eigneur; & votre nom, encor plus éclatant
ar cette mémorable & derniere victoire,
'ous met en ce grand jour au comble de la gloire.
'ous êtes généreux: daignez briser mes fers.
e les ai sans regret à ma honte soufferts.
Nous vous allons bien-tôt voir assiéger Carthage:
ouffrez que ma présence anime son courage.
L'amour de ma Patrie allumant mon ardeur,
Je veux y terminer ma vie & mon malheur.

SCIPION.

Qu'un pareil sentiment me touche, & m'intéresse!
Oui, de votre destin je vous rends la maîtresse:

Soyez libre, Madame, & d'un cœur affermi
Allez joindre Annibal mon illustre ennemi.
Ma victoire n'a fait qu'enfler sa renommée :
Lui seul a combattu dans toute son Armée.
J'ai malgré sa défaite admiré sa valeur.
Il n'a jamais été plus grand qu'en ce malheur.
Vous pourez aujourd'hui le revoir dans Carthage,
Contre moi je lui donne un puissant avantage :
Cependant vous pouvez partir : allez, Sextus,
Et rendez les honneurs qu'on doit à ses vertus.

ERIXENE.

Je n'attendois pas moins d'un Héros magnanime,
Et j'emporte de vous une si haute estime,
Que mon cœur, pénétré d'un si noble dessein,
Me fera révérer toujours le nom Romain.

Elle sort.



SCENE V.

SCIPION, LEPIDE.

LEPIDE.

AInsi vous l'envoyez secourir sa Patrie.
Mais, Seigneur, qu'allez-vous ordonner d'Ispérie ?
Maître de son destin dans ce fatal moment,
Vous avez dans vos mains la Maîtresse & l'Amant :
Qu'allez-vous décider de leur sort ?

SCIPION.

Ah ! Lépide,
Je tremble que l'amour ne me serve de guide.
Je ne suis plus Romain, je suis foible, & je sens
Que contre ma vertu se révoltent mes sens.
La Gloire, la pitié, l'Amour, tout me déchire.
Que je souffre, grands Dieux ! j'en rougis, j'en soupire.
Qu'il me faut rendre encor de terribles combats !
Annibal est vaincu ; mais l'Amour ne l'est pas.

LEPIDE.

Hé ! Seigneur, profitez des droits de la victoire.
Pouroit-on refuser un Héros plein de gloire ?
Carthage va tomber, & le Soldat Romain

Vous honore déja du titre d'Africain :
Seigneur, vous pouvez tout, & vous êtes le maître.

SCIPION.

En flatant mon amour, que me fais-tu connoître?
Oui, si j'en consultois les transports de mon cœur,
Peut-être deviendrois-je un superbe vainqueur.
Elle viendra bien-tôt, cette tendre Ispérie,
De son heureux Amant me demander la vie :
Elle ignore son sort que je lui fais cacher.
En-vain parmi les morts elle le fait chercher :
Mais, hélas! ce qui rend sa gloire plus parfaite,
Il contraint son vainqueur d'envier sa défaite.
Tantôt dans le combat j'ai connu son grand cœur,
J'ai senti redoubler mon amour, ma fureur.
Il tâchoit de sauver une Amante fidelle.
Je voyois à regret qu'il étoit digne d'elle.
Il étoit des momens où malgré mon courroux,
Je trouvois Annibal moins digne de mes coups.
Mais que fait cet Amant? a-t-il la même audace?
De quel œil maintenant reçoit-il sa disgrace?

LEPIDE.

Indigné d'avoir fait un inutile effort,
Il nous a conjurés de lui donner la mort :
Quel soin cruel, dit-il, prenez-vous de ma vie?
Scipion est vainqueur, & je perds Ispérie.
Lélius le console, & d'un soin généreux....

SCIPION.

Non, c'en est fait, il faut qu'il étouffe ses feux :

Je veux que Lucéjus abandonne Ispérie.
A ce prix je mettrai sa liberté, sa vie.
C'est à lui d'obéir .... Mais quel est mon dessein ?
Suis-je encor Scipion ? ou suis-je encor Romain ?
Justes Dieux ! est-ce ainsi que je suis les Exemples
Des Héros à qui Rome a consacré des Temples ?
Est-ce ainsi que je suis la noble austérité
Qui les rendra fameux à la postérité ?
Etouffons un amour .... Ah Dieux ! que vais-je faire ?
De ma victoire un autre aura-t-il le salaire !
Mais je vois Ispérie : ah ! j'ai mal combattu.
A ses yeux j'ai besoin de toute ma vertu.



SCENE VI.

ISPERIE, ERMILIE, SCIPION, LEPIDE.

ISPERIE.

AH ! Seigneur, tirez-moi du plus cruel martyre,
De grace, & m'apprenez si Lucéjus respire.
On me refuse, hélas ! de m'apprendre son sort.
Ce Prince malheureux a-t-il trouvé la mort ?
Puis-je me retracer l'épouvantable image
D'un champ couvert de morts & rempli de carnage ?
Ces cadavres sanglants, tous pâles, tous glacés,
Qui n'offroient à mes yeux que des traits effacés ?
Ah ! Seigneur, concevez mon désespoir extrême ;
Dans toutes ces horreurs je cherchois ce que j'aime.

SCIPION.

Ne craignez plus pour lui, dissipez votre effroi :
Lucéjus est vivant, & plus heureux que moi.

ISPERIE.

Il est vivant ; mais quoi, vous en êtes le maître !
Vous pouvez disposer de son sort ! & peut-être
La haine d'un Rival qui vous a combattu....
Mais je soupçonne à tort, Seigneur, votre vertu.

Songez que dans vos fers il n'a pour toutes armes
Que mes triftes foupirs, & que mes foibles larmes.

SCIPION.

Et c'eft ce qui me tue. Il caufe vos douleurs,
Ce trop heureux Amant, il fait couler vos pleurs,
Il coûte des foupirs qui font dignes d'envie,
Madame ; & je voudrois les payer de ma vie.

ISPERIE.

Pardonnez-moi, Seigneur, fi dans mes déplaifirs
Je pouffe devant vous d'inutiles foupirs :
Vous détournez les yeux.

SCIPION.

Eh ! détournez les vôtres :
Et puifque leurs regards font deftinés pour d'autres
Laiffez-m'en éviter l'éclat impérieux.
Vous voyez les combats que je rends, juftes Dieux !
Que dois-je faire enfin ? je frémis quand j'y penfe,
Madame, j'ai befoin de toute ma conftance ;
Mais c'en eft trop, malgré tant de vœux fuperflus
Que l'on faffe venir le Prince Lucéjus.

ISPERIE.

Quel eft votre deffein ? qu'en devons-nous attendre,
Seigneur ?

SCIPION.

Dans un moment vous le pourez apprendre.

ISPERIE.

Que dois-je croire, ah Dieux! dans cette extré-
mité?
Quand d'un trouble si grand je vous vois agité,
Que vos regards sur moi ne tombent qu'avec peine?
Deviendrois-je, Seigneur, l'objet de votre haine?

SCIPION.

Madame, & plût aux Dieux que l'on pût vous
haïr!
Que je m'épargnerois un mortel déplaisir!
Si malgré moi j'évite une fatale vûe,
Un objet tel que vous porte un charme qui tue.



SCENE DERNIERE.

LUCEJUS, CELSUS, SCIPION, LEPIDE, ISPERIE, ERMILIE.

LUCEJUS.

SEigneur, ne croyez pas que la peur de la mort
Me faſſe repentir d'un généreux effort.
Je vous ai voulu perdre ; & ce bras téméraire,
S'il étoit libre encor, tâcheroit de le faire.
Vous êtes mon Rival, vous m'avez tout ôté :
Vous devez m'immoler à votre ſûreté.
Je ſuis votre Captif auſſi bien qu'Iſpérie :
J'en frémis ; mais de grace immolez une vie
Qui deviendroit funeſte à vos jours glorieux.
J'irois les attaquer à la face des Dieux.
Prévenez par ma mort mon déſeſpoir, mon crime.
Perdant ce que je perds tout ſeroit légitime.

SCIPION.

Je pardonne aiſément à ce tranſport jaloux ;
Si j'étois Lucéjus je l'aurois comme vous.
Vous m'avez dû haïr, & ce n'eſt point un crime.
Prince, pour un Rival la haine eſt légitime :

Je le ſuis, je l'avoue : ah Dieux ! vous le ſçavez
De quels feux j'ai brûlé ; mais, de grace, achevez
Un triomphe immortel dont la gloire ſemée
De tout ce que j'ai fait paſſe la renommée ;
Pour laiſſer un exemple à la poſtérité
Rare ; mais cependant qui puiſſe être imité :
Oui, Madame, aujourd'hui je veux, quoiqu'il m'en coûte,
Enſeigner aux mortels cette nouvelle route,
Leur montrer comme on peut dompter ſa paſſion,
Et vainqueur d'Annibal vaincre encor Scipion.
Prince, raſſurez-vous, je vous donne la vie :
Je fais plus, de ma main recevez Iſpérie.

LUCEJUS.

Ah ! Seigneur, permettez qu'embraſſant vos genoux
Je rende à vos vertus....

SCIPION.

Non, Prince, levez-vous.

ISPERIE.

Quelle grace, Seigneur, devons-nous pas vous rendre ?
Mais du grand Scipion nous devions tout attendre.

SCIPION.

Retournez à Zama couronner votre foi :
Elle eſt un préſent digne & de vous & de moi.
Je ne demande ici, pour toute récompenſe,

Pour le prix & le nœud d'une étroite alliance,
Prince, que vous soyez en lui donnant la main
Ami de Scipion & du Peuple Romain.
Je vais me préparer au Siége de Carthage :
Par sa prise je dois achever mon ouvrage ;
Et j'espere dans peu la rangeant sous mes loix
Triompher d'Annibal une seconde fois.
Adieu, vivez heureux.

LUCEJUS.

Admirons ce grand homme,
Le plus parfait Héros qu'ait jamais produit Rome.

Fin du dernier Tome.



De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS ROBUSTEL, rue de la Calendre, près le Palais. 1744.

EXTRAIT DES REGISTRES de la Librairie & Imprimerie de Paris.

PRIVILEGE GENERAL.

N°. 3354. *Le Sieur* RIBOU.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, A nos amez & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien âmé PIERRE-JACQUES RIBOU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer & donner au Public *Une Journée des Parques*, & de réimprimer *les Œuvres de la Grange, de Pradon, & de Poisson Pere*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége, tant pour l'impression, que pour la réimpression desdits Ouvrages ci-dessus spécifiés; offrant pour cet effet de les faire imprimer & réimprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant le feuille imprimée & attachée pour modele sous le contrescel des Présentes; A CES CAUSES, Voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer un Manuscrit intitulé : *Une Journée des Parques*, & de réimprimer *les Œuvres de la Grange, de Pradon, & de Poisson Pere*, en un ou plusieurs Volumes, con-

jointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille, imprimée & attachée pour modele sous le contrescel desdites Présentes, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royame pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de l'expiration des précédens Priviléges. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance; comme aussi à tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ou en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre, même en feuille séparée ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de six mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, & qu'avant que de les exposer en vente, les Manuscrits ou Imprimés qui auront servi de copie à l'impression, seront remis dans le même état où l'Approbation

y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Chauvelin, le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, ou ses ayant-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin desdits Livres, soit tenue pour dûement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers les Gens Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Paris le vingtiéme jour de Février, l'an de grace mil sept cent trente-sept, & de notre Regne le vingtiéme, Par le Roi en son Conseil. *Signé*, SAINSON.

Extrait du Regiſtre IX. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, No. 62. fol. 53. Regiſtré le 25. Février 1737. que je certifie veritable. A Paris, ce huit Novembre 1743.

SAUGRAIN, *Syndic*.



5 · 6 · 6





